LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

15 FÉVRIER 1949

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES DES DEUX MONDES

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500** fr.
Étranger, six mois (12 numéros)........... **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)............... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue,** chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **LA REVUE.**

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LES LIVRES

LES ORIGINES DU MALHEUR EUROPÉEN, par Jacques Bardoux, de l'Institut ; 1 vol. in-8. Hachette.

L'éminent historien qu'est M. Jacques Bardoux a consacré une partie importante de son œuvre à l'étude de l'évolution politique et sociale de l'Angleterre, ainsi qu'à celle de la politique extérieure britannique à différentes époques. Dans *Les Origines du malheur européen,* dont le sous-titre, *L'aide anglo-française à la domination prussienne,* est quelque peu ironique, il s'attache à montrer avec maîtrise, et en s'appuyant sur une vaste documentation, les fautes commises au cours du XIXe siècle par les deux diplomaties de France et de Grande-Bretagne ; ces fautes contribuèrent à assurer le succès de la politique germanique de domination personnifiée par Bismarck, continuée après lui par les ministres de Guillaume II et qui aboutit à la première guerre mondiale, laquelle engendra la deuxième guerre mondiale. « Bismarck, écrit M. Jacques Bardoux dans sa préface, n'eut pas réussi son œuvre d'unification et de domination sans la collaboration de l'Angleterre victorienne et de la France napoléonienne. Je ne suis même pas sûr que la part de Napoléon III et de ses agents n'ait point été la plus décisive. Cette collaboration fut, il est vrai, la plus inconsciente... Fidèle jusqu'au bout à la méthode psychologique, qui assure l'unité de mon labeur, j'ai cherché, dans les publications officielles et dans les études biographiques, les faits qui éclairent la psychologie politique et qui caractérisent l'action diplomatique de trois nations, révèlent les objectifs, définissent les méthodes et justifient les résultats. » Après avoir lu les chapitres si clairs et si frappants de M. Jacques Bardoux, on est bien obligé de reconnaître que, sans les maladresses anglo-françaises, Bismarck n'aurait pas eu le champ libre. Livre à lire et qui invite à la méditation. Au surplus, à sa haute valeur documentaire s'ajoute l'attrait d'un élégant exposé.

FOCH [1]

NOVEMBRE, il y a trente ans. Depuis quinze cent soixante-trois jours, la guerre accable l'Europe. Enterrés dans des trous, des millions d'hommes continuent à vivre sous la menace permanente de la mort, tandis qu'à l'arrière des millions de femmes continuent à pleurer ou à trembler.

Pourtant, dans l'aube incertaine d'un jour semblable aux autres, le commandant en chef des Armées alliées quitte le carrefour forestier où stationne son train. Dans la serviette qu'il serre sous le bras, il apporte à Georges Clemenceau l'exemplaire original de la Convention d'armistice qu'à cinq heures du matin viennent de signer les plénipotentiaires de l'Allemagne vaincue.

Quelques heures encore — et puis, sur tout le front occidental, de la mer du Nord à la Suisse, retentira la sonnerie oubliée du « Cessez le feu ! ». Alors, pour la première fois depuis cinquante-deux mois, des yeux brûlés de l'humanité couleront des larmes de joie. Les carillons de toutes les églises, les clairons de toutes les fanfares accompagneront la clameur délirante des peuples, oublieux d'un seul coup de tous leurs sacrifices, tout entiers abandonnés au vertige de la victoire et au mirage de la paix.

En de telles heures, les peuples sont généreux et justes. Leur reconnaissance s'exprime dans un élan fervent, sans calcul et sans retenue. En ce 11 novembre 1918, elle allait vers tous les artisans du miracle, vers la masse anonyme des martyrs, vers tous les Alliés, vers leurs chefs, politiques et militaires. Mais, par-dessus tous les noms acclamés, l'un grandissait, dominait tous les autres et résumait dans sa syllabe unique

(1) Conférence prononcée par le général d'Armée de Lattre, Commandant en chef des Armées de Terre de l'Europe Occidentale, à l'occasion du trentième anniversaire de l'Armistice du 11 Novembre 1918.

l'admiration et l'amour des êtres délivrés du cauchemar, le nom cinglant du chef suprême de la coalition : le nom de Foch.

Oui, les peuples sont justes. Car tous leurs efforts eussent risqué de demeurer vains si la Providence ne leur avait pas envoyé, au moment de l'extrême péril, ce guide au cerveau lucide et froid, à la volonté d'acier, à la foi ardente, capable de forcer le destin.

« C'est dans les Quartiers Généraux que se font les Victoires », avait écrit le colonel Foch, alors qu'il enseignait à l'Ecole de guerre. Commandant en chef des Armées alliées, il venait de confirmer avec éclat sa formule. Il a *fait* la première victoire des nations occidentales dressées pour la défense de la civilisation. Et c'est pourquoi il a toujours droit à l'hommage de tous les hommes libres à qui sa vie continue de fournir de grands exemples et d'opportunes leçons.

I

Si Ludendorff avait eu l'idée, qu'aura plus tard le maréchal Montgomery en face de Rommel, d'installer devant lui la photographie de son adversaire pour chercher à en deviner les desseins, il eût pu tirer un singulier profit à contempler le portrait de Foch. Sous un front haut et puissant, le regard est tout d'intelligence et de finesse. Les yeux s'animent, pleins de mobilité et de vie, comme pour appuyer de leur éclat la portée du verbe — ou bien, plus lointains, reflètent l'effort de méditation et de réflexion auquel l'esprit est soumis. Plus rarement, leur douceur émeut. Le nez, la bouche, le menton, modelés à grands traits fermes, décèlent une énergie et une ténacité peu communes.

Pourtant, le contraste ne heurte pas. C'est un sentiment de magnifique équilibre qui se dégage de ce visage où se lit la volonté au service de l'esprit ; mais d'un équilibre vivant et dynamique dont les expressions successives trahissent l'incessante activité de facultés toujours en éveil. Les gestes précis, rapides, parfois violents, toujours suggestifs qui accompagnent la parole renforcent encore cette impression.

De cet aspect physique, on serait tenté de déduire déjà les

dominantes de l'homme. Mais Foch ne se décrit pas si simplement. Il n'est pas Proust qui s'analyse. Il vit. C'est dans sa vie, dans ses actes, dans ses propos qu'il faut essayer, par approximations successives, de pénétrer son secret.

Qu'il soit intelligent, d'une intelligence claire et logique comme il convient au pays de Descartes, tout dans sa carrière en atteste. Celle-ci, jusqu'à la guerre de 1914, en est illuminée.

Issu de l'une de ces vieilles familles bourgeoises, force de nos provinces, Ferdinand Foch a grandi dans le respect des valeurs et des vertus traditionnelles qui constituent l'essence même de notre civilisation chrétienne. Ce Pyrénéen ne paraît être venu à Metz que pour y recevoir le choc de la défaite de 1870. Toute sa vie s'en trouvera axée — une vie où il n'aura d'autre idéal que de mériter d'être l'une des têtes de file d'une génération d'officiers vouée à préparer la Revanche.

Le goût du raisonnement solide qu'il porte en lui va se développer à l'Ecole Polytechnique. Il s'y habitue à accéder progressivement et sûrement à la recherche de l'inconnu en partant de bases connues. « Le saut dans l'inconnu, dira-t-il plus tard, est l'inverse du bien-fondé. » Et encore : « Le cerveau qui raisonne doit primer l'imagination qui suppose. »

Toutefois, ce logicien sait suivre les événements et juger les hommes. Bientôt, il aura montré dans l'accomplissement fervent de toutes ses tâches professionnelles de si rares qualités, et si complètes, qu'il deviendra un maître. Professeur à l'Ecole de Guerre, il fouille l'histoire et la domine. Du même mouvement, il en dégage les constantes autour desquelles, en matière militaire, se font toutes les évolutions et les révolutions, et il se défend des formules qui sclérosent. Son raisonnement, qu'il cherche à faire méthodique, brûle de la flamme jaillissante du volcan en activité. L'un de ses élèves dira qu'il était « un prophète inspiré par son dieu ». Pourtant, il ne se livre pas aux vaticinations. Il part des faits pour remonter prudemment aux principes permanents qui dominent la stratégie et les formes de la tactique. Mais il ne les réduit pas à des théories immuables comme une lave refroidie. « Les théories ne font pas les grands hommes, affirme-t-il. Il s'agit d'appliquer des idées générales à des cas particuliers, et pour cela, un seul critérium : la raison. »

Quelques années plus tard, après un séjour dans la troupe

et dans l'état-major, la maîtrise qu'il déploie comme commandant de l'Ecole de Guerre lui vaut une renommée grandissante qui dépasse le cadre de notre armée.

En 1910, il assiste à des manœuvres en Russie où le Tsar le reçoit longuement et d'où il revient inquiet sur l'aptitude de l'immense empire à soutenir le choc d'une grande guerre. En 1912, c'est en Angleterre qu'il se rend.

Tous ces contacts lui permettent de s'initier aux problèmes que pose la préparation d'une guerre de coalition. Il apprend aussi à connaître la psychologie des chefs militaires étrangers et noue avec plusieurs d'entre eux, spécialement avec Sir Henry Wilson, des relations personnelles qui, dans un proche avenir, seront pour lui d'un prix incomparable.

Ainsi, chacun des postes où, sans l'ombre d'intrigues, il accède durant quarante années, contribue à le préparer aux plus hautes responsabilités. Et c'est un chef en pleine vigueur physique, en parfaite possession de son art, qui le 1er août 1914, à la tête du 20e corps, le plus ardent de nos corps d'armées, entre dans la guerre et s'apprête à entrer dans l'histoire.



A peine aux prises avec l'action, ce spéculatif jette par dessus bord théories et principes pour s'empoigner avec les réalités.

L'intelligence, bien sûr ! Il l'a trop utilisée à se cultiver, à méditer, à former son jugement pour ne pas savoir qu'elle est indispensable à l'élaboration d'une décision adaptée au but, aux moyens, aux circonstances.

Mais la décision prise, pour dominer les terribles réalités de la guerre et pour les faire concourir à la victoire, un seul moyen : la volonté. Chez le penseur studieux, se révèlent soudain un tempérament de fer, une énergie farouche qui, poussée au paroxysme, fait reculer sans cesse les limites des possibilités humaines. Désormais « l'action l'habite et commande chacune de ses pensées ».

Et c'est la Marne. Avec une armée, constituée à la hâte de troupes épuisées et au moral menacé, il contient la ruée ennemie et brise aux marais de Saint-Gond les assauts de la garde impériale. Non content de se défendre, il attaque et l'emporte :

« Victoire égale volonté, enseignait-il autrefois, une bataille gagnée, c'est une bataille où l'on ne veut pas s'avouer vaincu. » Le chef, il faut le reconnaître, ne contredit pas le professeur.

« Mais la pensée « je veux » ne suffit pas, poursuivait-il. Il faut la faire durer sous des formes successives et quand il n'y a plus que des restes, on joue des restes. » En maître, il joue des restes pendant la course à la mer. Divisions de cavalerie aux chevaux harassés, divisions françaises et britanniques à peine retirées, décimées, de Lorraine, de Champagne et de la Somme, fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h, divisions belges rescapées d'Anvers, tout lui est bon pour couvrir l'aile gauche alliée et tenter de déborder l'ennemi.

Cependant les renforts allemands affluent. Foch en est réduit à se défendre. Sans désemparer, il fixe les points essentiels à tenir à tout prix, « les points d'amarres » de sa manœuvre. Il commande aux Français. Il conseille, il persuade les Belges et les Anglais. Et dans la boue des Flandres inondées, son ardente volonté arrache à tous ces hommes, terrassés d'épuisement, un effort ultime et victorieux.

De la Suisse à la mer du Nord, en ce quatrième mois de la guerre, le front est continu. Impuissants à s'étreindre, les adversaires sont réduits à s'user. La stabilisation succède à la manœuvre.

Moins qu'un autre, Foch s'en étonne. Me sera-t-il permis de rapporter un souvenir — resté dans ma mémoire de lieutenant de dragons de la 2e division de cavalerie en 1914 — un souvenir de manœuvres exécutées près de Nancy sous la direction du général Foch, quelques mois avant la guerre. Comme les officiers se rassemblaient pour la critique, l'un s'était présenté : « Commandant Fondeur, commandant les batteries volantes de Lunéville. — Volantes, volantes, avait mâchonné le chef du 20e corps. Allez !... Les volants comme les autres seront à leur tour enfouis dans la terre, leurs chevaux à l'écurie, obligés eux aussi de tirer leurs obus dans des tranchées... Volantes, volantes. Eh bien ! vous verrez ! » Nous nous regardions tous, stupéfaits.

Dès que les armées doivent effectivement s'enfouir, Foch recherche les moyens matériels et tactiques d'effectuer la percée qui leur rendra « la liberté d'action et de manœuvre ». Sur l'énormité des moyens matériels, il s'illusionne peu et c'est

pourquoi, l'un des premiers, il prévoit que la guerre sera longue. Il doit cependant se soumettre aux exigences d'une stratégie d'ensemble. Pour soulager la Russie, l'Entente décide d'attaquer en Artois — et ce sont les terribles combats de Notre-Dame de Lorette, puis ceux de mai-juin et de septembre 1915 autour de Vimy. En 1916, pour éteindre la fournaise de Verdun, c'est le contre-feu de la Somme. Mais, chaque fois, devant la brèche étroite creusée par l'assaillant, l'ennemi se ressaisit : toujours le front se reforme.

De tels résultats ne peuvent suffire aux impatiences. En décembre, Joffre, élevé à la dignité de maréchal de France, est chargé près du gouvernement de la conduite générale de la guerre sur les fronts de France et des Balkans. Et Foch quitte le groupe d'armées du Nord pour prendre à Senlis la direction d'un bureau d'études interalliées.

Dans cette semi-disgrâce, il montre une sérénité qui le grandit encore. Sans s'attarder à de vaines récriminations, il se met au travail, heureux de pouvoir, malgré tout, servir.

Mais Foch n'est pas de ceux que l'on peut oublier. Au moment du danger, sa valeur s'impose. Et quand arrive la crise de 1917, après l'échec de l'attaque Nivelle, il est appelé au poste de chef d'état-major général. Il y déploie la même maîtrise intellectuelle, la même ardeur infatigable. Conseiller du gouvernement, son horizon et ses relations s'élargissent encore. Ses fonctions le mettent en contact permanent avec les ministres français et l'amènent à prendre part à toutes les conférences interalliées. Son autorité ne cesse de s'accroître. Par delà les frontières, elle rayonne en Grande-Bretagne, en Belgique, en Italie et jusqu'aux Etats-Unis qui, à leur tour, entrent dans la guerre.

La rapidité et l'efficacité de son intervention en Italie, à la fin de l'année 1917, consacrent définitivement cette autorité. Huit jours : alors que le front de l'Isonzo est rompu le 24 octobre, le 26, Foch a déjà fixé les renforts qui s'embarqueront le 28. Lui-même est à Trévise, auprès de Cadorna, le 31, et à Rome le 2 novembre, auprès d'Orlando. Le 4, il peut rendre compte à la conférence de Rapallo que la situation est partout rétablie.

Ce succès reçoit, le 2 février 1918, une sanction officielle dans la décision du Conseil suprême instituant une réserve générale alliée, aux ordres d'un Comité exécutif dont la prési-

dence est, à la demande de M. Lloyd George, confiée au général Foch.

Ainsi lentement, par à-coups, l'idée du commandement unique fait son chemin. Elle heurte encore les susceptibilités de chacun. Mais Foch qui s'en est fait le champion, parce qu'elle est à ses yeux la condition nécessaire de la victoire, la défend avec opiniâtreté. Les tragiques vicissitudes de la guerre vont lui donner raison et le pousser, avec l'assentiment de tous, au commandement et aux responsabilités suprêmes.

Le 21 mars 1918, après une préparation d'artillerie de cinq heures exécutée par plus de sept mille canons de tous calibres, sur un front de 80 kilomètres, trois armées allemandes s'élancent à l'assaut des positions anglaises, à leur jonction avec la gauche française. Quatre jours plus tard, l'attaque, qui s'est étendue vers le nord au delà d'Arras, a pénétré de plus de trente kilomètres à l'intérieur du dispositif allié. Amiens est directement menacé. Malgré l'envoi de vingt divisions françaises en renfort, la liaison est pratiquement coupée entre le maréchal Haig et l'aile gauche française.

Le lendemain, à la mairie de Doullens, au cours d'une entrevue mémorable, Foch reçoit des gouvernements britannique et français la mission « de coordonner l'action des armées du front ouest ». Le 14 mai seulement, il sera nommé officiellement commandant en chef des Armées alliées en France. Mais, dès le 26 mars, la coalition avait un chef.

Sous son ardente impulsion, Britanniques et Français se ressaisissent et, dans un effort commun, arrêtent l'assaillant, Amiens est sauvé et, avec la ville, l'indispensable liaison des forces alliées.

L'épreuve cependant n'en est qu'à ses débuts. Brisé en Picardie, l'ennemi se rue en Flandre pour atteindre la mer. Vacillant sous la violence du choc, l'armée anglaise, pas à pas, doit céder le terrain si chèrement acquis en 1914. Au pied des Monts, enjeu de la bataille, Foch rameute des divisions françaises pour renforcer les unités du maréchal Haig qui, en un mois, ont perdu plus de 200.000 hommes. Bientôt, la résistance s'affirme. L'ennemi, après un dernier effort, cède à une volonté supérieure à la sienne et abandonne la lutte.

Ce n'est que pour se retourner vers l'armée française. Le

27 mai, il attaque au Chemin des Dames, le 9 juin sur le Matz. En quelques jours le front est défoncé entre l'Oise et Reims, la Marne est atteinte et Compiègne menacée. Nos réserves s'usent avec rapidité. A Paris, le désarroi est grand. Certains, au gouvernement, envisagent l'abandon de la capitale. Deux hommes pourtant tiennent bon : Clemenceau et Foch. Clemenceau qui répète, têtu comme un Vendéen : « Je fais la guerre » et qui dit de Foch : « Ce diable d'homme enragé de se battre ! »

Le généralissime, en effet, ne s'émeut pas. Il fait jouer à plein l'unité de commandement, utilise toutes les divisions disponibles, françaises, anglaises, italiennes pour tenir les bords de chaque poche nouvelle et pour en colmater les fonds. Non seulement, il conduit fermement la bataille défensive, mais déjà il prépare les actions qui permettront de reprendre à l'ennemi le terrain qu'il vient de conquérir. Il sent, en effet, approcher cet instant décisif où l'adversaire s'offrira à ses coups. Déjà, entre l'Aisne et l'Ourcq, il masse dans le secret l'instrument initial du succès : 16 divisions aux ordres de Mangin. En même temps, il prépare l'armée Degoutte à prolonger cette action vers le sud.

Mais l'ennemi le devance. Dans un dernier effort, Ludendorff lance en Champagne, le 15 juillet, le *Friedensturm*, l'assaut pour la paix qui, mené par 70 divisions, doit lui ouvrir la route de Paris. A peine partie, l'attaque est arrêtée à l'est de Reims par l'armée Gouraud. Plus au sud, si la Marne est franchie, l'offensive est bientôt contenue.

Avant que l'adversaire ait eu le temps de se reprendre, de mesurer son échec, Mangin et ses chars, débouchant à l'aube du 18 juillet de la forêt de Villers-Cotteret, pénètrent dans son flanc. Au même moment, les 6e et 5e armées pressent de toutes parts le saillant de la Marne. En quelques jours, la poche de Château-Thierry est résorbée, nos troupes bordent l'Aisne et la Vesle.

Les armées alliées viennent de s'engager sur le plan incliné qui mène à la victoire . « A condition de ne pas arrêter le mouvement, déclare Foch, le mobile va en augmentant de vitesse. » On peut compter sur lui pour ne pas arrêter le mouvement...

Sur ses directives, plusieurs opérations offensives ont déjà

été étudiées et mises au point. Elles ne visent encore qu'un but limité : dégager les voies stratégiques Paris-Nancy et Paris-Amiens, libérer les charbonnages du Pas-de-Calais. Mais l'esprit du chef orienté vers l'avenir nourrit une ambition plus large, fruit d'une pensée nouvelle.

C'est en vain, constate Foch, que les deux camps s'épuisent à rechercher la solution de la guerre dans des tentatives de percées obtenues par l'application de tout l'effort sur une zone limitée. Le front peut bien céder, mais le jeu de réserves dotées de moyens comparables et manœuvrant à la même vitesse finit par neutraliser les succès initiaux en rendant impossible toute exploitation profonde. Il faut donc trouver autre chose — ne plus prétendre à percer le front pratiquement stabilisé depuis des années, mais tenter de l'ébranler. Il conçoit alors sa stratégie propre qui, par une série d'attaques violentes, déclenchées successivement dans le temps et l'espace, élargiront sans cesse la bataille et amèneront l'écroulement du dispositif ennemi par larges pans.

Il ne se borne pas à écrire cette partition à grand orchestre. Il la conduit magistralement. Et comme le gouvernement vient de lui décerner le bâton de maréchal, on dirait presque qu'il s'en sert pour faire démarrer ses armées comme au coup de baguette, amplifiant et coordonnant leur action, jusqu'à assourdir l'adversaire sous le tonnerre de ses crescendo.

Le 8 août, Rawlinson et Debeney entrent les premiers en jeu pour dégager Amiens. Le 10, c'est Humbert qui, sur la droite, prolonge Debeney. Le 17, c'est le tour de Mangin. D'Amiens, la bataille a gagné Soissons et Noyon. Le 21, elle gagnera Cambrai et Péronne avec Byng et Horne. Le 12 septembre, l'armée américaine se lance contre le saillant de Saint-Mihiel et l'emporte.

Rajustant son plan d'ensemble, le commandant en chef combine toutes ses forces pour la bataille générale. De la Meuse à la mer du Nord, tout s'allume tour à tour. Furieusement, l'Allemand s'accroche à tous les obstacles, prétend se reprendre à toutes les positions. Foch ne lui en laisse pas le temps. Militairement, le Reich est vaincu, irrémédiablement vaincu. Et lorsque les gouvernements consentent à négocier, il ne reste plus au maréchal qu'à dicter aux plénipotentiaires allemands les conditions du 11 Novembre.

II

Intelligence et volonté : l'Histoire désincarne les hommes. Elle ne garde que le squelette de leur personnalité.

Il est vrai que Foch mérite de demeurer comme l'exemple de l'intelligence lumineuse qui sait embrasser les problèmes dans toute leur ampleur, va d'instinct à l'essentiel et propose d'emblée les solutions justes. Il est plus vrai encore qu'il reste un géant de la volonté que la difficulté exalte parce qu'elle lui permet de donner sa pleine mesure et d'affirmer son pouvoir sur tout ce qui l'entoure. Mais, à elles seules, ces deux facultés magistrales et, chez lui, intimement soudées, ne suffisent point à expliquer l'homme parce qu'elle ne révèlent pas le moteur de l'action. Pour faire naître la grandeur, l'une et l'autre ont besoin d'être mues par un principe supérieur. Chez Foch, ce principe, c'est la foi.

Ce chef est d'abord un croyant. L'airain dans lequel il a été coulé ne connaît pas la paille du scepticisme. Dans l'Histoire, il a trouvé l'aliment de sa foi, foi dans la France, foi dans ses destinées, foi dans ses fils, foi dans leurs vertus profondes, foi dans leur mission.

L'étude et l'analyse du passé, loin de lui apporter une prétendue justification du matérialisme historique, lui fournissent avant tout la preuve du rôle fondamental des valeurs morales. La guerre, en effet, a toujours été par essence « le département des forces morales ». Elles seules permettent de dominer les crises. « Pour éviter l'erreur inutile, la faute, le désastre, on n'a encore trouvé, écrit-il, qu'une seule ressource : le culte exclusif de deux abstractions du domaine moral, le devoir et la discipline. » Ce ne sont que ces armes qui peuvent aider le combattant à ne pas se laisser écraser par le progrès terrible des armes matérielles.

Mais la foi de Foch n'a pas sa source dans un idéalisme vague. C'est une foi positive. Chrétien, il pratique, sans forfanterie comme sans respect humain, une religion solide, robuste, qui imprègne sa vie. L'idée de Dieu lui est toujours présente. Elle ne cesse d'inspirer ses pensées, ses décisions, ses actes. Au lendemain de la Marne, il confie : « Le premier jour, je me suis battu. Le dernier jour, il s'agissait de tenir. J'avance de six kilomètres. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Beaucoup à cause de mes hommes,

un peu parce que je l'ai voulu. Et puis, Dieu était là ». Et, à Doullens, à l'instant le plus dramatique de son existence, ses premiers mots sont : « Priez Dieu qu'il ne soit pas trop tard. »

C'est parce qu'il met si haut sa confiance que rien n'arrive à ébranler celle-ci. Au début du printemps de 1918, quand Ludendorff assène des coups qui risquent de tout disloquer, Foch prononce cette phrase incroyable : « Matériellement, je ne vois pas la victoire possible. Moralement, je suis sûr que nous l'aurons. »

Ainsi sa foi engendre son optimisme. Mais, par une conséquence plus remarquable encore, elle humanise ce tempérament volontiers volcanique.

D'abord, elle le défend de l'orgueil banal. Il sait ce qu'il vaut et que l'issue de la lutte dépend essentiellement de lui. Mais il ne met pas en lui-même sa force. « J'ai eu, dira-t-il un jour à son officier d'ordonnance au cours d'une promenade familière aux Champs-Élysées, un moment d'éblouissement : c'est lorsqu'à Rethondes les Allemands ont signé. Mais je me suis vite repris, car je savais que je n'avais été que l'instrument de la Providence. »

Parce qu'il a cette notion, où les devoirs justifient les droits, comment douterait-il de lui, de sa cause et des hommes qui lui sont confiés pour la faire triompher ? En ces hommes aussi, il voit les instruments d'une grande œuvre et, s'il ne paraît pas les aimer d'une affection sensible, il les aime pour la grandeur de leur mission et les respecte pour la dignité que celle-ci leur confère. Il écoute chacun d'eux, caporal ou général, pour ce qu'il vaut, non pour ce qu'il semble. Souvent, ses réactions sont violentes et son accueil est brusque. Mais vers tous ceux qui souffrent, sa pensée se reporte avec d'étranges délicatesses. A cause d'eux, il se refuse tout confort que n'impose pas le meilleur exercice du commandement. « Nous, état-major, rappelle-t-il, nous sommes à l'abri, nous sommes chauffés, nous dormons tranquilles, mangeons à notre faim. Pensons à tous ceux qui, en ce moment, se battent, qui souffrent et qui manquent de tout. » Et ce rappel lui est occasion d'examen de conscience. Mesurant l'héroïsme des combattants, il s'écrie : « Songez à quelle hauteur doivent s'élever les Chefs pour être dignes de commander à de pareils hommes. »

Ce respect l'imprègne à ce point que ce chef inflexible qui

répète rageusement : « Attaquez, défendez-vous, attaquez toujours » et dont le roi Albert put dire un jour : « Il serait capable de faire se battre des morts », n'adresse jamais aucun reproche à ceux dont le courage a été malheureux. Quand il note des officiers, même s'ils ont commis des erreurs, il s'efforce de ne rien écrire qui puisse peser sur leur avenir et gêner leurs progrès. Il va même parfois si loin qu'il arrive que le reproche lui en soit fait par son chef d'état-major. Et c'est alors la magnifique réponse : « Souvenez-vous, Weygand, que quand on monte, il faut devenir meilleur. »

Lui monte jusqu'aux sommets. Il n'en dégage que mieux la nature de sa mission. L'homme de guerre possédé par l'action ne s'oublie pas jusqu'à en faire une fin en soi. Le 31 octobre 1918, au cours du Conseil suprême qui discute des conditions de l'armistice, il répond au colonel House : « Je ne fais pas la guerre pour faire la guerre, mais pour obtenir des résultats. Si les Allemands signent un armistice aux conditions reconnues nécessaires pour garantir ces résultats, je suis satisfait. Nul n'a le droit de prolonger plus longtemps l'effusion du sang. »

Sensiblerie ? Allons donc ! Et pas davantage, erreur du stratège qui juge sa manœuvre terminée. Mais réaction du soldat prêt à remettre l'épée au fourreau et à laisser la parole au politique dès qu'il sait atteints les objectifs qui assurent à ce dernier l'entière liberté de ses initiatives. C'est la réaction d'un humaniste chrétien.

Un soir, à l'ombre des Invalides, il aura l'occasion de formuler la doctrine qui a commandé toutes ses grandes décisions. Invité par le gouvernement à prononcer l'éloge de Napoléon lors du centenaire de la mort de l'Empereur, il exalte puissamment le génie militaire de celui qui a fait monter « l'art de la guerre au-dessus des hauteurs connues » et qui a tracé son passage d'une voie éblouissante dans les fastes guerriers de l'Humanité. « Dépassant dans leur vol les conquêtes d'Alexandre, d'Annibal et de César, il reste, conclut-il, le grand capitaine, supérieur à tout autre par son prodigieux génie, son besoin d'activité, sa nature ardente... » Mais Foch ne craint pas d'expliquer les malheurs et la chute de l'Aigle : « Identifiant la grandeur du pays avec la sienne propre, c'est par les armes qu'il voudra régler le sort des nations, comme si on pouvait faire sortir le bonheur de son peuple d'une suite désormais nécessaire de victoires, aux

sacrifices douloureux quand même. Comme si ce peuple pouvait vivre de gloire et non de travail. Comme si, dans un monde civilisé, la morale ne devait pas avoir raison d'une puissance faite uniquement de la force, si géniale soit-elle... Le devoir reste commun à tous : au-dessus des armées à commander victorieusement, c'est le pays à servir pour son bonheur tel qu'il l'entend ; c'est la justice à respecter partout ; au-dessus de la guerre il y a la paix.

« Décidément, l'homme même le plus doué s'égare qui, dans les règlements de compte de l'humanité, se fie à ses vues propres et à ses seules lumières et s'écarte de la morale des sociétés, faite du respect de l'individu, de ces principes de liberté, d'égalité et de fraternité, bases de notre civilisation telle que l'a faite le christianisme. »

Page grandiose et que n'eût pas écrite un héros d'intelligence et de volonté pures, comme en créait l'imagination d'Emerson. Elle est le reflet d'une âme, âme de granit certes, mais du granit dans lequel la France a bâti ses cathédrales.

III

Intelligence, volonté, foi, optimisme, humanisme... Maintenant que nous avons cherché à mieux comprendre Foch en analysant les composantes de sa psychologie, pouvons-nous essayer de refaire la synthèse que lui-même ne cessait de réaliser dans l'action ?

Comme Lyautey, Foch aurait pu dire : « Je suis un animal d'action ». Car c'est dans l'action et par l'action qu'il trouve l'unité de ses dons multiples. Chez lui la pensée n'est pas que spéculation et, moins encore, l'action qu'agitation. Il pense, donc il agit. Il agit, donc il pense. L'union est si féconde que souvent la pensée devance les mots qui la doivent exprimer et que le vocabulaire s'avère trop pauvre pour en rendre toute la densité. Alors le geste, forme élémentaire de l'action, vient à son aide. Il est là. Il marche, articule une phrase grognante qui n'est encore qu'un hiéroglyphe. Il la jette à son interlocuteur, comme un coup de poing dans un *punching-ball*, pour provoquer les réactions qui l'aideront à se traduire. Il marche encore, à grands pas, dans son bureau qu'il arpente. Peu à peu, la pensée

sort de sa gangue. La phrase se précise, se bouscule, se clarifie, finalement devient lumineuse. Avec des gestes et des mots, il a réussi à étreindre ce que son être a saisi dans sa complexité : le réel.

C'est pourquoi il n'a que faire des théories. Elles le guindent, ou le mutilent. Le réel est tellement plus riche puisqu'il est la vie même !

Ne commettons donc pas l'erreur de demander au stratège des abstractions savantes. Pour Foch, stratège par excellence, « la stratégie est un système d'expédients ; le savoir transporté dans la vie réelle ». Son premier pas appelle une réponse à la fameuse interrogation : « De quoi s'agit-il ? »

De quoi s'agit-il ? D'abord, de l'essentiel. En matière de manœuvre, l'essentiel se matérialise dans ce que le maréchal appelle les points d'amarre — les points « où, dit-il, il faut frapper pour avoir les plus grandes chances de résultats considérables ». Par une forme supérieure du jugement, il trouve d'instinct la clef des situations. Nous le voyons toujours agir de la sorte. Dans la défensive comme dans l'offensive, avant tout, il « accroche » sa manœuvre.

Surtout lorsque tout paraît incertain, inconsistant, fluide, il cherche le dur où il puisse jeter l'ancre. Si le dur n'existe pas, il le crée, comme l'architecte qui doit bâtir sur des terrains marécageux plante ses pilotis. C'est un effort de l'esprit qui d'abord le définit. Puis, d'un trait, intervient la prise de possession. Foch saisit, d'une main nerveuse comme une serre d'aigle, le point de son choix. Il lui donne alors une valeur absolue, transcendante, ne permet plus qu'on en discute et lui rapporte tout. Partant de là, il construit...

En octobre 1914, au début de la course à la mer, lorsque, dans les Flandres, la zone entre la Lys et la côte est encore vide de troupes, il fixe les points à tenir par priorité. L'ennemi menace de déborder l'aile gauche alliée. Pour l'en empêcher, la possession de deux môles est capitale, Poperinghe et Ypres. Dès qu'arrivent à Dunkerque deux divisions, c'est sur ces points qu'il les pousse avec ordre de s'y retrancher, se refusant à les éparpiller sur tout le front sans assises solides, à faire ce qu'il appelle avec pittoresque « la stratégie des petits oiseaux sur la branche ». Quand l'armée allemande, bloquée sur l'Yser, essaiera de forcer nos lignes plus au sud, c'est vers Ypres qu'elle fera son effort et c'est là qu'elle se brisera.

De même, dans l'offensive : si, le 18 juillet 1918, il fixe à Mangin Soissons pour objectif, c'est parce qu'en ce point passent toutes les lignes de communications ennemies alimentant la poche de la Marne. Soissons perdu, le saillant doit disparaître. De fait, à peine notre avance nous permet-elle de tenir la ville sous notre feu que les Allemands se replient. Ce résultat atteint, il faudra choisir un autre point et s'en assurer la possession, puis recommencer. «La marche du perroquet», dira Foch, une progression méthodique du connu vers l'inconnu, comme le polytechnicien a appris à les poursuivre.

Mais il ne suffit pas de choisir heureusement un point d'amarre, il faut encore déterminer le meilleur moment pour s'en saisir. Certains peuvent, comme Foch, apprécier d'un œil lucide une situation. Mais trop enclins à peser les difficultés, ils tentent de les réduire d'abord avant de s'en prendre à l'essentiel. C'est là que son optimisme et sa volonté font de Foch le plus grand.

Car lui sait donner à chaque facteur son exacte valeur. Il pare aux menaces, mais il s'attache passionnément aux possibilités favorables et en prépare sans atermoiements l'exploitation. Dès que ses moyens sont suffisants pour ne plus le réduire à l'expectative, il bondit sur l'occasion de réaliser ses plans, persuadé que l'initiative l'aidera à les faire prévaloir et que les dangers reconnus s'élimineront d'eux-mêmes au cours de l'action et sous l'effet du succès.

Du 18 juillet au 11 novembre, la bataille de France, on l'a vu, n'est que l'illustration permanente de cette méthode.

Méthode réaliste et simple. Certes, à l'appliquer, Foch a employé son génie. Mais, pour ceux-là même qui ne peuvent se mesurer à son échelle, l'exemple reste valable. Mieux encore, quel que soit le plan où se déroule l'action et si éloigné qu'il soit de la stratégie, cet exemple conserve pour tous son prix parce qu'il est bien l'exemple du savoir transporté dans la vie.



Dans la guerre moderne, le savoir recule sans cesse ses limites, et la vie différencie et complique de plus en plus ses formes. Parce qu'elle est devenue totale, la guerre réclame des chefs non seulement l'art de conduire des armées, mais encore celui

d'employer toutes les ressources de la nation. Et parce qu'elle ne peut plus manquer d'être générale, elle réclame d'eux aussi non seulement l'art de manier les forces de leur propre pays, mais encore celui de se plier aux règles des coalitions. Or il ne suffit pas que le chef militaire d'une coalition soit un stratège, il lui faut également s'affirmer diplomate. Est-il possible que ces dons contrastés se rencontrent dans le même homme ? Foch, lui, le prouve.

Ce volontaire, dont on peut craindre les violences, sait, sur le plan qui lui est propre, et dont il ne déborde jamais, associer les volontés des autres. Il le fait avec un tel scrupule que ce sont les Alliés eux-mêmes qui, les premiers, lui marquent leur confiance. Au début de 1918, quand est créé un Comité commun des réserves interalliées c'est Lloyd George, je l'ai dit déjà, qui propose de lui en confier la présidence et qui justifie sa préférence en ces termes révélateurs : « Le général Foch inspire une entière confiance en raison de sa science militaire et de son expérience, et peut-être plus encore parce qu'il est un soldat dont la loyauté envers l'Alliance s'est affirmée au cours de cette guerre. »

La loyauté envers l'Alliance : voilà donc le beau secret de la diplomatie de Foch. Il est aisé de découvrir sur quoi repose cette loyauté. Avant tout, elle est faite d'une volonté de compréhension. « D'abord, comprendre », le mot est de lui, comme est de lui cette formule qui le développe : « Ne jamais prendre une différence pour une infériorité. »

Donc, constatant des différences, Foch s'efforce d'en pénétrer les motifs. Chaque pays a son tempérament, ses traditions intellectuelles et morales, ses conditions sociales, ses intérêts politiques. *A priori*, les positions qui s'en trouvent découler sont également respectables. Le chef qui commande ou qui coordonne doit s'efforcer d'empêcher que les différences deviennent des divergences et de faire à l'inverse que toutes s'unissent dans l'intérêt supérieur de la coalition.

Il ne se borne pas à éviter tout ce qui pourrait heurter des sensibilités en s'interdisant, même dans le privé, la moindre allusion, la moindre boutade qui puisse désobliger. Il cherche tout ce qui rapproche. Il a conscience des intérêts de chacun et les prend à cœur comme s'ils étaient les siens. Lloyd George encore le reconnaît : « Nous savons que si l'Italie ou les Flandres souffrent, ce sera pour le général Foch comme

si la France souffrait. » Mais, de toutes ses forces, il domine ces intérêts variés en les ramenant au dénominateur commun.

Là où vraiment il étonne, c'est dans le génie avec lequel il dégage ce dénominateur commun au point d'unifier les considérations stratégiques et les considérations politiques. J'ai déjà exposé les raisons militaires qui lui avaient fait décider la défense de Poperinghe et d'Ypres. Mais sa pensée forme un tout. Ces villes sont plus que le point d'amarre de la manœuvre nécessaire. Elles sont aussi le lieu géométrique des intérêts alliés. Pour les Belges, elles sont la garantie du maintien d'un réduit national ; pour les Anglais, la garantie de la défense des ports ; pour les Français, la garantie de la sauvegarde des richesses économiques du Nord.

De la même façon, la manœuvre de Picardie, en mars 1918, assure la synthèse de buts techniques et généraux. La percée allemande menace à la fois la Manche et Paris. Par un réflexe naturel, l'Anglais regarde vers la mer, le Français vers la capitale. Foch, lui, regarde vers Amiens, vers le lieu où la convergence des efforts soude les intérêts de tous. Aussi est-il vraiment le chef de la coalition toute entière. Sa loyauté et son sens de l'exacte justice reçoivent un hommage involontaire le jour où usant d'un droit qui leur est reconnu, les deux commandants en chef en appellent l'un et l'autre à leurs gouvernements respectifs. Haig s'inquiète que ses réserves lui soient enlevées au profit des Français, ceux-ci se plaignent que Foch les sacrifie trop souvent aux Anglais. La cause n'est-elle pas entendue ?

Mais s'il sait prendre toutes ses responsabilités, au risque de provoquer momentanément des réactions contraires, le commandant en chef des Forces alliées n'a point pour habitude d'imposer ses solutions sans commencer par les expliquer. S'il veut comprendre, il veut aussi faire comprendre. C'est pourquoi il multiplie les contacts, ne cesse de se déplacer de P. C. en P. C. et pratique la seule politique qui évite les malentendus, celle de la présence. Durant tout le printemps et l'été 1918, il ne restera jamais plus de trois jours sans voir le maréchal Haig et cherchera toutes les occasions de rendre visite au roi Albert. Il montrera un souci particulier de joindre aussi le général Pershing dont il comprend et soutient avec son énergie coutumière les efforts pour que soient engagées au plus tôt, et

en armées constituées, les forces américaines. Devinant même avec plus de prescience que quiconque le rôle qu'elles sauront jouer dans l'avenir, — n'avait-il pas imaginé déjà une armée américaine devant trouver son énorme puissance dans la masse des tanks et des anti-tanks, des avions et des anti-avions ? — à leur chef, il témoigne dès le premier jour la même affectueuse estime, les mêmes égards sincères qu'aux commandants en chef consacrés par une longue expérience.

Au cours de toutes ces rencontres, Foch ne vise pas à séduire, mais à convaincre. C'est dire qu'il a pour règle de parler avec une absolue franchise. Déjà, en 1914, il en usait ainsi et, comme, à la fin de l'entrevue historique qu'il eut le 16 octobre avec le roi des Belges, il s'excusait auprès de son interlocuteur d'avoir peut-être mis trop de passion à défendre sa thèse, celui-ci l'en remerciait au contraire : « Ne vous excusez pas. Vous m'avez dit ce que personne ne m'avait dit jusqu'ici et justement ce qu'il fallait dire. »

Il dit ce qu'il faut dire. Il dit plus qu'il n'écrit. Le papier ne vient qu'après, pour entériner l'accord réalisé. Il sait qu'il peut compter sur la solidité belge, la ténacité britannique, l'ardeur française, la fougue américaine. Ce qu'il veut, c'est obtenir l'adhésion profonde, celle qu'apportent, mieux que l'autorité, la pleine compréhension et la confiance totale.

Cette confiance qu'il inspire qu'est-ce donc d'ailleurs, sinon le reflet de celle qui émane de lui ? Son optimisme balaie le doute, bouscule l'obstacle, dissipe l'hésitation. Il éclaire, il réchauffe, il anime. C'est ce que l'intuition d'une femme résumera d'un mot charmant et juste que je tiens du général Weygand, mon ancien chef : comme il avait accompagné, en un jour sombre de 1918, le généralissime dans la modeste villa de La Panne où les souverains de Belgique s'étaient ancrés dans le sol de leur patrie martyre, la reine Elisabeth, retenant une seconde, au moment de passer dans la petite salle à manger, le chef d'état-major de Foch, le regard tourné vers ce dernier, murmura : « Quel homme ! Il est notre rayon de soleil. »



Voici qu'enfin le monde libre s'en trouve illuminé. Après l'ouragan de cinquante-deux mois, c'est le nord et la Belgique

délivrés, l'Alsace et la Lorraine retrouvées, l'entrée dans Metz et dans Strasbourg, nos drapeaux flottant sur les rives du Rhin... Le stratège a donné la victoire à l'Entente. Il reste à lui donner la paix.

Officiellement, Foch demeure le chef militaire de la coalition et il ne pense pas avoir fini sa tâche. Mais, si redoutable que celle-ci ait été dans la guerre, elle avait la relative simplicité qu'imprime à la conduite d'opérations interalliées la présence immédiate du péril commun. L'unité d'action est alors si pressante que, bon gré mal gré, elle entraîne l'unité de pensée. Plus complexe à dégager et plus difficile à réaliser s'avère la synthèse harmonieuse des intérêts en jeu lorsque cette double unité n'est pas scellée par le ciment du combat et que l'autorité reconnue au chef militaire n'apparaît plus comme l'inévitable contrepartie du corps à corps avec l'ennemi.

C'est pourtant l'heure où la résolution ne doit pas fléchir si l'on veut que ne se perdent point les fruits sanglants de la bataille. Telle est bien la pensée profonde qu'au cours d'une conversation familière traduit le cardinal Mercier lorsque, disant à Foch son admiration et son affection pour notre pays, il ajoute . « La France est une grande Nation, à condition qu'elle s'en souvienne. » Hélas ! les nations avaient fourni un effort si long, si tragique, si épuisant qu'elles avaient hâte de ne plus se souvenir et de construire l'avenir à l'image de leurs rêves généreux plutôt qu'en fonction d'un passé qui leur rappelait trop de misères : « Il ne faut plus que jamais il y ait la guerre. » Tel est le cri que répètent les survivants, en y mettant une si grande ferveur qu'il paraît se suffire à lui-même.

Foch, qui a écrit : « Au-dessus de la guerre, il y a la paix », ne pense pas autre chose, mais il pense autrement. Il connaît les lois de l'Histoire et s'en inspire pour bâtir la paix sur le roc des réalités et non sur le sable des illusions. Soldat qui ne veut être qu'un soldat, il ne se contente pas de respecter la suprématie des pouvoirs politiques, il admet naturellement cette hiérarchie comme l'expression normale de l'ordre. Il ne se substitue donc pas aux hommes à qui incombe la responsabilité d'élaborer les traités.

Mais ses responsabilités à lui sont d'éclairer ces hommes sur les solutions les plus capables de garantir une paix si coûteusement acquise.

Et ces responsabilités, il les prend sans équivoque; avec une justesse de vues si lumineuse qu'à relire aujourd'hui les notes qu'il adressait dès le début de 1919 aux gouvernements alliés, on éprouve, avec le désespoir qu'il n'ait pas été écouté, la certitude qu'il se survit pour continuer à nous dicter notre devoir.

Il nous suffit, en effet, d'entendre enfin la voix qui, venant d'outre-tombe, porte en elle une force de vérité que le temps aurpâlie. C'est le 10 janvier 1919 et Foch écrit aux plénipotentiaires des Puissances alliées. Il pense toujours à la coalition et à ses intérêts généraux. Son esprit ne s'arrête donc pas à la question des frontières propres de la France ou de la Belgique ; il va, selon son habitude, à l'essentiel et à ce qui unit, « à la garantie européenne, collective, internationale nécessaire à l'ensemble des nations qui, après avoir combattu pour le Droit, la Liberté et la Justice, entendent aujourd'hui préparer sur de nouvelles bases inspirées de ces trois idées les relations entre les peuples ».

Il interroge l'Histoire. Tout serait à citer. Pas une ligne n'a vieilli, pas une n'a trouvé un démenti dans les événements. Allons à l'idée-force, au Rhin : « Le Rhin, dit-il, devra être la frontière militaire occidentale. Le Rhin, frontière militaire indispensable au maintien de la paix que poursuit la coalition (...) est la barrière commune de sécurité, nécessaire à la Société des Nations démocratiques... Le Rhin sera seul capable d'assurer la paix à l'Occident de l'Europe... L'organisation défensive de la coalition s'impose. Elle comporte avant tout une frontière naturelle ; il n'en existe qu'une, le Rhin. Elle doit être, jusqu'à nouvel ordre, tenue par les forces de la coalition... »

Le Rhin, « point d'amarre » de l'Europe occidentale et lieu géométrique de ses intérêts communs : Foch a tout dit.

Le 31 mars 1919, anxieux de constater les erreurs qui s'amorcent, il revient à la charge. De nouveau, le leitmotiv se répète, martelé comme une obsession : « Il nous faut faire non seulement une paix juste, mais une paix durable. Dans ces conditions, il paraît difficile de refuser aux nations des premiers rangs de la bataille, France et Belgique, la protection qu'elles jugent indispensable pour vivre et combattre jusqu'à l'arrivée de leurs Alliés, de leur enlever le bouclier qui leur permettra de se défendre, mais non d'attaquer : le Rhin. »

***

Monsieur le Maréchal, avant que la mort ne vous emporte vers l'éternelle récompense, vous avez connu l'amère satisfaction de constater que vous aviez vu juste et la souffrance d'assister en silence au délabrement de votre œuvre. Mais en vous, le Français qui croit à sa patrie, le chrétien qui croit aux justes causes, le chef qui croit en l'union loyale des peuples libres n'a jamais cessé d'être le volontaire obstiné qui domine de toute la puissance de son tempérament son époque incertaine. Les nouveaux malheurs, que vous aviez cherché à écarter, se sont abattus sur le monde — d'autres, hélas ! le menacent encore. Mais voici que vos conseils commencent à être retenus et que des hommes d'État courageux s'en inspirent pour fixer leurs résolutions. Ainsi votre volonté reste capable de vaincre la mort. Et c'est par là qu'en ce trentenaire, nos espoirs s'unissent à nos souvenirs pour saluer votre victoire.

Général de LATTRE.

DE L'AVANT-SCÈNE

Les auteurs français contemporains n'ont de cesse qu'ils aient fait comprendre au public qu'ils ne sont pas dupes de leurs personnages. « Pour Dieu ! qu'on n'oublie pas que nous sommes gens d'esprit. » Mais c'est avoir autant d'esprit que mettre en veilleuse son esprit, et se livrer, pour un temps, aux lames de fond grondantes et simples qu'il y a aussi dans un homme, à condition qu'il en soit un.



Une pièce de théâtre ne m'intéresse que si l'action extérieure, réduite à la plus grande simplicité, n'y est qu'un prétexte à l'exploration de l'homme ; si l'auteur s'y est donné pour tâche non d'imaginer et de construire mécaniquement une intrigue, mais d'exprimer avec le maximum de vérité, d'intensité et de profondeur un certain nombre de mouvements de l'âme humaine.



Si je voulais du bien à quelqu'un, d'un sexe ou l'autre, qui se destine aux planches, je n'aurais rien tant à cœur que de le préserver de la souillure que c'est d'interpréter des œuvres, je ne dis pas même ignobles, mais seulement médiocres. Quand M. ou Mlle X... chausse le cothurne ou vêt le peplos, quelques heures après avoir incarné les élucubrations abjectes de tel vaudevilliste de cinéma, il ou elle a beau faire, je ne « marche » qu'à demi. Il paraît que, si vous versez une seule fois de la piquette dans un vase qui n'a jamais contenu que du bon vin, le bon vin, à l'avenir, en sera toujours gâté.

⁂

Je m'étonne qu'un homme d'une intelligence aussi aiguë qu'Alfred Fabre-Luce puisse m'écrire, parlant de *La Reine Morte :* « Vous n'y terminez pas sur votre note la plus forte. » Pourtant, qu'est-ce que le jeu de scène final du petit page Dino del Moro ? Au delà encore du silence, il y a la solitude terminale, entre l'abandon et la trahison. Et dans la victoire du troupeau. Le troupeau s'agenouille autour du corps d'Inès, et Dino del Moro rejoint le troupeau. Quand le page, quand le mauvais petit ange marche finalement, sur la pointe des pieds, dans la direction du troupeau, après un dernier regard à ce qu'il trahit et abandonne, nous sommes à la pointe extrême de ce qui est pour moi l'émotion, — bien au delà des cloches, de l'agenouillement et de la prière. Du moins est-ce ainsi que je le sens, et, si le public ne le sent pas de même, c'est que je me suis exprimé bien de travers en ce lieu-là.

(Dino del Moro rejoint le troupeau, finalement, comme un gosse, à la porte d'un ciné, il a déjà vu le film, mais ses trois copains y vont, et enfin il les accompagne, par peur de ne pas faire comme eux.)



Les actrices tendent à ajouter au début de vos phrases des « Ah ! », des « Oh ! », voire des « Mais » et des « Eh bien ! ». La netteté leur fait peur. Elles tendent à envelopper votre texte de ce même flou dont « la femme » aime à envelopper sa personnalité, par répugnance pour l'objet vrai. A se chercher des points d'appui, hors de votre texte, sinon en lui, comme « la femme » cherche des points d'appui à sa vie, et, si la réalité ne les fournit pas, se les fabrique de toutes pièces dans l'irréalité.



Une mauvaise salle détraque un acteur. Cet acteur détraque les autres. La pièce dérive et se craquèle, comme une banquise qui se fend. Ensuite, leur visage de gêne et de reproche (aux acteurs), quand on ne les applaudit pas assez. Habiles à se déguiser des sentiments des autres, mais non à déguiser les leurs.

***

Les gens voient de la profondeur dans *La Reine Morte*, et souvent étudient cette pièce avec sérieux, subtilité, intelligence. Il y a autant de profondeur dans la série des *Jeunes Filles*, mais personne (en France) ne l'y a vue. Parce que ces romans agaçaient. N'est-ce pas grand'pitié que l'attention que mérite une œuvre lui soit refusée si elle donne de l'humeur ?

***

La Reine Morte est un poignard au manche damasquiné, noir et or. *Fils de Personne* un poignard au manche nu.

***

Une jeune femme me dit : « *La Reine Morte*, c'est le triomphe de l'amour : amour d'Inès pour Pedro et pour son fils, amour de l'Infante pour Inès. L'amour, seul objet à quoi se prendre. Ferrante devait tuer l'amour, éteindre cette lumière, la logique de son destin l'exigeait ; mais il meurt en y croyant, malgré qu'il en ait. Et ce triomphe de l'amour est encore souligné par la scène finale, où tout le monde se groupe autour d'Inès étendue. »

***

Actualité involontaire de *La Reine Morte*. L'ombre de la mort passe sans cesse sur cette œuvre. Tous ses personnages vivent dans la peur. Ferrante attend sa mort, et a toujours eu peur. Inès vit sous la menace de la mort, Pedro est mis en prison. Exécutions, guerres nationales, guerre civile, et jusqu'à la famine, tout cela, qui est l'atmosphère de ce drame, est aussi l'atmosphère de l'Europe d'aujourd'hui. Ceux qui liront plus tard cette œuvre devront se rappeler en quels temps dramatiques elle fut écrite et montée.

***

Je lis, noir sur blanc : « La vérité psychologique est le propre de l'observateur et du penseur ; la vérité conventionnelle celui de l'homme de théâtre. Le théâtre est un art essentiellement

de convention ; il obéit à des lois particulières, toutes différentes de celles des autres genres littéraires. » Voilà contre quoi je m'insurge et ce dont j'espère bien, par mes pièces, montrer la fausseté.

Exemple : il paraît que « le propre du théâtre est de faire éclater tout ». C'est pourquoi nous ne saurons jamais le secret d'Egas Coelho.

***

Je fais dire à chacun des personnages ce qu'il doit dire, étant donné son caractère. Aussi écrit-on que je *me contredis.*

***

Quand je lis Shakespeare ou Racine, je ne me demande jamais si c'est ou non « du théâtre ». J'y vais chercher une connaissance plus profonde des mouvements de l'âme humaine, des situations pathétiques, et de ces mots qui « portent à leur cime une lueur étrange » (Victor Hugo) ; bref, quelque chose qui nourrisse ensemble le cœur et l'esprit. Sans doute même ce qui est proprement « du théâtre » est-il ce qui m'y intéresse le moins.

***

Sainte-Beuve comptait dans la littérature de l'antiquité « trois beaux silences » : celui d'Ajax dans *l'Odyssée,* celui de Didon dans *l'Enéide,* celui d'Eurydice dans *Antigone.* Corneille et Schiller ignorent le pouvoir du silence, que connaissent Racine et Gœthe.

La Reine Morte et *Fils de Personne* se terminent sur un silence.

***

La malédiction jetée par Ferrante sur le fils d'Inès saute par-dessus ce fils et tombe sur Gillou (de *Fils de Personne*). Et le mot d'Inès : « J'accepte de devoir mépriser l'univers entier, mais non mon fils. Je crois que je serais capable de le tuer, s'il ne répondait pas à ce que j'attends de lui », c'est déjà le drame de Georges avec Gillou.

***

Tous les personnages principaux de *La Reine Morte* évoquent à un moment leur foi religieuse, comme il est naturel à une époque où la foi était partout. A Inès et Pedro, assez faibles personnalités, j'ai donné un christianisme assez faible et qui s'exprime peu ; tout le monde autour d'eux croit : donc ils croient ; mais c'est tout. L'Infante, plus intelligente ou plus cultivée, cite les Ecritures avec feu, à tout propos et hors de propos. Le roi Ferrante est un chrétien d'un type qui fut courant au Moyen âge. Il agit tantôt bien, tantôt mal, et il ne semble pas que le christianisme l'arrête jamais dans ses mauvais penchants. Mais il se réfère sans cesse à ce christianisme. Dieu est vivant pour lui. A chacun de ses moments de trouble, il l'invoque, il l'appelle, il le met en cause. Et la question que je me pose à son propos est celle-ci : aux yeux de la religion catholique, qui vaut le mieux, un incroyant, voire un blasphémateur vertueux, ou un sacripant qui, une fois débondées ses passions, réagit dans le sens chrétien (conscience du péché, remords, appel à Dieu, mouvements de charité, etc...) ? Lequel des deux sera sauvé, le juste incroyant ou le pécheur croyant ?

Il y a un autre aspect chrétien de ce personnage. Ferrante, qui continue d'accomplir des actes auxquels il ne croit plus, me fait penser à ce trait remarquable de l'esprit juif des temps bibliques, qui tirait de la vie elle-même, fût-ce dans ses formes les plus triviales, les éléments d'une philosophie assez dégoûtée du réel. Toutes les vaticinations des prophètes, tous les brames de l'Ecclésiaste ne partent pas de la contemplation à distance infinie, de la contemplation « stratosphérique » qui est celle des Hindous. Le Juif, plus artiste, plonge dans l'observation journalière, mais ses conclusions sont presque les mêmes que celles des Hindous : détachement, vanité de l'action, sensation nette d'un être divin qui du bout de son doigt remue les mondes. L'infiniment petit et l'infiniment grand que l'on parcourt tour à tour, ou du moins que l'on sent à ses côtés comme des franges lumineuses, comme la frange du spectre. L'Hindou aime à s'y perdre, tandis que le Juif ne fait que les frôler, et les utilise pour donner à la vie plus de relief, tout en démontrant sa futilité.

A mi-chemin entre le grossier, qui prend au sérieux les actes qu'il fait, et le spirituel pur, qui se refuse à toute action, Ferrante

témoigne de la tradition juive. Etre de ce monde sans en être. Y prendre part sans « marcher » complètement. Jouer le jeu sans chercher à gagner. Retenue dans l'action, plutôt que refus d'agir : l'abandon émouvant du nageur, le « laissez porter » de l'alpiniste. (J'ai déjà écrit là-dessus dans *L'Ame et son ombre*, de *Service inutile*.)

***

On fait un article sur un acteur pour dire qu'il est admirable. Le temps que l'article paraisse, il ne l'est plus.

***

A mesure que les acteurs deviennent mauvais, le public vient. Un mauvais acteur attire le public comme la viande avariée attire les mouches.

HENRY DE MONTHERLANT.

RETOUR A JALNA

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

— Que fais-tu ici, Roma ? demanda Alayne.

— J'attendais Archer.

Roma parlait d'une voix faible et unie ; elle avait une petite figure douce et l'air de s'efforcer de passer inaperçue. Elle marchait à peine lorsqu'on l'avait amenée à Jalna. Cette enfant, fruit de la liaison d'Eden Whiteoak avec Minny Ware, une jeune fille anglaise, avait été conçue à Rome. Telle était l'origine de son prénom. Elle avait su presque immédiatement qu'Alayne ne l'aimait pas et elle n'aimait pas Alayne. Roma n'était ni peureuse, ni timide. Si elle prenait une attitude effacée c'était délibérément. A onze ans elle paraissait avoir bien plus de deux ans de différence avec Adeline. A en juger par ses membres elle deviendrait peut-être grande plus tard mais, présentement, elle était petite pour son âge. Elle avait un charme étrange avec ses soyeux cheveux blonds, ses yeux étroits d'une couleur indéfinissable, ses pommettes hautes et sa bouche expressive aux lèvres pleines qu'elle tenait de son père.

— Es-tu sûre que tu n'écoutais pas à la porte, Roma ? demanda Alayne.

— Absolument sûre.

Roma sourit légèrement.

— Cette question n'avait pas la prétention d'être drôle, dit Alayne avec sévérité.

Le sourire s'effaça sur le visage de Roma.

— Monte te laver et te recoiffer, Roma, dit Alayne. Je veux

(1) Voir *La Revue* du 1er février.

parler à Archer tout seul. J'ai beaucoup de chagrin et suis très mécontente de vous deux.

Adeline était en train de monter l'escalier quand Roma referma la porte du petit salon derrière elle.

— Hello, dit Adeline. Qui y a-t-il au petit salon ?

— Tante Alayne et Archer. Toute la semaine il est arrivé en retard en classe, vers dix ou onze heures. Et hier il n'y est allé que l'après-midi.

Adeline sifflota puis dit :

— Viens dans ma chambre.

Elle monta d'un trait l'escalier suivie de Roma.

Une fois entrée dans sa chambre Adeline ferma la porte à clef.

— Mon Dieu ! s'écria Roma. Tu as le dos plein de boue, et la jambe aussi.

— *Jester* m'a jetée par terre. Il était de mauvaise humeur. Sapristi, cela me fait rudement mal. Je voudrais que tu me frictionnes. Je ne veux pas que maman le sache, elle ne me permettrait pas de le monter au concours.

— De toute façon elle ne te le permettra pas. Je l'ai entendu le dire.

Adeline retirait son chandail couvert de boue. Elle le laissa tomber sur le plancher.

— C'est ce que nous verrons, dit-elle.

— Est-ce que Wright ne pourrait pas le monter ?

— *Jester* est inscrit dans la catégorie des chevaux de selle pour dames, petite cruche.

— Et tante Pheasant ?

— Elle ne pourrait en venir à bout. Elle n'est pas montée à cheval tous ces temps-ci, elle n'a pas le temps.

Torse nu, Adeline prit une bouteille de révulsif dans l'armoire, la donna à Roma et lui tendit son beau dos bronzé.

— Frictionne-moi là, ordonna-t-elle en indiquant le creux des reins.

La friction lui arrachait des gémissements mais elle dit à plusieurs reprises :

— Plus fort.

On secoua la poignée de la porte.

— Laisse-moi entrer, demanda la voix d'Archer.

— Va-t-en.

— Non, je veux entrer.

— Nous sommes occupées.

Un coup de pied retentit dans la porte. Adeline alla l'ouvrir, attrapa Archer par ses cheveux blonds et secs et le tira dans la chambre en le soulevant à moitié. Puis elle referma la porte à clef. Archer ne cria pas mais, quand elle lui rendit sa liberté, il examina le dos de sa sœur avec intérêt.

— On ne voit rien, dit-il.

— Je voudrais que tu sois à ma place.

— J'aimerais mieux cela que mes amygdales. Il faut qu'on me les retire, le docteur l'a dit.

Archer voulait s'emparer de la bouteille de révulsif, Adeline la reprit à Roma.

— Cela suffit, dit-elle. Maintenant il faut que je m'occupe de ma jambe.

Elle retroussa sa culotte de cheval et découvrit son genou profondément entaillé.

Roma recula mais Archer se pencha pour mieux voir et son grand front blanc lui donnait l'air réfléchi. Adeline atteignit la bouteille d'iode. Il la supplia.

— *S'il te plaît,* Adeline, laisse-moi te mettre l'iode. Je te ferai bien moins mal que si tu te mets la teinture toute seule. Je t'en prie, permets-moi.

Il essaya de s'emparer du tampon qu'elle venait de préparer.

Elle hésita puis dit d'un ton décidé :

— Non, je le ferai moi-même.

Elle imbiba le tampon d'iode, examina le genou écorché, regarda Roma et Archer d'un air pitoyable.

— Oh ! j'ai horreur de cela, dit-elle. Cela va me faire un mal de chien.

— Laisse Archer te mettre l'iode, dit Roma.

— Non.

— Je vais mettre mes bras autour de toi, dit Archer.

Ce qu'il fit en s'appuyant plutôt lourdement sur elle. Adeline serra les dents. Elle pressa le tampon sur son genou. Le sang lui monta au visage. A plusieurs reprises, elle désinfecta l'endroit à vif. Elle tendit le tampon à Roma puis s'assit et se balança de droite à gauche.

On frappa à la porte. La poignée remua. La voix d'Alayne se fit entendre :

— Pourquoi as-tu fermé la porte, Adeline ?

— Pour qu'Archer ne vienne pas m'ennuyer.

— Eh bien ! laisse-moi entrer, ma chérie, j'ai à te parler.

Adeline montra du doigt le dessous du lit. Sans mot dire Archer s'y glissa. Adeline, d'un coup de pied, fit prendre le même chemin à son chandail maculé de boue. Elle rabaissa la jambe de sa culotte et ouvrit la porte. Alayne entra en remarquant avec dégoût l'aspect désordonné que peuvent donner les enfants aux pièces qu'ils occupent. Elle dit :

— Tu changes de vêtements, Adeline. C'est très bien. Comme cela sent l'iode !

— Je me suis écorché le doigt, dit Roma.

Elle alla jusqu'au placard à pharmacie et avant d'y ranger la bouteille trempa son doigt dans l'iode. Elle le brandit devant Alayne qui dit :

— Parfait. C'est bien d'être prudente.

Puis elle se tourna vers Adeline.

— Savais-tu qu'Archer faisait l'école buissonnière ?

— Je savais qu'il était arrivé un peu en retard.

— Comment le savais-tu ?

— Il m'avait dit qu'il avait été un peu en retard.

— Un peu en retard ! s'écria Alayne. Hier il n'est allé en classe que l'après-midi.

— Je pense que ce sont ses végétations. Elles empoisonnent son organisme et cela le fatigue.

— Oui, sans doute, le pauvre petit ! Mais comme je redoute cette opération !

— Cela se passera très bien, maman. Si vous vouliez, je l'accompagnerais à la clinique.

— Tu sais bien que ce que tu proposes est impossible, Adeline.

L'enfant rougit. Alayne remarqua la beauté de son dos et de ses épaules sur lesquelles retombaient ses cheveux bouclés roux foncé. Elle lui donna une petite caresse amicale puis sentit sa main.

— Du révulsif ? Pourquoi ?

— Je me sens un peu raide, Roma me frictionne le dos. *Jester* n'est pas facile à manier, voyez-vous, maman.

— Adeline, si tu savais à quel point cela me déplaît que tu montes ce cheval ! Si ton père était là je ne crois pas qu'il te le permettrait. Je ne trouve pas que *Jester* soit un cheval qui convienne à une fille.

— Oh ! maman, vous n'y connaissez rien.

La voix d'Alayne devint coupante.

— Adeline, je n'admets pas que tu me parles comme cela.

— Pardon. Mais vraiment, si vous l'aviez monté, vous le trouveriez parfait. Il galope comme un ange.

— En tout cas ce n'est pas toi qui le monteras au concours d'Ormington. Je ne peux pas supporter l'idée de te voir sur cet animal nerveux à ce grand concours. Il me fait peur.

— Qui alors, si ce n'est pas moi ?

— Wright peut le monter.

— C'est impossible. *Jester* m'aime. J'en obtiendrai un prix superbe, vous verrez.

— Adeline, ne sois pas ridicule. Il faut que tu m'écoutes. Nous pouvons prendre quelqu'un pour monter *Jester*. En tout cas nous n'en sommes pas à la vente d'un cheval près.

— Cela en fera trois que j'aurai vendus.

Alayne essayait de ne pas perdre patience.

— Je sais. Tu nous a rendu grand service. Mais maintenant il est temps pour toi de... de... Elle hésita.

Adeline fixait sur elle ses yeux bruns, profonds et lumineux, aux reflets changeants.

— De quoi ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! tu as treize ans. Tu n'es plus une petite fille. Les gens que tu rencontres à ces foires d'automne et à ces concours hippiques ne sont pas toujours le genre de personnes qu'il convient que tu fréquentes. Ce n'est pas comme si j'étais avec toi.

— Accompagnez-moi, alors.

— Et il faudrait que je reste pendant des heures au milieu de chevaux, de palefreniers et de gens bizarres. Tu sais combien je déteste cela.

— Il y a des tas de gens qui ne sont pas bizarres.

— Evidemment. Mais c'est une atmosphère qui me déplaît énormément. C'est absolument impossible. Tu le sais très bien.

— Tante Pheasant et Maurice pourraient venir avec moi en auto.

Alayne commençait à perdre patience. Elle dit :

— Allons, finissons-en. Je te défends d'y aller.

La poitrine d'Adeline se souleva, elle contint un sanglot puis se domina et supplia :

— Rien que cette fois-là.

— Et au prochain concours ce sera exactement pareil.
— La saison est presque finie.
— Tu te mets en retard pour ton travail scolaire.
— Qui s'en soucie ? s'écria Adeline avec insolence.
— Maintenant tu fais la sotte, dit froidement Alayne. Il y a moi. Il y a ton père à qui ce n'est pas du tout égal. Sous prétexte qu'il aime te voir à cheval, tu te figures que tes qualités de cavalière sont ce qui compte le plus pour lui, pourtant il tient beaucoup à ce que tu reçoives une bonne éducation. Je crois que j'ai eu tort dè te laisser prendre sa chambre. Comme elle est pleine de photos de chevaux et de coupes tu t'imagines que rien d'autre ne l'intéresse. Tu te trompes complètement. Il admire les femmes cultivées et je peux te dire que c'est une des choses qui lui ont plu chez moi.
Roma continuait à souffler sur le doigt qu'elle avait trempé dans l'iode. Alayne agacée lui demanda :
— Pourquoi fais-tu cela ?
— Cela me pique.
Roma montra son doigt.
— Je ne vois pas de coupure.
— C'est sous l'ongle.
— Je trouve que tu fais bien des embarras.
Roma ouvrit de grands yeux comme chaque fois qu'on la réprimandait.
Alayne avait dû se détourner d'Adeline. Quelque chose dans l'expression du visage de sa fille avait provoqué chez elle le désir de faire souffrir Adeline, pas physiquement mais en l'atteignant dans son égoïsme. A présent Alayne, la main sur la poignée de la porte, s'en allait.
— Range ta chambre. Il faut que j'aille retrouver Archer, dit-elle et elle sortit.
Archer commença par relancer le chandail d'Adeline, puis sortit de dessous le lit en rampant, se redressa péniblement comme un vieux monsieur et marcha sur le chandail. Il alla jusqu'à la fenêtre et dit :
— Je vois une auto avec trois hommes qui va du côté de l'écurie.
D'un bond Adeline fut à côté de lui.
— C'est Mr. Crowdy et Mr. Chase, s'écria-t-elle très excitée. Ils ont ramené quelqu'un pour voir *Rosina*. Ils avaient dit qu'ils

le feraient. Nous les avons attendus, Wright et moi, toute la semaine.

Elle ramassa son chandail sur le parquet et le passa par-dessus sa tête. Elle remonta sa culotte de cheval et resserra sa ceinture.

— Je viens aussi, dit Roma.

— Non, reste pour ranger la chambre. Dis à maman que je travaille. Je t'achèterai une grosse tablette de chocolat demain. Il faut que je voie ces gens.

— Moi, je viens, déclara Archer.

Elle se tourna vers lui et d'un ton sans réplique :

— Non.

Puis d'un pas léger elle descendit en courant l'escalier et sortit de la maison. Les trois chiens attendaient derrière la porte. Quand elle l'ouvrit, le petit terrier fila à l'intérieur et monta dans la chambre de Nicolas, mais les deux autres suivirent Adeline jusqu'aux écuries, le chien de berger hirsute à la queue coupée avec des mouvements désordonnés, le bouledogue avec énergie et décision.

La lumière électrique éclairait brillamment l'écurie et pourtant dehors le ciel était encore embrasé au couchant. Les quatre hommes se trouvaient dans le box particulier de *Rosina*. C'était une jument de structure délicate qui pouvait devenir intraitable lorsque les choses n'allaient pas à son gré. Elle fit un mouvement dans la direction d'Adeline, quand celle-ci entra, comme pour lui dire qu'en ce moment elle n'était pas particulièrement contente.

— Voilà la jeune demoiselle, dit Wright et les trois visiteurs se découvrirent.

L'un d'eux était pour Adeline un étranger, mais elle connaissait les autres depuis toujours. Chase, un avocat qui s'intéressait trop peu à sa profession pour y réussir, avait été amené tout naturellement à faire le métier de maquignon. Cela ne lui rapportait pas beaucoup, mais il était célibataire et avait peu de besoins. Sans son ami Crowdy, il se fût souvent trouvé dans des embarras d'argent, mais Crowdy avait un flair spécial pour dénicher un bon cheval à un prix minime, tandis que Chase apportait un élément de distinction qui aidait à mener à bien plus d'une transaction. Chase présenta cérémonieusement à Adeline l'acheteur un peu nerveux.

— En matière de chevaux cette jeune dame en sait aussi long que qui que ce soit, dit-il. C'est elle qui fait marcher l'affaire

ici avec Wright pendant que son père, le colonel Whiteoak, est au front.

— Elle est de première classe à tous points de vue, déclara Crowdy.

Adeline serra gravement la main de l'étranger.

— Soyez le bienvenu dans nos écuries, dit-elle comme elle avait entendu son père le faire.

— Ce monsieur-là, dit Wright, est venu voir *Rosina.* Il la trouve jolie mais la croit ombrageuse. Il l'achète pour une dame de ses amies qui est une piètre écuyère.

— Elle est horriblement nerveuse, dit l'étranger.

Adeline considéra gravement ce problème :

— Alors c'est le cheval qu'il lui faut, dit-elle, même si elle le voulait, votre amie ne pourrait pas tomber de *Rosina,* elle y serait comme dans un fauteuil.

— Et cette bête est ravissante, ajouta Chase.

— Et rudement bon marché, continua Crowdy. Mais vous m'avez bien dit l'autre jour qu'on avait pris une option sur elle.

— Oh ! non, pas tout à fait une option, répondit Adeline. Mais cette personne doit revenir demain.

— Oh ! demain, dites-vous. Pourriez-vous me dire son nom ?

Adeline se tourna vers Wright.

— Comment s'appelle ce monsieur, Wright ?

— Miller, répondit Wright, il est brasseur.

— Serait-ce R.-C. Miller ? demanda l'étranger.

— Non, Monsieur, celui-ci c'est J.-J. Miller.

— John James, expliqua Adeline.

— Un homme corpulent, dit Chase, qui louche de l'œil gauche.

Avec son index droit Crowdy frappa sur la paume épaisse de sa main gauche.

— Pour l'amour de Dieu, Monsieur, écoutez-moi et ne vous laissez pas enlever *Rosina.* Votre amie ne vous le pardonnerait jamais et vous laisseriez échapper une occasion unique dans une vie. Remarquez que personnellement je ne suis pas intéressé à cette vente. Je fais simplement ce que je peux pour aider le colonel Whiteoak qui est là-bas à se battre pour son pays pendant que nous sommes tranquillement chez nous.

— Il a raison, dit Wright, et moi je vous le dis, j'ai monté cette jument dans cinq ou six concours.

— Votre amie ne tient peut-être pas à un vrai pur-sang.

En disant ces mots Adeline prit un air un peu dédaigneux.

— Au contraire, c'est ce qu'elle désire. Elle ne le montera peut-être pas elle-même aux concours mais elle veut faire concourir l'animal et gagner des prix.

Adeline se tourna vers Wright :

— Croyez-vous qu'on y voit encore assez pour que je fasse sauter quelques obstacles à *Rosina*, juste pour montrer ce qu'elle vaut ?

— Le couchant est encore lumineux, Mademoiselle.

Sans se départir de son air dédaigneux Adeline accompagnée des quatre hommes gagna la piste où quelques barrières peintes en blanc faisaient beaucoup d'effet. Elle enfourcha la jument et lui fit d'abord exécuter un petit temps de galop pour montrer son style. La beauté de l'animal et la grâce de l'enfant s'accordaient à merveille. Leur élégance faisait songer à une hirondelle en plein essor. Puis les sabots résonnèrent sur l'herbe rase et Adeline et *Rosina* franchirent l'une après l'autre toutes les barrières sans sourciller.

Crowdy se tourna vers l'acheteur éventuel :

— Avez-vous jamais rien vu de pareil ? N'est-ce pas une merveille ?

Mais parlait-il de la jument ou de l'enfant, il ne le précisa pas.

— Quel spectacle, dit Chase, en notre époque dégénérée où l'auto a détrôné le cheval et où la seule idée d'un jeune homme est d'acheter une chic voiture ou, s'il n'en a pas les moyens, une moto ! Mon Dieu !

Le nom du Créateur fut invoqué sur un ton de désespoir indescriptible.

Lorsqu'Adeline eut mis pied à terre, Wright, le bras passé dans la bride demanda :

— Eh bien ! Monsieur, avez-vous pris une décision ?

— Je l'achète, répliqua l'homme, si vous me faites un rabais de cinquante dollars.

Sans hésiter Wright répondit :

— Vous n'y pensez pas, Monsieur. Je suis ici pour vendre à un prix raisonnable les chevaux du colonel Whiteoak. Comment oserais-je le regarder en face à son retour si je les donnais !

— Surtout, dit de nouveau Crowdy, qu'en ce moment il se bat pour son pays pendant que nous, nous restons tranquillement chez nous. Ce serait honteux de discuter le prix.

— S'il était ici, ajouta Chase, il dirait : c'est à prendre ou à laisser et allez au diable.

Tandis qu'elle revenait en boitant à la maison, Adeline fredonnait joyeusement, bien qu'assez faux, un chant de triomphe. Le marché avait été conclu, la jument vendue. Elle avait joué son rôle dans l'affaire et l'avait bien joué. Mais que son genou lui faisait donc mal ! Elle le baignerait dans de l'eau très chaude avant de se coucher.

Une fois rentrée, elle entendit que la famille était à table. Elle monta sans bruit se laver le visage et les mains. Puis elle donna un coup de brosse à ses cheveux sans essayer de les démêler. Elle retira chandail et culotte de cheval et passa une robe de cotonnade devenue un peu trop petite pour elle mais qui servait encore pour dîner à la maison. Il ne fallait pas qu'elle mît de soquettes, on verrait son affreux genou. Elle enfila une des paires de longs bas noirs qu'elle portait en classe et se dépêcha de redescendre dans la salle à manger. Elle allait s'asseoir lorsqu'Alayne l'arrêta.

— Un instant, dit-elle d'une voix coupante mais qui frémissait un peu. Dis-moi pourquoi tu es retournée à l'écurie quand je t'avais dit de t'habiller.

— Oui, ajouta Nicolas, nous voulons savoir ce que tu pouvais bien faire.

Ses yeux profondément enfoncés avaient une lueur malicieuse.

« Oh ! se disait Alayne, ce « nous » perpétuel ramène mon autorité au niveau de celle de deux vieux grands-oncles ».

— J'avais laissé mes livres à l'écurie, répondit Adeline, et il a fallu que je retourne les chercher.

— Et tu as mis trois quarts d'heure à les trouver. Tu te figures que je vais croire cette histoire ?

— Quand je suis arrivée à l'écurie il s'y passait quelque chose d'intéressant, alors je suis restée.

— Bon, dit Ernest, avoue la vérité. Tu seras moins sévèrement punie si tu es sincère.

Ses yeux d'un bleu de myosotis étaient fixés sur l'enfant pour l'encourager.

— Si j'avais osé ne pas avouer ce que je faisais à son âge, dit Finch, j'aurais reçu un coup sur l'oreille qui m'aurait jeté par terre.

— Oh ! vraiment, oncle Finch ! s'écria Archer.

— Tu peux en être sûr, et une claque sur l'autre oreille pour me remettre debout.

Archer éclata de rire. Il se renversa sur sa chaise et rit sans pouvoir s'arrêter. Alayne se leva, alla près de lui, le redressa et lui dit tout bas à l'oreille :

— Archer, as-tu envie de remonter immédiatement dans ta chambre ?

— Oh ! oh ! dit-il en se tortillant, vos cheveux me chatouillent l'oreille. Ah ! ah !

Roma, assise à côté de lui, lui pinça la cuisse. Il poussa un cri aigu puis se laissa aller à son fou rire. Il ferma les yeux de toutes ses forces et montra l'intérieur de sa bouche dans un rire dont il n'était plus maître.

— Archer, ordonnèrent d'une même voix, les deux grands-oncles, tiens-toi convenablement.

Il se redressa en hoquetant.

— Va t'asseoir, Adeline, dit Alayne d'un ton crispé.

Elle se sentait à bout de nerfs. Pendant tout le reste du repas, elle s'entretint sans désemparer avec Finch d'un article de critique lu dans une revue musicale. Les enfants gardaient un silence rompu de temps en temps par un hoquet ou un rire étouffé d'Archer. Rags apporta à Adeline une assiettée de potage bien chaud qu'il posa devant elle avec une grande sollicitude.

Lorsqu'elle fut remontée dans sa chambre, Adeline attrapa la pile de livres de classe qui se trouvait sur son lit et la lança bruyamment sur la table. La porte s'ouvrit et Archer entra.

— Je vais aller me coucher, déclara-t-il.

— Voilà une bonne nouvelle.

— Tu as menti à maman, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, répondit-elle brièvement.

Puis elle ajouta tout en triant ses livres.

— J'étais forcée. C'était pour son bien. C'était pour vendre *Rosina*, on avait besoin de mon aide. Ce n'est pas du tout la même chose que lorsque *toi* tu dis que tu vas en classe et que ce n'est pas vrai. Là il ne s'agit que de *ton* plaisir.

Archer prit un air digne.

— Mr. Fennel dit qu'on doit demander pardon dans ses prières quand on a menti. L'as-tu fait ?

— Non.

— Je parie que tu as peur.

— Peur de quoi ?

— Eh bien ! Dieu dirait peut-être tout haut qu'Il te pardonne. Tu n'aimerais pas cela, n'est-ce pas ?

— Mais si.

— Tu aimerais qu'on te parle tout haut du plafond !

— Maman ne croit pas à ce genre de Dieu.

— Et papa ?

— Je pense qu'il croit ce que croit Mr. Fennel.

— Je trouve que tu devrais demander à Dieu de te pardonner.

— Entendu, je le ferai. Maintenant va-t-en.

— Je voudrais que tu le fasses pendant que je suis là.

— On ne fait pas sa prière devant les autres.

— Si tu fais ta prière devant moi cette fois je te promets de ne plus manquer la classe.

— Bon. Mais si tu ne tiens pas ta promesse tu le regretteras.

Avec mauvaise humeur elle jeta le livre qu'elle tenait et alla en boitant s'agenouiller au pied du lit. Elle ne pouvait pas s'appuyer sur son genou blessé et sa jambe dans son long bas noir était étendue toute raide. Elle croisa les mains, ferma les yeux et dit :

— Mon Dieu, je vous en prie, pardonnez-moi d'avoir menti à ma mère. Faites-lui comprendre, je vous en prie, que c'était pour son bien. Et, je vous en prie, arrangez les choses de façon que je ne sois pas obligée de recommencer. Ainsi soit-il.

Archer, le menton dans le creux de sa main, fixait sa sœur de son regard d'un bleu intense. Il sourit, ce qui ne lui arrivait guère que tous les trois jours.

On entendit la voix d'Alayne appeler dans la maison :

— Archer, Archer, où es-tu ?

Adeline le saisit par les épaules, ouvrit la porte et le poussa dans le couloir.

— J'ai mal à la gorge, l'entendit-elle geindre en retrouvant sa mère.

Adeline arrangea ses livres sur la table. Puis elle alla au râtelier où étaient accrochées les pipes de Renny. Elle en choisit une qu'elle savait être une de ses préférées, la retira du râtelier et revint à sa table. Elle s'assit, mit dans sa bouche le tuyau d'ambre et aspira pensivement quelques bouffées imaginaires. Puis elle posa la pipe sur la table et se mit à travailler.

II

Adeline suivait les cours d'un grand collège de filles à la ville voisine et il était entendu que le fils du recteur George Fennel qui se rendait en voiture à son travail l'emmenait tous les matins et la ramenait à la fin de l'après-midi. Comme l'affaire dans laquelle il se trouvait travaillait pour l'armée, il avait une attribution supplémentaire d'essence. Il emmenait aussi à la ville les deux fils de Pheasant. Lorsqu'il faisait beau Adeline allait à pied à travers champs jusqu'à la route de l'église et c'est là que George Fennel la prenait. Par mauvais temps ou en hiver il venait la chercher chez elle.

Ce matin-là, il n'y avait aucune raison pour qu'il vînt à Jalna. Il faisait un temps idéal. Mais Adeline se sentait incapable de marcher jusque-là. Fraîche et nette dans son uniforme de classe et ses longs bas noirs elle alla en boitillant retrouver Wright à l'écurie. Sur le pas de la porte ouverte il fumait nonchalamment une cigarette. Il était maintenant huit heures moins le quart et Wright était au travail depuis deux heures. Il fit une grimace ironique à Adeline tandis qu'elle s'approchait de lui.

— Bonjour, dit-il. Comme vous voilà belle pour aller à votre chic école où on va faire de vous une dame !

Adeline jeta un coup d'œil autour d'elle pour trouver un projectile à lui jeter à la tête. N'en voyant aucun, elle lui lança dans les tibias ses livres de classe qu'elle portait au bout d'une courroie.

— Encaissez cela, dit-elle en employant une expression familière à Wright.

Celui-ci vit qu'elle n'était pas dans son assiette.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— J'ai mal au genou. Voulez-vous me conduire jusqu'à l'endroit où je retrouve l'auto de George ?

— C'est le genou sur lequel vous êtes tombée hier ?

— Oui. Ce n'est pas grand-chose mais il est raide. Voulez-vous me conduire ?

— Mais certainement.

Il sortit l'auto. Elle y lança ses livres et grimpa péniblement sur le siège. Wright la considéra d'un air inquiet.

— Je ne vous vois guère montant *Jester* au concours hippique, dit-il.

— Ne vous tracassez pas, je le monterai.

— Et votre mère ?

— Elle n'en saura jamais rien.

— Si vous obtenez un prix, elle le saura.

— J'en supporterai les conséquences.

Et pendant qu'assis dans l'auto ils attendaient George Fennel, ils combinèrent tout.

Le lendemain Adeline se rendit en classe comme d'habitude mais, après le déjeuner, elle alla trouver la surveillante de sa classe et, sous prétexte qu'elle ne se sentait pas bien, demanda la permission de rentrer chez elle. La surveillante trouva en effet que l'enfant paraissait souffrante. Elle était rouge et avait l'air fatigué.

Mais Adeline ne se sentait pas de joie lorsqu'elle monta dans l'auto de Mr. Crowdy qui l'attendait tout près de l'école. Elle poussa une exclamation de satisfaction quand ils quittèrent les rues de la ville et filèrent sur une route de campagne.

— Comment va ce genou ? demanda Mr. Crowdy avec sollicitude.

— Comme ci, comme ça, répondit-elle évasivement. Cela pourrait aller mieux et cela pourrait être pis.

— Quand vous serez là-bas vous n'y penserez plus. Cela me fait toujours cet effet-là quand j'ai quelque chose qui ne va pas. Je vais vous raconter une petite histoire pour vous distraire. Il s'agit d'un homme qui n'était pas très riche mais qui possédait un cheval pour la chasse qu'il aimait plus que tout au monde. Un jour en entrant dans l'écurie il vit que ce cheval avait attrapé un refroidissement très sérieux. Il frissonnait de la tête aux pieds. Il lui mit sa couverture sur le dos mais cela n'empêcha pas l'animal de continuer à frissonner. Alors il retourna à la maison où il trouva sa femme couchée avec un rhume. Il alla droit au lit, lui retira toutes ses couvertures et les emporta pour les entasser sur le cheval.

— Bonne idée, dit Adeline. Est-ce que le cheval a guéri ?

— Bien sûr.

— Et la femme ?

— Aussi. Quand il est revenu à la maison elle était debout et mettait le couvert du dîner.

Comme il n'y avait plus de grands concours hippiques, les petits attiraient beaucoup de monde. Lorsque Adeline et Mr. Crowdy arrivèrent une foule dense se pressait déjà autour de la piste. Wright les attendait avec une valise contenant le cos-

tume de cheval d'Adeline. Elle changea de vêtements au vestiaire. Elle retrouva pas mal de gens qui la connaissaient, aussi ne manquait-elle pas de compagnie, mais elle ne se sentait pas d'humeur sociable. Sa seule préoccupation était d'attendre que vînt son tour en supportant sans sourciller les élancements aigus qui lui parcouraient le genou, puis de jouer son rôle d'écuyère d'une façon qui lui fît honneur à elle et à sa monture.

Personne n'eût deviné, en voyant la vaillante petite silhouette sauter les obstacles, que chaque fois que le cheval touchait terre Adeline souffrait cruellement. Sur ses lèvres était figé un petit sourire dont elle ne se départit pas lorsque les juges lui décernèrent un premier et un second prix et que les photographes la prirent montée sur *Jester*. Les applaudissements de la foule lui firent oublier un instant sa souffrance. Elle avait maintenu le prestige des écuries de Jalna ; Wright aussi avait contribué à ce succès. C'est l'air rayonnant qu'il l'aida à descendre de cheval.

— Je pense que vous vous sentez rudement mieux maintenant, n'est-ce pas ? dit-il.

— Non, Wright, pas du tout, répondit-elle d'une voix tremblante. Je veux rentrer à la maison.

Des larmes coulaient sur ses joues.

De retour à Jalna, lorsqu'on eut sorti les chevaux du van et qu'avec l'aide du garçon de ferme Wright les eut bien installés, il se tourna avec inquiétude vers la petite fille. Elle était restée assise sur un tabouret bas en bois et les avait regardés faire.

— Venez dans le bureau, dit-il, et voyons ce genou.

Il l'emmena dans la petite pièce qui servait à Renny de bureau et la souleva pour l'asseoir sur la table où elle se sentit mieux les jambes pendantes.

— Cela me fait un peu moins mal maintenant, dit-elle d'une petite voix.

Mais elle poussa un cri aigu quand Wright lui retira sa botte. Lorsque le genou fut dégagé il recula horrifié.

— Sapristi ! s'écria-t-il. Cette jambe est dans un état affreux. Oh ! Mademoiselle, vous n'auriez pas dû monter tantôt, vous auriez dû me dire que c'était aussi grave.

— Cela paraît plutôt grave, n'est-ce pas ? admit-elle avec une certaine fierté.

— Grave, répéta-t-il d'un ton désespéré. C'est un genou dans un affreux état.

A ce moment il vit Rags qui passait devant la fenêtre chargé d'un panier de choux-brocoli. Wright tapa au carreau et fit signe à Rags qui, flairant quelque drame, entra précipitamment. Quand on lui eut montré le genou, il gratta sa tête grise et jeta à Wright un regard éloquent.

— Est-ce que votre femme ne pourrait pas faire une sorte de cataplasme pour cela ? demanda Wright.

— Non. La seule chose à faire pour ce genou, c'est d'appeler le docteur.

Wright et Adeline se regardèrent épouvantés.

— C'est impossible, déclara-t-elle. Il ne faut pas que maman le sache.

— Allons, voyons, dit Rags, vous aimeriez donc mieux perdre votre jambe que de le dire à votre mère ?

— Perdre ma jambe ! répondit Adeline en riant.

Rags s'adressa à Wright :

— A votre place, je n'oserais jamais prendre la responsabilité de cacher cela à Madame.

— Je crois que vous avez raison.

— Puisque nous sommes obligés de le dire, je prendrai tous les torts, déclara Adeline. Allons, autant en finir.

Wright la regarda d'un air de reproche.

— Vous n'auriez pas dû m'entraîner dans une histoire pareille, Mademoiselle, dit-il. Si seulement vous m'aviez montré ce genou ! Nom d'un chien, qu'est-ce que je vais prendre ! Allons, montez sur mon dos, je vous porterai jusqu'à la maison.

Il se baissa devant Adeline qui s'installa à califourchon sur son dos en le tenant par le cou. C'est ainsi qu'ils regagnèrent Jalna ; Rags la mine lugubre portait la botte d'Adeline.

Alayne remontait avec Archer pour le surveiller pendant qu'il se préparerait pour le dîner. Le lendemain elle devait l'emmener à la clinique afin de lui faire enlever les amygdales et elle redoutait cette opération. Les yeux fixés sur son petit garçon elle éprouvait jusqu'à la souffrance le désir de le protéger. Elle avait déjà monté la moitié de l'étage lorsque Rags apparut dans le hall. Il dit d'un ton confidentiel :

— S'il vous plaît, Madame, est-ce que cela ne vous ennuierait pas de redescendre ? Wright a quelque chose qu'il tient à vous montrer.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demanda Alayne agacée.

— Je crois que vous devriez descendre voir, Madame. C'est miss Adeline... elle s'est fait mal.

Alayne descendit d'un trait l'escalier immédiatement suivie d'Archer.

— Elle est là, au fond du hall, et Rags l'emmena à l'endroit où se trouvait Adeline.

Derrière elle, dans un coin sombre, Wright tâchait de passer inaperçu.

— Adeline, s'écria Alayne. Où t'es-tu fait mal ?

L'enfant en équilibre sur une seule jambe tendit son genou.

Alayne se pencha et poussa un cri de désespoir.

— C'est épouvantable, s'écria-t-elle. Ce n'est pas une blessure fraîche. Quand t'es-tu fait cela ? Est-ce l'autre soir quand cela sentait l'iode dans ta chambre ? Mais... tu es en costume de cheval. Adeline tu as monté au concours hippique ?

Adeline baissa la tête :

— Oui, maman.

A ce moment Alayne vit Wright.

— C'est vous le responsable, s'écria-t-elle d'une voix vibrante de colère.

— Non, maman, ce n'est pas sa faute. Je vous assure que ce n'est pas sa faute.

— Il n'y a qu'un quart d'heure que j'ai vu ce genou, dit Wright.

— Il ne s'agit pas de cela. Je vous avais dit formellement que miss Adeline ne monterait plus à aucun concours cet automne.

— Je pensais que vous aviez changé d'idée.

— Quand je changerai d'idée vous pouvez être sûr que je vous préviendrai. Adeline, va dans ta chambre et couche-toi. Il faut que je téléphone au docteur. Je vous prie de m'attendre ici, Wright.

— Faut-il que je monte la jeune demoiselle, Madame ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas besoin d'aide, dit Adeline et elle se mit à monter l'escalier en s'appuyant sur la rampe.

Archer la suivit.

Crispée de colère, Alayne alla dans la bibliothèque téléphoner au médecin. Rags avec ostentation attrapa par la peau du cou le chien de berger et le poussa dans l'escalier du sous-sol.

Alayne revint après avoir téléphoné et posa la main sur le pilier sculpté du bas de l'escalier. Là elle s'adressa à Wright :

— J'en ai assez de vos interventions et de votre opposition à tous mes désirs. Je ne le supporterai pas plus longtemps. Vous partirez dans un mois à dater de ce soir.

L'homme devint blême. Il s'était attendu à une sévère réprimande mais pas à cela. Il savait qu'il n'aurait aucune peine à retrouver une situation mieux payée, mais il était à Jalna depuis plus de vingt ans et il avait atteint une époque de la vie où l'on n'aime plus le changement. Il avait élevé une quantité de chevaux pour Renny Whiteoak. Il avait monté les chevaux de Renny à d'innombrables concours aux côtés de Renny. Il avait projeté de garder les écuries en parfait état pour son retour. Il éprouvait un véritable dévouement pour la fille de Renny. Il dit :

— C'est vraiment sévère, Madame, étant donné la façon dont j'ai travaillé ici. Vous ne trouverez personne d'autre qui en fasse autant.

— Je n'ai aucune envie de discuter cette question avec vous, dit froidement Alayne. Considérez-vous comme renvoyé. Si ma fille est gravement malade ce sera entièrement votre faute.

Elle le quitta. Elle se sentait les jambes lourdes et tout son corps lui pesait tandis qu'elle montait l'escalier. Wright, bouillonnant de colère, descendit au sous-sol. Rags empilait de la vaisselle sur un plateau pour la monter dans la salle à manger. Sa femme, la figure cramoisie, sortait un plat de poisson du four. Tous deux tournèrent vers Wright des visages pleins de curiosité.

— Eh bien ! dit celui-ci, je suis fichu dehors.

— Non, s'écria Rags d'un ton incrédule.

— Qu'est-ce qu'elle va encore inventer la prochaine fois ? s'écria Mrs. Wragge.

— Ce sera *nous* qu'elle renverra, je parie, dit Rags. Elle croit qu'elle peut faire marcher toute la sacrée maison à elle seule.

— Si quelqu'un a jamais eu un complexe de supériorité, c'est bien elle, ajouta sa femme.

— Tenez, hier elle est descendue ici et a essayé de me dire...

Wright l'interrompit :

— Si elle croit qu'elle peut me renvoyer, elle se trompe. Je ne partirai pas.

— Vous ne partirez pas, répéta Rags. Comment ferez-vous ?

— C'est le patron qui m'a engagé et c'est lui qui me renverra, s'il en a envie, quand il reviendra. Elle, elle n'en a pas le droit.

Son visage rougeaud reprenait ses couleurs.

— Voyons, cette propriété s'en irait à vau-l'eau si je m'en allais.

Il resta dans la cuisine à discourir sur ce sujet jusqu'au moment où un coup de sonnette à la porte d'entrée annonça l'arrivée du docteur.

Le docteur Drummond, un homme corpulent aux cheveux tout blancs, examina très sérieusement le genou d'Adeline. S'il n'y avait pas eu tant de monde à l'hôpital, déclara-t-il, il eût conseillé qu'on l'y transportât. Alayne assura qu'elle était capable de faire tout ce qu'il faudrait. Elle téléphonerait à Pheasant de venir l'aider. Il fallait renouveler toute la nuit des compresses chaudes sur le genou.

Quand Alayne et Adeline se trouvèrent seules, l'enfant désolée, dit :

— Oh ! maman, c'est affreux que vous soyez obligée de rester debout toute la nuit à cause de moi quand vous devez conduire Archer à la clinique demain matin.

— Ne te tourmente pas pour moi.

Alayne dut faire un effort pour réussir à garder un ton calme.

— Mais que cela te serve de leçon. A l'avenir tâche de te souvenir que je sais quelquefois ce qui vaut le mieux pour toi.

— Je m'en souviendrai.

Avec un petit gémissement Adeline tourna sa tête du côté du mur.

Il eût été normal de la part d'Alayne de demander à Meg de venir l'aider mais elles ne s'étaient jamais bien entendues. Aussi téléphona-t-elle à Pheasant qui consentit avec empressement à l'aider à soigner l'enfant. Adeline s'agitait de plus en plus. Vers minuit elle eut le délire. Alayne fit revenir le docteur. La petite fille souffrait cruellement et il fallut une forte dose de calmant pour la soulager.

III

Ce fut une Alayne au visage défait qui partit le lendemain matin avec Archer. Le petit garçon en costume du dimanche était tout pénétré de son importance, mais son regard exprimait une certaine appréhension. Wright les attendait avec l'auto pour les conduire à la clinique. En ouvrant la portière de la voiture il évita de croiser le regard d'Alayne. La matinée était humide

et l'air froid sentait l'automne. Si seulement, se disait Alayne, Renny avait été là pour la décharger d'une partie de ses responsabilités ! C'était trop pour elle, elle se sentait écrasée.

A la porte de la clinique, Wright demanda d'un ton maussade :

— Comment va la jeune demoiselle ce matin, Madame ?

— Elle est très malade, répliqua Alayne d'une voix glaciale. J'ai dû faire revenir le docteur pendant la nuit. Il est très inquiet.

Wright ne répondit rien : « Quelle brute ! se dit Alayne. Ne pas trouver un mot à dire. Je suis contente de l'avoir renvoyé, très contente. »

Elle avait réussi à obtenir une chambre particulière pour Archer. Elle plut au petit garçon qui se laissa très docilement déshabiller par l'infirmière. Alayne se rendait compte que celle-ci admirait l'enfant.

— C'est un petit garçon bien élevé comme on l'était autrefois, dit l'infirmière.

— Il est très sage, dit Alayne.

— Je l'avais promis, n'est-ce pas. Je tiens toujours mes promesses. Je ne suis pas comme certaines personnes.

— Ecoutez-le donc, s'écria l'infirmière.

Qu'il paraissait petit, debout dans la chambre, en pyjama ! Comme il semblait sans défense quand les infirmiers arrivèrent avec le chariot et que l'infirmière d'un air jovial l'y étendit ! Alayne alla jusqu'à la porte avec lui en lui tenant la main. Quand il fut parti, elle revint jusqu'à un fauteuil recouvert de chintz où elle se laissa tomber presque trop fatiguée pour penser.

Elle se sentait engourdie. Un long moment s'écoula. Puis elle bondit en entendant la porte s'ouvrir et en sentant l'écœurante odeur de l'anesthésique arriver jusqu'à elle. Le chariot apparut et on mit Archer dans son lit. « C'est fini, se dit Alayne, Dieu merci, c'est fini. »

— Va-t-il bien ? murmura-t-elle.

— A merveille.

Mais les heures qui suivirent furent pénibles. Lorsque Archer ne fut plus sous l'influence de l'anesthésique il se mit à rejeter de gros caillots de sang. La première chose qu'il demanda c'est si on lui avait bien gardé ses amygdales dans un flacon.

Alayne avait formé le projet de retourner à Jalna dans le courant de l'après-midi mais Archer insista tellement pour la garder que ce fut seulement dans la soirée qu'elle se décida à

le quitter. Elle descendit de l'auto et pénétra dans la maison sans même jeter un regard à Wright. Finch vint au devant d'elle dans le hall.

— Comment va Adeline ? demanda-t-il.

— Elle est plus calme. J'ai aidé Pheasant à la soigner. En ce moment elles dorment toutes les deux. Meg est venue et est très surprise qu'on ne l'ait pas appelée. Elle doit revenir pour passer la nuit, comme cela vous pourrez bien vous reposer. Rags a du café tout près pour vous.

Il passa son bras sous celui d'Alayne et lui fit affectueusement traverser le hall. Les trois chiens s'y trouvaient. Le chien de berger, tout mouillé, avait de la boue accrochée à chacun de ses affreux poils. A la vue d'Alayne il se leva et descendit majestueusement au sous-sol.

Alayne avait été fort critiquée par Meg et les oncles pour le renvoi d'un serviteur aussi digne de confiance que Wright. Evidemment il n'avait rien d'un fermier et ne prétendait nullement en être un. Il se contentait de produire la quantité de fourrage et d'avoine nécessaire aux chevaux. Dès qu'il s'agissait des écuries il était très dépensier et rien ne le changerait. Alayne avait eu peu de rapports avec lui avant la guerre. Depuis le départ de Renny l'hostilité n'avait cessé de régner entre elle et Wright. Elle le trouvait exigeant, têtu et inflexible ; lui la trouvait avare et contrariante. Maintenant debout devant Alayne, qui tenait un chèque représentant le montant de son salaire, Wright disait :

— Vous connaissez mon opinion, Madame. J'ai été engagé par le colonel Whiteoak et je n'entends être renvoyé que par lui. En fait je ne partirai pas.

Alayne sentit la colère la gagner.

— Ceci est ridicule, Wright, et vous le savez bien. C'est moi qui commande ici. Je vous ai donné congé. Maintenant je vais vous payer ce que je vous dois. Alors inutile de discuter davantage.

Il mit ses mains derrière son dos.

— Ecoutez donc, Madame. Le valet de ferme m'a donné son compte. Que ferez-vous quand il sera parti ?

— *Vous* a donné son compte, s'écria-t-elle. S'il veut donner son compte, c'est à moi qu'il doit le donner.

— Il le fera bien assez tôt. Il veut partir dans une quinzaine.

— Eh bien ! qu'il parte. Il y en a d'autres. D'ailleurs à cette époque de l'année on peut très bien s'en tirer avec un homme capable.

Wright eut un mauvais sourire :

— Vous réussirez peut-être à en trouver un, dit-il.

Alayne lui tendit le chèque, mais il garda ses mains derrière son dos.

— Prenez ceci, je vous prie, dit-elle sèchement tandis que le sang lui montait au visage.

— Non, Mrs. Whiteoak. Je ne pars pas.

— Cela vous plaît donc de rester sans être payé ? demanda-t-elle.

— Non, mais j'aime mieux cela que de faire du tort au patron.

— On aura besoin de votre logement au-dessus du garage pour votre remplaçant.

— Vous ne pouvez pas me mettre à la porte avant trois mois, Madame.

— Dans ce cas il s'installera au cottage. Vous n'arrangez pas vos affaires en vous conduisant ainsi, Wright.

— Je ne fais pas cela pour arranger mes affaires, Madame.

Brusquement Alayne fit demi-tour et le quitta.

Finch était son réconfort durant cette période. Il alla à la ville et se rendit au bureau d'embauche où il interrogea plusieurs candidats. Il engagea un homme qui avait été réformé et on l'installa dans la seule maisonnette qui restait de celles construites pour le personnel de Jalna dans les premiers temps. C'était un jeune homme bien tenu et à l'air intelligent. Alayne eut l'impression que Finch avait fait là une bonne acquisition. A part le nettoyage de leurs box, Wright ne voulut pas le laisser s'occuper des chevaux de race mais il lui confia les chevaux de ferme avec mille recommandations sur la façon de les nourrir.

Quelques jours après son arrivée, il se mit à faire un froid intense. Le nouveau venu donna à boire aux chevaux de l'eau glacée et une belle jument, *Clydesdale,* prit froid. Tous les soins de Wright et du vétérinaire ne réussirent pas à la sauver et le lendemain, énorme masse de chair, elle était étendue morte dans son box. Wright n'alla pas annoncer cette mauvaise nouvelle à Alayne mais en chargea Wragge qui le fit avec l'air de quelqu'un qui vient faire part d'un désastre national. Elle en fut extrêmement

affligée et vit en ce malheur une négligence malveillante de la part de Wright, un désir cruel de se venger d'elle.

Maintenant Wragge debout devant elle, les mains croisées sur sa poitrine, et l'air patelin, lui disait :

— Je crois, Madame, qu'il va falloir mettre notre amour-propre dans notre poche et permettre à Wright de rester. Il comprend les chevaux et les chevaux le comprennent. Ces gens qu'on engage au hasard, ils ne sont bons à rien.

Alayne, sans répondre, croisait et décroisait ses doigts.

Wragge continua :

— Dieu sait quelle sera la prochaine catastrophe si cet individu reste.

Adeline entra dans le hall par la porte de côté. Elle avait les yeux gonflés par les larmes et dit d'une voix étranglée :

— Comment annoncer cela à papa ? Qu'est-ce qu'il va dire ?

— Tu ferais mieux de monter dans ta chambre, mon petit, dit Alayne.

— Oh ! dit Wragge, elle a le cœur brisé... exactement comme moi.

— Vous pourrez dire à Wright de venir et que je le recevrai ici, déclara Alayne.

Elle vit donc Wright et d'une voix calme revint sur sa décision de le renvoyer. Mais tout cela ne ressuscita pas la belle *Clydesdale* et Alayne se sentait le cœur lourd.

Trad. par Simone Sallard.

MAZO DE LA ROCHE.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LA CONFÉRENCE DE MUNICH

VUE PAR UN TÉMOIN ITALIEN

Il est singulier, dix ans après l'événement, de ne posséder encore, sur la Conférence de Munich et notamment sur sa préparation immédiate, aucun récit d'une incontestable exactitude. On peut s'étonner en particulier de la contradiction absolue qui existe entre les *Mémoires* de Winston Churchill et les souvenirs de M. André François-Poncet, *De Versailles à Potsdam*, touchant la volonté d'agression du Führer.

Le Premier anglais accorde une large place, d'après un rapport du général Halder, chef de l'état-major général del'armée, à l'opposition faite par le haut commandement allemand, dès le lendemain de l'Anschluss, à d'autres aventures susceptibles d'amener la guerre et traite du complot militaire tout prêt à éclater, quelques jours avant la décision de M. Chamberlain de se rendre à Berchtesgaden. A l'entendre, Hitler avait bien des chances d'être supprimé par ses généraux à la mi-septembre et, en tout cas, la mise en garde formulée par eux et par l'amiral Raeder à la veille même de Munich l'avait « ébranlé » (1). Sur la conférence elle-même, il ne fait aucune allusion au rôle capital qu'y aurait joué Mussolini.

M. François-Poncet, lui, parle aussi du complot, mais pour en nier la réalité. « On a dit, écrit-il, que Hitler avait bluffé et que, si l'Angleterre et la France avaient tenu bon, il aurait battu en retraite. Cette assertion est infirmée par toutes les observations faites à Berlin pendant les journées décisives, autant

(1) Tome I, page 321. A Nuremberg, le maréchal Keitel affirma que l'Allemagne n'était pas prête militairement et n'aurait certainement pas attaqué la Tchécoslovaquie en 1938, si les puissances occidentales avaient soutenu Prague. M. Winston Churchill enregistre la réponse sans paraître la mettre en doute.

que par les documents secrets découverts, depuis lors, en Allemagne. Elle témoigne, en outre, d'une totale méconnaissance du caractère de Hitler, impressionné sans doute par les démarches de Mussolini, la consternation visible de la population allemande, l'opposition de Gœring et d'une partie des généraux, mais pas au point de le faire renoncer à ses desseins. Quant à l'allégation produite à Nuremberg, poursuit-il, et d'après laquelle, si la guerre avait eu lieu, les généraux auraient, dès le second jour, renversé Hitler et son régime, elle ne mérite pas davantage créance. Quand on sait avec quelle peine fut mis sur pied le complot du 20 juillet 1944 et quel en fut le lamentable insuccès, on ne peut pas penser qu'en septembre 1938, une opération analogue ait pu être envisagée autrement que dans des conversations pleines de dilettantisme. » (1).

Touchant le rôle de Mussolini, l'ancien ambassadeur a souligné dans un article du *Figaro* (17 juillet 1945) reproduit en annexe dans l'édition française du *Journal* de Ciano (2), que le Führer attachait le plus grand prix à son avis, mais rien de plus. « J'avais été frappé, au cours de la conférence munichoise, note-t-il, par l'ascendant que Mussolini semblait exercer sur le Führer. J'avais eu devant les yeux le spectacle d'un Hitler debout à côté du fauteuil dans lequel le Duce s'était commodément enfoncé, suspendu, pour ainsi dire, au visage de ce dernier, quêtant ses expressions de physionomie, ses grimaces, ses battements de paupières, ses hochements de tête, pour deviner sa pensée, approuvant ou rejetant les propositions en cause, selon que Mussolini avait fait un signe positif ou négatif. »

Le témoignage d'un diplomate italien, qui était à ce moment secrétaire de l'ambassade d'Italie à Berlin (aujourd'hui conseiller à Washington) et qui, sous le pseudonyme de Mario Donosti, a publié en 1945 un livre capital sur la politique extérieure du fascisme, nous apporte vraisemblablement le mot de l'énigme. Pleinement d'accord avec M. François-Ponçet quant à la détermination agressive du Führer, il montre que ce fut en réalité grâce à Mussolini seul que le conflit n'éclata pas à la fin de septembre 1938. Son récit est le plus évocateur que nous connaissions et il est d'autant plus digne de créance que l'auteur

(1) *Op. cit.*, pages 244-245.
(2) Tome II, page 281.

n'est nullement un admirateur du Duce, bien au contraire. D'un bout à l'autre, son livre permet de le qualifier d'antifasciste ; mais il est dominé avant tout par le souci de la vérité. A ce titre il nous a semblé particulièrement intéressant de faire connaître en France sa version de Munich.

MAURICE VAUSSARD.

LA CONFÉRENCE DE MUNICH

A dix ans de distance on ne sait pas encore exactement qui a pris l'initiative de la Conférence de Munich et du maintien provisoire de la paix. La condition nécessaire de l'événement était la ferme volonté de paix de l'Angleterre et de la France. La tentative d'accord direct avec Hitler ayant échoué et l'appel de Roosevelt aux gouvernements anglais, français, allemand et tchécoslovaque étant demeuré sans résultat, l'idée de s'adresser à Mussolini se présentait d'elle-même. Toutefois, il n'était pas certain qu'il accueillerait l'invitation et il n'était pas facile de trouver une procédure qui lui permît d'intervenir avec succès en quelques heures. Il semble que l'idée de lui confier le rôle de médiateur ait été envisagée d'abord par un groupe d'hommes politiques français indépendants auxquels faisait allusion un télégramme du chargé d'affaires italien à Paris, Prunas, arrivé à Rome le matin du 28 septembre. Dans la soirée du 27 quelques personnalités politiques demandèrent à Prunas si, à son avis, il convenait d'entreprendre une manœuvre destinée à provoquer une intervention de Mussolini. Il les encouragea en disant : « Faites, faites tout ce que vous pouvez, et surtout faites vite. » Cette nuit-là, ils auraient pris contact avec le ministre des Affaires étrangères Georges Bonnet, et celui-ci aurait suggéré à Londres l'idée d'adresser un dernier appel au chef du gouvernement italien.

Que telle en soit, ou non, l'origine, il est certain que l'initiative prit corps très rapidement. Le matin du 28, Chamberlain télégraphia à Hitler qu'il était sûr de pouvoir, dans une rencontre ultérieure, résoudre la question sudète d'une

façon satisfaisante. En même temps, il envoya à Mussolini le texte de ce télégramme et le pria de solliciter Hitler, afin qu'il laissât s'écouler le temps nécessaire à la conclusion d'un accord. De son côté, il s'engageait dès ce moment à faire exécuter l'accord lui-même. L'ambassadeur britannique à Rome, lord Perth, se présenta au palais Chigi vers dix heures du matin avec ce message. Ciano le reçut aussitôt et, après avoir pris connaissance de la proposition, se rendit au palais de Venise pour en référer à Mussolini. Celui-ci appela Attolico (1) au téléphone et lui ordonna d'aller trouver immédiatement Hitler pour l'informer de la démarche anglaise et lui dire de sa part que, l'Italie restant décidée à suivre en toute hypothèse l'Allemagne, il le priait de retarder l'attaque de vingt-quatre heures, durant lesquelles la situation pourrait être éclaircie dans un sens ou dans l'autre. Il conclut en avertissant Attolico qu'il le rappellerait au téléphone exactement une heure plus tard pour connaître la réponse de Hitler.

Comme on le voit, la conversation directe entre les deux dictateurs, dont la presse mondiale a fait état à plusieurs reprises, est une légende. Ciano revint au palais Chigi et informa Perth que Mussolini avait accueilli le vœu de Chamberlain et s'employait d'ores et déjà dans le sens désiré. L'ambassadeur lui exprima la gratitude du gouvernement anglais et revint à son ambassade pour informer Londres. Désormais tout dépendait de l'habileté d'Attolico pour déterminer Hitler à accueillir la requête italienne. Il ne restait plus que trois heures environ avant le moment fixé pour l'attaque.

A peine Attolico eut-il fini de parler à Mussolini, que les fonctionnaires de son ambassade le virent sortir en courant, sans chapeau, comme un fou. Il chercha son auto. On lui dit que le chauffeur avait dû s'absenter pour quelques minutes. Alors il se précipita dans la rue, aperçut à quelque distance un taxi, lui cria de s'arrêter, y monta et se fit conduire à la Chancellerie du Reich. Hitler était en conversation avec l'ambassadeur de France, M. François-Poncet, et avait donné ordre qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte. Attolico obtint qu'un aide de camp lui portât un mot, où il le priait de le recevoir immédiatement pour une communication de la plus grande urgence. Peu après, Hitler, interrompant son entretien, sortit

(1) Ambassadeur d'Italie à Berlin.

de son bureau et vint au-devant de l'ambassadeur. Quand celui-ci lui eut exposé l'objet de sa visite, il se troubla. Il n'avait pas encore reçu la dépêche de Chamberlain et craignait que la proposition qu'elle formulerait se confondît avec le projet de compromis que François-Poncet était précisément occupé à lui exposer et qui lui paraissait inacceptable. Attolico lui expliqua qu'il s'agissait d'une proposition entièrement nouvelle, qui annulait toutes les précédentes. Il insista sur le fait que Chamberlain se déclarait prêt à garantir l'exécution de l'accord éventuel et que Mussolini demandait seulement un délai de vingt-quatre heures, à l'expiration desquelles l'Allemagne pourrait reprendre sa liberté d'action. Enfin il offrit de se rendre à l'ambassade pour demander à Rome le texte du message anglais et le lui soumettre. Après avoir longuement réfléchi, Hitler dit : « C'est bien. Mon ami Mussolini me demande de retarder d'un jour l'action. J'accepte. »

Attolico prit congé pour regagner son bureau. Au moment de quitter la Chancellerie, il rencontra Gœring et von Neurath, qui allaient à leur tour être reçus par Hitler. Il s'arrêta un instant avec eux, leur fit connaître la situation et les pria d'insister auprès de Hitler pour qu'il ne mît pas obstacle à cette ultime tentative, faite pour sauver la paix. Tous deux se déclarèrent prêts à le seconder. « Au fond, dit Gœring, ce qui nous intéresse est d'avoir le territoire sudète ; il importe peu que cela arrive un jour plus tôt ou un jour plus tard. » Attolico arriva à l'ambassade juste à temps pour recevoir le second coup de téléphone annoncé par Mussolini, à qui il fit connaître la décision favorable de Hitler. Puis, avec le texte des messages de Chamberlain, transmis par le palais Chigi durant son absence, il retourna à la Chancellerie, où, entre temps, était parvenu le télégramme adressé à Hitler.

A Rome, dès réception de la réponse allemande, Ciano appela de nouveau l'ambassadeur britannique et la lui communiqua, en soulignant que le gouvernement de Londres devait préciser sa proposition d'extrême urgence. « Désormais, dit-il, ce n'est plus le calendrier qu'il faut regarder, mais la pendule. »

Au début de l'après-midi, Attolico fut de nouveau convoqué à la Chancellerie. Le *Foreign Office*, à peine connu le résultat de la démarche du Duce, avait proposé à Hitler une rencontre à quatre, où et quand il voudrait. Hitler était disposé à accepter

sous deux conditions : Mussolini devait assister personnellement à la rencontre et celle-ci aurait lieu immédiatement à Francfort ou à Munich, au choix de Mussolini. Attolico revint à l'ambassade et téléphona encore une fois à Rome. On lui dit aussitôt que Mussolini acceptait de participer à la réunion et choisissait Munich. Attolico se rendit pour la quatrième fois à la Chancellerie, afin de communiquer cette réponse. Il était cinq heures de l'après-midi. A six heures et demie Mussolini et Ciano quittaient Rome par train spécial.

Cette phase préparatoire, en quelque sorte, de la conférence de Munich, est généralement considérée comme plus importante que la conférence elle-même. La plupart, en effet, estiment que la paix fut sauvée le matin du 28 septembre quand les chefs de gouvernement des quatre grandes puissances décidèrent de se réunir, avec l'intention, nette et irrévocable, de donner à la question tchécoslovaque une solution conforme aux désirs allemands.

Après l'échec de l'entrevue de Bad-Godesberg, il était clair qu'une nouvelle initiative ne pourrait réussir que si elle apparaissait comme un simple expédient pour « sauver la face » devant l'Allemagne. En conséquence, dès que la conférence fut décidée, on eut la certitude que Hitler y serait vainqueur ; ceux qui raisonnent ainsi raisonnent bien, mais oublient que les dirigeants nationaux-socialistes n'avaient pas l'habitude de raisonner aussi bien. En réalité, la journée du 29 devait se dérouler d'une façon non moins dramatique que celle du 28.

Quelques minutes avant que Ciano quittât Rome, Attolico transmit par téléphone le texte des propositions, d'un caractère définitif, que les Allemands entendaient présenter à Munich, c'est-à-dire dont ils étaient résolus à exiger l'acceptation intégrale. On y prévoyait l'évacuation en dix jours du territoire sudète, la nomination d'une commission internationale chargée d'établir les modalités du transfert des populations et un plébiscite dans les zones contestées. Ces propositions n'étaient guère conciliantes. Toutefois, elles ne contenaient rien qui pût menacer dangereusement la foncière volonté de paix franco-anglaise. Tout allait donc pour le mieux et le départ de Rome eut lieu dans une atmosphère d'extraordinaire euphorie. A la gare, le gouvernement tout entier et beaucoup d'autres personnalités civiles et militaires

allèrent saluer Mussolini. Tous étaient littéralement radieux. Bien vite, toutefois, commencèrent les surprises désagréables. Au passage du train à Bologne, le préfet remit à Ciano le texte du communiqué allemand sur la rencontre imminente : il était si froid que l'optimisme de Ciano fut légèrement ébranlé. Le lendemain matin, au Brenner, un groupe de dignitaires nationaux-socialistes monta dans le train ; ils avaient mission de souhaiter la bienvenue à Mussolini et de lui annoncer que Hitler viendrait à sa rencontre à Kufstein pour l'accompagner ensuite jusqu'à Munich. L'humeur de ces dignitaires était bizarre. Plus bizarres encore certaines de leurs déclarations. L'un d'eux, le prince Philippe de Hesse, dit à Ciano avec lequel il s'entretenait généralement en anglais : « *The Führer is half satisfied.* (Le Führer est à moitié satisfait). »

A Kufstein, comme il était prévu, eut lieu la rencontre des deux dictateurs. Mussolini quitta son train et monta dans le wagon-salon de Hitler. A la surprise générale, sitôt le train en marche, Hitler déploya sur la table une carte d'état-major et, comme si la conférence avait pour objet la guerre et non la paix, entama un long discours sur la façon dont il attaquerait la Tchécoslovaquie, la battrait en un clin d'œil pour se tourner ensuite contre la France. Il exposa minutieusement les caractéristiques et les mérites de la ligne Siegfried. Il énuméra les divisions dont il disposait, et, pour conclure, rappela que les vingt-quatre heures de délai que lui avait demandées Mussolini, expiraient ce même jour à deux heures de l'après-midi et qu'alors il attaquerait ponctuellement.

Cet exorde n'était certainement pas de nature à enthousiasmer Mussolini. Que ce dernier eut ou non décidé, durant les semaines précédentes, d'entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne, l'initiative de Chamberlain, le matin du 28, lui offrait une occasion unique d'éviter la guerre, sans qu'on pût dire qu'il l'avait crainte et de passer en même temps pour le sauveur de l'humanité. Cette double perspective était si séduisante qu'elle l'incitait à tout tenter pour empêcher son ami et collègue de créer l'irréparable. L'attitude de Hitler en revanche montrait clairement les grandes difficultés de l'entreprise. Mussolini, trouva, avec un exceptionnel sang-froid, l'unique moyen de la mener à bien.

Tandis qu'Hitler parlait, Mussolini se bornait à approuver

de la tête. C'était par cette méthode qu'il avait conquis l'amitié du Führer et qu'il devait par la suite s'efforcer de la conserver. Méthode, du reste, indispensable à tous ceux qui conversaient avec Hitler, à moins qu'ils ne voulussent le mettre en fureur. Cette fois, pourtant, le dictateur italien sut appliquer les réserves mentales et les ménagements utilisés d'ordinaire avec des déments qui ne disposent pas à leur gré des moyens d'une grande puissance formidablement armée. A la fin du discours, il renouvela explicitement son approbation et ajouta que l'Italie s'associerait sans plus à la guerre, *bien entendu au cas où la conférence n'aurait pas une issue favorable.* Là était le point principal, là se dissimulait la réserve mentale : la conférence *devait* avoir une issue favorable. Sur le champ de bataille Hitler serait vraisemblablement le plus fort. Devant une table, dans une conversation, où l'habileté l'emporte sur les canons, il demeurerait probablement le plus faible.

Mussolini arriva à Munich vers onze heures. La foule, qui emplissait les rues, l'accueillit avec un enthousiasme délirant, bien propre à montrer quel intense désir de paix hantait même l'Allemagne nationale-socialiste. Jusqu'au soir précédent des préparatifs de guerre avaient été faits : mise en place de batteries antiaériennes, dispositifs de *black-out*, etc... Les Bavarois sentaient qu'on allait au devant d'une nouvelle guerre, de nouveaux sacrifices, peut-être d'une nouvelle lutte inégale contre le reste de l'humanité coalisée. A l'improviste, on avait pavoisé les édifices en l'honneur de Mussolini. Son arrivée était riche de significations toutes fort agréables aux cœurs allemands. En premier lieu, elle rappelait aux masses que l'Allemagne avait un allié puissant ; telle, du moins, était alors considérée l'Italie. En second lieu, elle démontrait que cet allié était décidé à ne pas l'abandonner, comme il l'avait fait dans la grande guerre. Malgré la politique de l'Axe, l'Allemand moyen n'avait jamais cessé de considérer comme une trahison la non-intervention italienne en 1914. Enfin il y avait motif d'espérer que cet allié réussirait à sauver la paix.

Sous une véritable pluie de fleurs, parmi des vivats masculins assourdissants et l'envoi de baisers féminins, Mussolini et Ciano furent conduits au palais du prince Charles, ancienne résidence du Kronprinz de Bavière et siège de la délégation italienne durant la conférence. Dans les salles du palais circulait un per-

sonnage fort encombrant pour les Allemands : l'ambassadeur Attolico, arrivé de Berlin quelques minutes auparavant. A peine Hitler, qui avait accompagné Mussolini, se fut-il éloigné qu'Attolico s'avança. Il était au moins aussi ému que la veille, quand il sortait en courant de l'ambassade à la poursuite d'un taxi, n'ayant que trois heures devant lui pour sauver la paix. En paroles entrecoupées, il mit au courant Mussolini des « dernières nouveautés » politiques, largement suffisantes pour justifier son émotion. Les « dernières nouveautés » étaient les suivantes. La veille, à peine transmises à Rome les propositions allemandes que l'on sait, Attolico s'était apprêté à gagner Munich. Peu d'heures lui restaient avant le départ de son train. Tout autre ambassadeur aurait poussé, sans doute, un soupir de soulagement après le travail fourni et se serait accordé une brève détente. Pas Attolico : il continua jusqu'au dernier moment ses entretiens avec des personnalités politiques, des informateurs, des collaborateurs. Sa chasse aux nouvelles fut profitable. Une de ces personnes comme il s'en trouvait même au voisinage immédiat de Hitler, dont l'esprit patriotique et l'honnêteté foncière l'emportaient sur l'intérêt de parti et même sur le devoir de garder un secret d'État, lui confia que les propositions vieilles de quelques heures étaient, selon l'usage, « dépassées ». Hitler en présenterait d'autres d'une nature telle que ni Chamberlain ni Daladier n'oseraient revenir chez eux après les avoir, je ne dis pas acceptées, mais simplement écoutées : cession immédiate du territoire sudète, pas de Commission internationale, pas de plébiscite, aucune garantie pour l'avenir et ainsi de suite. En tout cela on discernait clairement la patte de Ribbentrop. Toute l'action diplomatique allemande des derniers mois avait été menée personnellement par lui, sous les ordres directs de Hitler et en écartant toute autre influence. Cette action n'avait qu'un seul objectif : la guerre. Ce qui était survenu le matin du 28 avait irrité le ministre des Affaires étrangères, parce que ses plans en était entravés et son amour-propre blessé. Durant ces heures dramatiques, tous avaient agi en dehors de lui : Chamberlain, Mussolini, Attolico, Gœring, von Neurath. Dans l'après-midi, toutefois, il avait eu le temps d'annuler les effets de leur intervention auprès de Hitler et de rendre de nouveau la catastrophe inévitable.

Mussolini écouta les paroles d'Attolico avec le même calme

que celles de Hitler. Il se borna à demander qu'on lui donnât le texte des propositions communiquées au palais Chigi. Quand il l'eut en mains, il le relut et le mit dans sa poche du geste de quelqu'un qui serre une importante lettre de change. Une minute après il partait pour le Führerhaus, siège de la conférence.

Le Führerhaus de Munich était la résidence officielle de Hitler dans la capitale bavaroise, qu'il ne faut pas confondre avec sa demeure privée tant de fois décrite par les journalistes du monde entier. En septembre 1938, la construction en était terminée depuis peu. Elle se présentait comme un énorme palais, dans le style habituel des édifices publics du IIIe Reich, où s'unissaient le mauvais goût et l'amour du grandiose des foules allemandes et de leur chef suprême. Deux escaliers monumentaux, reliés par une galerie, donnaient accès à deux balcons intérieurs, le long desquels s'ouvraient les portes des diverses pièces : salons, bureaux, salles de concert, etc. Les carrelages brillaient comme des glaces, les valets de pied aux livrées du XVIIIe siècle étaient solennels à souhait, mais l'atmosphère demeurait pesante et donnait l'impression que jamais, au grand jamais, une foule d'invités n'évoluerait à l'aise dans ces vastes pièces. En tout cas, ni Chamberlain ni Daladier, arrivés en avion quelques minutes auparavant de leurs capitales respectives, et absorbant debout un repas froid, ne semblaient à leur aise. Leurs vêtements civils faisaient contraste avec les uniformes des Allemands et des Italiens. On devinait qu'ils méprisaient en leur for intérieur tout cet appareil et que, pour rien au monde, ils ne se seraient costumés comme Hitler et Mussolini. Toutefois, nul n'ignorait qu'ils étaient venus là pour enregistrer une défaite diplomatique de leurs pays et pour subir la loi de ces deux hommes en uniforme. Les Allemands ne négligeaient rien pour accentuer cette position d'infériorité. Ministres, généraux, fonctionnaires de tous grades les traitaient avec un dédain affecté. Alors que chaque mouvement de Hitler et de Mussolini était accompagné de sonneries de trompette, de roulements de tambour et de claquements de talons, Chamberlain et Daladier entraient et sortaient parmi l'indifférence générale, en parents pauvres. Leur visage ne manifestait aucune émotion, mais leur attitude semblait dire : « Amusez-vous tant qu'il vous plaira, Messieurs les Allemands et les Italiens, avec vos chorégraphies. Nous, une seule chose nous

intéresse : éviter à nos pays les douleurs d'une nouvelle guerre. »

Les conversations durèrent environ douze heures ; mais leur issue fut déterminée dans les dix premières minutes. A la première partie n'assistèrent que Hitler, Mussolini, Chamberlain, Daladier, Ribbentrop, Ciano, Wilson et Léger, ainsi que l'interprète Schmidt. A peine Hitler eut-il prononcé quelques paroles de bienvenue que Mussolini l'interrompit, tira de sa poche les fameuses propositions, les lut en disant qu'elles constituaient *son* projet de compromis et ajouta qu'il avait de sérieux motifs de penser que les Allemands les approuveraient. Ce fut le moment décisif de la journée. Si Hitler et Ribbentrop avaient contredit Mussolini, la conférence échouait ; en ce cas, toutefois, ils se seraient trouvés isolés, sans nulle échappatoire. Ils ne pouvaient, devant Mussolini, repousser les propositions qu'ils avaient faites eux-mêmes, moins de vingt-quatre heures auparavant. Ils ne pouvaient les avoir formulées simplement pour manifester ensuite au monde entier combien l'Allemagne se serait montrée accommodante si l'infamie des adversaires n'avait réduit à néant ses magnanimes efforts de paix. Ils ne pouvaient déclarer ouvertement qu'ils voulaient la guerre. Après une brève hésitation, Hitler dit qu'il approuvait les propositions de Mussolini. Chamberlain et Daladier déclarèrent à leur tour qu'ils les acceptaient comme base de discussion. Le document que Mussolini tenait à la main fut alors pris par Léger, qui sortit de la salle et le fit traduire en français sous le titre : *Propositions du Chef du gouvernement italien.* La conférence était bien partie désormais. La machine de guerre allemande était arrêtée. Mussolini avait joué Hitler.

Malgré l'heureux début, les entretiens furent loin d'être faciles. Les Allemands luttèrent jusqu'au bout pour faire obstacle à l'accord ou pour le rendre plus dur. Ils s'opposèrent à ce qu'un représentant tchécoslovaque assistât à la réunion ou fût consulté en quelque manière. Ils refusèrent longuement de garantir les nouvelles frontières tchécoslovaques et, quand ils cédèrent enfin, discutèrent interminablement la formule de garantie. Ils insistèrent sur le délai de dix jours pour le transfert des territoires cédés. Ils empêchèrent d'en établir la délimitation exacte sur la carte et tout ce que l'on put obtenir fut une indication approximative, en lignes droites, sur une carte à très grande échelle. Chaque détail de forme dans la rédaction des

accords fut discuté avec le propos délibéré d'en restreindre la clarté et le caractère obligatoire.

La conférence se prolongea pendant douze heures environ, comme je l'ai dit, avec deux brèves interruptions : une au début de l'après-midi, après laquelle furent admis à participer aux conversations le secrétaire d'État Weizsacker et les ambassadeurs Attolico, Henderson et François-Poncet ; une autre, tard dans la soirée pour dîner. Il avait d'abord été prévu que la fin des conversations précéderait le dîner. On avait donc préparé un repas pour les délégués des quatre pays. Mais à neuf heures l'accord n'était pas encore acquis. Alors les Allemands décidèrent de ne pas se mettre à table avec leurs ennemis éventuels et firent manger de leur côté Chamberlain et Daladier, tandis qu'Allemands et Italiens dînaient ensemble. Il est malaisé d'imaginer dans quelle atmosphère se serait déroulé le... repas à quatre. Celle du repas à deux fut étouffante. Mussolini, qui avait à sa droite Gœring, était assis en face de Hitler, à droite de qui se trouvait Ciano. Puis venaient Ribbentrop, Himmler, Keitel, etc. Hitler mangeait peu et parlait beaucoup. Il avait visiblement les nerfs surexcités. Selon son habitude, il répétait continuellement les mêmes choses, sans aucun lien logique apparent. Il n'exprimait pas des idées, mais des sentiments, ou plutôt un sentiment unique : la haine pour la Tchécoslovaquie. Il ridiculisait les forces armées, les hommes de gouvernement, de la « superbe » Tchécoslovaquie. Il citait des épisodes de violences commises contre les Allemands des Sudètes et s'en montrait indigné. Même dans ces exemples il se répétait souvent. Au cours du repas il cita trois fois le cas d'une femme allemande défenestrée par un gendarme tchécoslovaque. Dans ses paroles, pas la moindre allusion aux problèmes de politique générale, à la paix du monde, aux moyens d'assurer la concorde européenne. Il suffisait de l'écouter pour se rendre compte qu'aucune initiative diplomatique ne pouvait avoir un résultat durable tant que cet homme resterait à la tête de l'Allemagne. Mussolini ne disait presque rien. La tactique de laisser Hitler « se soulager » lui avait réussi jusqu'alors et il n'y avait pas motif d'y renoncer. Tous les autres se taisaient, à l'exception de Gœring qui s'efforçait de distraire Hitler en abordant des thèmes plus généraux. En lui, toutefois, parlait aussi le « germain ». Il exaltait la conception païenne de la vie. Il déclarait que toute la mentalité occi-

dentale, démocratique, pacifiste, etc..., était imbue d'esprit chrétien, esprit essentiellement destructeur, corrupteur. Il raconta qu'il en avait eu la sensation nette en visitant les catacombes de Rome. « Tandis que j'avançais dans ces galeries étroites et sombres, dit-il, et regardais les dessins grossiers couvrant les parois et les frustes tombeaux, je comparais en pensée ces barbouillages avec les splendides statues de marbre qui avaient orné les forums et les palais romains. A la lumière du soleil éclatait la beauté et la force ; sous terre se trouvait l'hypocrisie sordide. Le monde chrétien entourait d'embûches le monde romain, il en minait matériellement et moralement les substructures. »

Après ces discours édifiants, Hitler et les siens revinrent traiter avec les représentants du... monde des catacombes. La discussion recommença. Les ébauches d'accord, rédigées dans la salle de réunion, étaient portées aux secrétaires, qui les traduisaient dans leurs langues respectives et les reportaient à leurs chefs, qui les rediscutaient, les remodifiaient, les retransformaient. Cette navette entre la table de la conférence et la machine à écrire dura jusqu'à une heure du matin. Enfin les textes définitifs furent préparés. Du point de vue protocolaire ils constituaient une ignominie. Quiconque les imaginerait élégamment imprimés, richement noués de rubans et solennellement pourvus de sceaux, serait fort loin de la réalité. Le scepticisme initial des Allemands sur l'issue de la conférence était tel qu'au Führerhaus ne se trouvait rien de ce qu'il faut généralement quand on rédige un traité. La hâte anglaise, française et italienne de conclure, de signer, de proclamer que l'accord était établi, empêcha de combler ces lacunes techniques. Les « textes historiques » furent de simples feuillets dactylographiés, réunis par une épingle. On les signa sans que personne les relût, les confrontât, les contrôlât. On ne parla ni de pleins pouvoirs, ni de ratification. En somme une véritable improvisation.

La dernière phase de la conférence avait été très dramatique parce que Mussolini avait mis sur le tapis une question nouvelle : celle des autres minorités résidant en Tchécoslovaquie. Au cours de l'après-midi était arrivé de Budapest en avion le comte Csaky, chef de cabinet et futur successeur du ministre hongrois des Affaires étrangères. Il était porteur d'une lettre du régent Horthy pour Mussolini, sollicitant son appui afin que la conférence de Munich prît aussi en considération les revendications

hongroises. Personne ne prêta l'oreille au messager ailé et ne lui donna d'assurances. Toutefois, Mussolini avait plusieurs bonnes raisons de faire sien le désir du Régent. Cette journée représentait pour lui la minute fugitive où il pouvait siéger parmi les grandes puissances comme un arbitre écouté et flatté. S'il ne saisissait pas cette occasion de réaliser sa vieille politique revisionniste et de regagner un peu de prestige en Europe centrale, bien du temps pouvait s'écouler avant qu'il en survienne une nouvelle. Il déclara donc aux autres chefs de gouvernement que le travail accompli jusqu'alors serait incomplet si le problème tchécoslovaque n'était pas réglé en entier. Donner satisfaction à l'irrédentisme allemand et refouler l'irrédentisme hongrois eût été injuste. Garantir les nouvelles frontières en y laissant d'autres minorités inquiètes ne serait pas sage. Hitler ne fut pas très enthousiasmé par cette proposition et ne fit rien pour l'appuyer. Quand enfin Chamberlain et Daladier, après une résistance initiale, l'accueillirent, il ne souleva pas d'objections. Il fut stipulé que les aspirations des autres États voisins seraient prises en légitime considération et que, si les pourparlers directs entre les parties intéressées n'aboutissaient pas, les quatre chefs de gouvernement se réuniraient de nouveau pour arbitrer le débat. On signa donc, avec les autres accords, une déclaration en ce sens.

Comme on le voit, Mussolini avait plus d'un motif d'être satisfait. L'état d'euphorie où le mit son évident succès rendit possible la naissance d'un climat de cordialité entre lui et Chamberlain. Dans cette conférence Mussolini avait tenu le rôle du tyran raisonnable et ami de la paix, par opposition au tyran Hitler intraitable et assoiffé de sang. Il avait offert à l'Angleterre et à la France la possibilité, à laquelle elles aspiraient, de réaliser à tout prix un accord. Il était donc naturel que Chamberlain lui fît bon visage. Durant les brefs intervalles des conversations, tous deux abordèrent la question des relations anglo-italiennes. Mussolini se montra très accommodant. Il se déclara disposé à retirer un nombre important de volontaires d'Espagne, — décision d'ailleurs prise par lui bien des semaines auparavant, — accueillit avec une faveur marquée l'idée d'un voyage du Premier Ministre anglais à Rome et réaffirma sa volonté de paix. Le ton de tous ces entretiens fut si cordial que Chamberlain et Mussolini envisagèrent de prolonger leur séjour à Munich pour pouvoir

parler plus à loisir ; mais les Allemands, consultés à ce propos, émirent une objection : si l'on retenait Chamberlain et qu'on laissât partir Daladier, celui-ci aurait l'impression que l'on voulait faire quelque chose derrière son dos. Après beaucoup d'hésitations, prolongées jusqu'au dernier moment, Mussolini abandonna le projet. A deux heures du matin, il repartit pour Rome. Les rues de Munich étaient encore pleines de monde. Les manifestations de la matinée se répétèrent avec un redoublement d'enthousiasme, car on savait désormais que la guerre était évitée. Daladier repartit en avion le matin suivant. Chamberlain le suivit à quelques heures de distance. Durant ces quelques heures, cependant, il avait signé avec Hitler une sorte de déclaration publique d'amitié démontrant que pendant la nuit les scrupules allemands à l'égard de Daladier s'étaient mystérieusement dissipés. Cet acte n'avait pas grande valeur pratique, mais le fait de l'avoir accompli à l'insu de Mussolini, aussitôt après que celui-ci eût rendu à l'Allemagne un inestimable service, constituait une très grave incorrection. C'était un vrai coup de pied de l'âne, et il portait clairement la marque de l'amour-propre blessé de Ribbentrop.

Partis en pleine nuit de Munich, Mussolini et Ciano arrivèrent à Rome le soir suivant. Personne ne pourra jamais décrire fidèlement l'enthousiasme des populations italiennes durant le trajet. Non seulement les gares étaient littéralement bondées d'une foule délirante, qui se pressait aux côtés du train pour manifester sa joie de la guerre évitée, mais jusqu'en pleine campagne les gens se rassemblaient le long de la voie, aux passages à niveau, sur les toits des habitations, agitant des mouchoirs, criant et pleurant. A Florence, une grande surprise : le Roi était sur le quai, venu de son domaine voisin de San Rossore pour féliciter son premier ministre. L'éloge du chef de l'État s'unissait à celui de la nation. Mussolini avait obtenu un énorme succès, fut-ce dans un sens opposé à celui de son orientation politique ; il avait cherché pendant des années et des années à faire peur au monde comme dieu de la guerre, et il ne recueillait des lauriers que comme sauveur de la paix. Au livre de l'histoire, il était écrit que pareil succès ne lui sourirait jamais plus.

MARIO DONOSTI

(*Traduit par* MAURICE VAUSSARD.)

SPIRITUALITÉ DE PARIS

Comme Athènes, Paris est une ville riche en prestiges. Les Français, les étrangers même regardent comme leur patrimoine commun ce sol foulé par tant de personnages de tous les temps et de tous les pays, ces ponts délicats surplombant le fleuve, cet air lumineux, à peine voilé parfois d'une brume légère, ces jardins, ces lieux de plaisir, ces monuments, ces maisons et ces rues chargées d'histoire.

Mais ce serait là peu de chose s'il n'y avait, depuis plus de mille ans, pour supporter toutes ces merveilles, comme une assise profonde et solide ou plutôt comme un tuf fécond et magnifique, le charme sans égal et permanent de la spiritualité parisienne.

On peut chercher les causes d'un destin si rare. La situation de la ville et la douceur de son climat en ont fait la capitale religieuse des *Parisii*. De là une pensée d'abord mystique. Paris devient capitale de la monarchie : de là sa pensée politique. Si la méditation des moralistes est issue du double rôle religieux et politique de la cité, la poésie qui ne tarde guère à y fleurir s'apparente plutôt à l'essor universitaire et commercial de la ville, à son rôle international, aux passions qui accompagnent les échanges intellectuels et commerciaux. Mais ce sont là explications hâtives, raisons superficiellement discernées. Pour les comprendre il faut faire appel à toute la continuité de l'histoire, à celle des mœurs et de la population. Il faut étudier la vie des paroisses, des quartiers, des corporations, le rôle des tavernes, des cafés, des salons, l'action de l'Université, des clercs de la Basoche et des collèges, l'influence des officiers royaux, des légistes, des parlementaires, de l'aristocratie.

L'origine de la spiritualité parisienne remonte aux temps du plus haut Moyen âge. Un moine du XIII[e] siècle écrit, dans les *Grandes Chroniques de France :* « La fontaine de clergie, par qui sainte Eglise est soutenue et enluminée, florit à Paris. »

Elle se rattache directement à l'Eglise par la personne ou la légende du premier évêque de Paris. Pour la connaître, il faut

d'abord sortir de la ville et gagner le monastère consacré à saint Denis.

LES ORIGINES MONASTIQUES : SAINT-DENIS

Il était une fois un chemin... Ainsi débute la geste dionysienne. Le chemin que les hommes avaient tracé, depuis Lutèce, pour gagner la plaine picarde ou pour atteindre le grand port fluvial de Rouen rencontre, au sortir de Paris, la première boucle de la Seine. On ne traversait point le fleuve. On s'arrêtait. Ici est marquée par la nature la première halte. Ici l'homme a pris sa première détermination, la route sa première inflexion. Du premier obstacle, de la première croisée des routes est née une bourgade, une ferme gauloise, la villa de Catulacus. Ici intervient le rôle du saint.

La légende de saint Denis est-elle née de la route ou la route s'est-elle parée de son histoire ? Tout se passe comme si l'apôtre du Parisis avait marqué, dans sa passion, plusieurs étapes. Elles se trouvent entre Paris et Saint-Denis, à partir de la Cité.

L'évêque Denis exerce dans la ville et dans les environs son action apostolique. Puis il est arrêté, incarcéré, condamné par les Romains. Et voici le calvaire du martyr, les étapes routières de sa passion. L'apôtre est conduit jusqu'à Montmartre. On lui fait gravir la colline. Il est décapité avec ses traditionnels compagnons. Si elle s'interrompait ici, la légende topographique du saint tournerait court. Alors se produit le miracle. Le saint, après sa décollation, marche, portant la tête dans ses mains. Il va, et sur ce sol sans histoire, dans un champ, il s'arrête pour y être enseveli. Là s'édifiera son tombeau et l'abbaye qui portera son nom. Là croîtra sa légende.

La forme locale de l'hagiographie dionysienne commence. Saint-Denis, qu'est-ce alors ? Une chapelle au centre des forêts du Parisis. Une longue étendue au travers de la plaine va sans obstacle, sans halte aussi. La légende court au travers des halliers.

Dans ces taillis, dans ces bois, où le gibier foisonne, naissent de merveilleux récits. De tout temps la forêt a suscité des contes où des animaux enchantés jouent un rôle. Les contes rayonnent autour de l'abbaye, atteignent la forêt qui l'environne. Ils lui imposent leur gracieuse présence. Comme un lierre sur un vieux mur ou comme des futaies qui gagnent sur un parc abandonné, ils envahissent le pays. Ils irradient autour du sanctuaire. Et par

une circonstance touchante l'enracinement en ce lieu, le développement inouï autour de la tombe sont dus à la patronne de Paris.

Sainte Geneviève s'est penchée sur ce tombeau avec amour. Elle en a fait une basilique vénérée. Après elle, Dagobert Ier, roi des Francs, a porté au martyr Denis une singulière révérence. Il a montré cette voie à tous ses successeurs. Au long de cette route toute l'histoire de France a passé. Elle va, portée sur le cercueil des rois, de Notre-Dame de Paris jusqu'à la basilique dionysienne. Une incomparable suite de sculptures funéraires orne les tombes. Les images de pierre des souverains forment, au cours des temps, le plus riche ensemble de la sculpture médiévale française. La possession des tombes royales, la célébration des funérailles créent à l'abbaye une sorte de monopole sur l'histoire, comme sur la dépouille et sur le cadavre des rois. Le souverain mort remet son corps aux moines. Les moines rendent la vie au roi dans leur chronique : association macabre et féconde de l'encre et des cendres, du parchemin et des ossements, d'où résulte pour l'abbaye un privilège pathétique dans la mouvance de ces deux seigneuries que sont la gloire et la mort.

LA GESTE DES RELIQUES

Au temps où les chansons de geste créent un vaste mouvement littéraire, les moines dionysiens utilisent ce courant pour la gloire de la France et de leur abbaye. Ils contribuent à former le personnage légendaire de l'empereur Charlemagne, si souvent appelé dans l'épopée médiévale le roi de Saint-Denis. Un illustre abbé, Suger, joue le rôle d'un véritable thaumaturge. Habilement, il utilise les prestiges de l'abbaye. Mais c'est au bénéfice de la patrie française.

Nul monastère de France ni de la chrétienté n'était aussi fier de ses reliques. Elles constituaient une véritable galerie qu'on appelait alors le Trésor. Des objets de valeurs artistiques montraient aux gens de goût ce qu'offrent à présent les musées. Parfois, pour faire apprécier leur beauté, on ajoutait le charme d'une provenance légendaire et illustre.

C'est le musée baroque non plus de l'histoire, mais des chansons de geste et du roman. La légende a pris le pas sur le vrai et lui dicte ses lois. Voici la coupe d'albâtre offerte par la reine de Saba au roi Salomon ; et moins gracieuse, plus farouche, la lance du

roi Dagobert. Voici un vaisseau de cristal de roche provenant du temple de Salomon et la propre tasse du même roi, garnie de joyaux et montée sur un pied d'or. Voici un vase ayant servi aux noces de Cana. Voici le cor de Roland, l'épée de Turpin, l'échiquier de Charlemagne. On trouve mieux encore dans ce trésor mirifique : l'écritoire de Denis l'Aréopagite, en bois couvert de cuir ; le miroir de Virgile est en jais ; enfin, entre autres merveilles, un ongle de griffon et une corne de licorne.

Les œuvres littéraires appartenant au cycle des reliques utilisent la présence de ces merveilles, et, sur cette présence, fondent la crédibilité de leurs légendes.

Le Trésor de Saint-Denis recevait deux sortes de visiteurs. Les uns, gens simples, béaient d'admiration pour peu que l'on excitât leur enthousiasme et qu'on alimentât leur crédulité avec de belles et populaires légendes. A eux s'adressent les chansons de geste françaises.

Une autre partie du public était plus difficile : c'étaient les clercs. Les uns avaient l'esprit critique. D'autres éprouvaient quelque jalousie.

Pour prévenir les attaques jalouses des clercs, il fallait écrire en langue latine. De là l'existence des textes en latin et en français, répondant à toutes sortes de préoccupations subtiles et d'ambitions cachées qu'on a beaucoup de peine à déceler mais qu'il est fort intéressant de découvrir.

Les œuvres latines appartiennent à un genre de productions qu'on serait tenté de nommer romans, si l'usage ne s'y opposait précisément et qu'il vaut mieux appeler des histoires. L'une est désignée sous le nom de *Voyage à Jérusalem*. Elle a pour objet d'expliquer comment Charlemagne rapporta de Jérusalem le clou et la couronne de la Passion qui se trouvent à l'abbaye de Saint-Denis. L'autre ne vise pas expressément les reliques, mais est la forme latine la plus complète des légendes relatives à Charlemagne. Attribuée fabuleusement à l'archevêque Turpin, elle est connue sous le nom commode de *Chronique de Turpin*.

Les chansons de geste françaises du cycle des reliques ne sont peut-être pas encore toutes déterminées. La plus importante est le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Elle a sans conteste été composée pour expliquer, avec beaucoup de verve, une fantaisie charmante et une certaine audace crue l'origine des reliques de Saint-Denis. Elle est, après la *Chanson de Roland*, une

des plus vieilles épopées françaises, écrite au début du XIIe siècle.

La chanson de geste de *Fierabras* est un peu plus tardive. Elle est vraiment la chanson des reliques et de la foire du Lendit, où on les exposait à la vénération des fidèles. Dès le prologue, l'auteur explique :

> Or en ouirez le vrai, s'entendre me voulez,
> Comme Charles de France qui tant fut redouté
> Reconquit la couronne dont Dieu fut couronné.

Une version inédite de *Renaud de Montauban* appartient aussi à la geste des reliques. « Si vers le temps de la première croisade quelque malheur avait ruiné l'abbaye de Saint-Denis en France et dispersé ses reliques, écrivait Joseph Bédier, plusieurs de nos chansons de geste, et des plus illustres, n'existeraient pas. »

C'est une des branches de l'histoire légendaire de Charlemagne et de Roland. La monarchie capétienne et l'unité nationale étaient affermies par ces œuvres. Jamais le réel n'a l'attrait ni le pouvoir évocateur des inventions littéraires. Utilisant, glorifiant la gloire de Charlemagne, la geste des reliques représente-t-elle un exemple de littérature de commande ? On doit plutôt y voir l'action d'un mécénat artistique favorisant ce que le goût des foules attendait de l'invention des poètes. C'est aussi l'expression épique de la spiritualité parisienne.

LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE

Un nouveau centre se trouve sur la montagne Sainte-Geneviève. Il semble que le mont ait hérité de la mission de la sainte : garder Paris en façonnant son esprit. Ainsi que l'a écrit Péguy :

> Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre
> On la mit à garder un bien autre troupeau.

Un charme extrême, presque un ensorcellement se dégage des abords de la montagne génovéfaine. Piètre montagne ! Malgré les rues grimpantes qui la gravissent : rue Saint-Jacques, rue de la Montagne, rue du Cardinal-Lemoine, rue Mouffetard, rue Soufflot, ce n'est pas un bien haut sommet, mais c'est un sommet de l'esprit. On y respire un air chargé de la plus vive spiritualité. La nuit, on croirait y entendre comme un vol d'archanges, gardiens de la poésie, de l'histoire, de la science, de toutes les plus hautes

disciplines. Camille Jullian incline à penser qu'un vieux culte gaulois eut son siège là. Pas de rue où ne soit l'emplacement ou quelque vestige d'un collège médiéval. A chaque place, une postérité soucieuse du passé et respectueuse des gloires eût placé une inscription de marbre, une plaque, un souvenir : ici professa saint Thomas d'Aquin, ici saint Bonaventure, ici Gerson, ici Ramus, ici Rollin ; ici fut élève Bossuet, ici Condé, ici Molière. Quel palmarès glorieux ! A défaut de ces évocations, de vivants talents succèdent aux talents défunts.

Les écoles avaient d'abord été placées auprès de la cathédrale, dans l'île de la Cité. L'évêque présidait à leur direction. Le monastère des chanoines augustins de Saint-Victor est au flanc de la colline. Son école célèbre, au XIIe siècle, emprunte aux moines de Saint-Denis son mysticisme. Les dionysiens avaient habilement confondu avec l'évêque de Paris, leur patron, un mystérieux auteur chrétien qui se dissimule sous le nom de saint Denis l'Aréopagite. Qu'importe la triple confusion entre l'évêque de Paris, le disciple des apôtres Denis de l'Aréopage et le mystique chrétien ! Cette œuvre pénètre à l'abbaye de saint Victor. Un des maîtres qui y enseignent, Hugues de Saint-Victor, expose et commente la philosophie aréopagitique. Et cette doctrine mystique, devenue la pensée victorine habite, anime la montagne Sainte-Geneviève. Saint Thomas d'Aquin, au XIIIe siècle, Gerson au XVe la professent aux cours de l'Université.

L'aréopagitisme est une doctrine profondément chrétienne, proche de l'idéalisme platonicien et du néoplatonisme de Plotin, de Proclus. Elle emprunte les plus hautes voies de l'expérience mystique : l'amour, la contemplation, l'extase. On y trouve une définition de Dieu très singulière et très puissante, tirée non de l'affirmation de ce qu'il est, mais de ce qu'il n'est pas : la négation devient créatrice de la foi. Un grand souffle de charité l'anime.

Peu à peu, autour de l'illustre école victorine, enseignent les maîtres réputés, tel Abélard dans la rue de Fouarre. De nombreux collèges sont fondés. L'un d'entre eux, la Sorbonne, symbolise les études théologiques et plus tard toutes les études.

Tandis que l'Université développe ces enseignements et les unit à la philosophie scolastique, des poètes parisiens font entendre leur voix. Un moine victorin, Adam de Saint-Victor, est un grand poète de langue latine, l'égal des troubadours. Son inspiration est chrétienne, liturgique. Son œuvre s'ordonne suivant les fêtes

de l'année. Il sème, au long des jours, la parure de ses images et l'élégance de ses vers. Il fait surgir, éblouissant, enluminé comme un vitrail d'église, l'arbre de Jessé. Il chante, à la veille de Pâques, la résurrection de la nature et du Christ : « Le ciel est plus serein, plus tranquille la mer, le souffle de l'air s'adoucit. Dans notre vallée en fleurs la sécheresse fait place à la verdure et les frimas à la tiédeur : c'est le règne du printemps. Alors la glace de la mort se fond. Le prince du monde déchoit et n'a plus de pouvoir sur nous. »

De misérables clercs, de pauvres étudiants expriment en français leur sentiment poétique. Tel, au XIIIe siècle, Rutebeuf : « La mort ne laisse fort ni faible, — quelque marché qu'on lui propose — quand le corps est réduit en cendre, — à Dieu il faut qu'on rende compte — de tous actes jusqu'à la mort. » Son âme est aussi pleine de hauts sentiments que sa bourse est vide d'écus.

Lointain successeur de Rutebeuf, auquel il ressemble, « ung povre petit escholier », François Villon, a fait toutes les expériences. Il a celle de l'amour :

> Deux étions et n'avions qu'ung cœur,

Il a vu de très près la mort :

> Je cognois mort qui tout consomme.

Son génie embrasse toutes choses :

> Je cognois tout fors que moi-mesme,

dit-il. Voire. Qui peut se vanter de se mieux connaître que lui ? Hanté par l'idée de la mort, Villon n'a pas voulu mourir intestat. Aussi ses œuvres se nomment-elles *Testaments*. La plupart des hommes lèguent leurs biens matériels, leur fortune, leurs charges. Villon avait la chance de ne rien posséder. Il lègue son expérience et sa souffrance. Son coup d'aile poétique génial consiste à faire entendre aux hommes ce que nul n'a exprimé comme lui : le cri déchirant du malheur.

LE RENARD ET LA ROSE

Haute pensée des universitaires, sagesse des prédicateurs, élans mystiques des moines, culte de l'héroïsme et de la patrie chez les trouvères : tout, jusqu'ici, est l'ouvrage des clercs ou d'auteurs

élevés à l'école de clergie, imprégnés de ses leçons. La clergie elle-même a son revers, ou ses dangers. Quelques disciples se rebellent ou se moquent. Ou bien ils veulent autre chose. Voici d'immenses ouvrages où se juxtaposent les éléments les plus disparates. Le gracieux coudoie la satire. La violence succède à la raillerie. Les passions se teintent d'ironie. Toute spiritualité n'est pas absente, mais en cette forme d'esprit on sent poindre la révolte. Gavroche, un jour, en sortira.

Le *Roman de Renard* est une de ces sommes ; l'autre est le *Roman de la Rose*. Parisiens, ni ce Renard, ni cette Rose ne le sont, à l'origine. Mais comme tant d'autres visiteurs, attirés aux écoles de Paris, ils s'implantent dans la docte cité et ne la quittent plus. Paris les transforme et met sa griffe.

Pierre de Saint-Cloud tient un des principaux rôles parmi les créateurs qui, du frêle Isopet, du maigre Isengrimus — premières apparitions du goupil — composent, en parodiant les chansons de geste, une immense épopée animale.

Renard est le frère aîné de Panurge et de Figaro. Plus faible que le loup, que le lion, il les bafoue. Dans les premiers récits, des farces de bon et de mauvais goût constituent toute la trame. Le loup est le rival sot, brutal, malchanceux : on rit aux aventures triviales dont Hersent la louve est l'héroïne. A l'égard de Noble le lion, c'est nettement fronder le pouvoir. Pamphlet politique ? Révolte du peuple opprimé ? Non pas : c'est la revanche de l'esprit sur la force sauvage et bête. Lorsque d'autres suites de Renard sont écrites hors de Paris, ville de la mesure même dans la satire, la violence éclate. Le frondeur, le retors qui se tire toujours d'affaire avec esprit perd son côté malicieux. Sorte de Méphistophélès animal, Renard n'incarne plus que des vices.

La rose a le destin du renard. Le célèbre roman allégorique de Guillaume de Lorris est continué à Paris par Jean de Meung. Véritable encyclopédie de la pensée médiévale, il serait aisé d'en montrer les sources parisiennes, voire universitaires. Mais elle est si riche, si touffue ! Tout le savoir du Moyen âge est codifié par un esprit très personnel et très hardi. La *Rose*, plus encore que le *Renard* montre à Paris l'éveil d'une pensée politique originale et puissante. Le cours des siècles ne le montrera que trop.

Comment, au reste, la pensée politique ne s'éveillerait-elle pas dans une ville où le pouvoir royal a son principal siège, où il loge les institutions permanentes de la monarchie ? Cour du Roi,

Parlement de Paris, c'est-à-dire en la personne des légistes et des parlementaires le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. L'aventure d'Etienne Marcel préfigure les révolutions à venir.

L'HUMANISME

Le retour à l'antiquité gréco-latine ne rompt pas la tradition de science. Il l'élargit. Il apporte une nouveauté, l'humanisme. « Connais-toi toi-même », a dit l'oracle à Socrate. L'homme cherche de nouvelles méthodes pour mieux prendre conscience de soi.

L'imprimerie, qui permet la multiplication en série des livres et qui les procure à meilleur marché, poursuit la tâche entreprise par l'Université, diminue la part du sentiment, augmente celle de la raison. L'humanisme, qui doit beaucoup au développement matériel de la lecture, est aussi un rationalisme. Sur les conseils du Parisien Budé, le roi François I[er] fonde le Collège royal, le dote de lecteurs royaux. Le Collège de France est institué. Alentour, les humanistes rivalisent d'audace et d'érudition. Voici de grands hellénistes : Turnèbe, Lambin, Casaubon. Ramus, par son platonisme éloquent et son rationalisme chrétien, annonce la méthode cartésienne.

Elèves de l'humaniste Dorat, les poètes Ronsard, Du Bellay se mettent de la partie. Ils s'ébattent dans la ville

... où sont infuses
La discipline et la gloire des Muses.

Ils sont jeunes. Leur savoir s'accompagne de turbulence. Débordant les traditionnels quartiers de l'Université, leur intempérante jeunesse pousse jusqu'aux faubourgs, célèbre par exemple les gaies « folastreries d'Arcueil ». Auprès d'eux, il y a toute une école parisienne de poésie : Jodelle, Corrozet, Charles Fontaine, Héroet, Thomas Sibilet, Béroalde de Verville, sans oublier, dans son cloître, la nonne de Poissy, Anne de Marquets.

Après un siècle d'humanisme, de poésie, d'outrance, de guerres religieuses, il faut revenir à l'ordre. Le Parisien Richelieu est l'ordonnateur du classicisme. A son action politique, nationale et internationale s'ajoute un rôle littéraire considérable que couronne la création de l'Académie française. Fille spirituelle du cardinal, et comme le Collège de France héritière de l'humanisme, l'Académie instaure à Paris une docte assemblée. Richelieu la voue au service

d'une grande puissance, dont il soupçonne la valeur et le rôle à venir : la langue française.

Après la Renaissance et les guerres de religion est apparu un mouvement religieux, qualifié d'humanisme dévot. Il prend à Paris une teinte particulière, plus passionnée, avec Mme Acarie, introductrice du Carmel en France, plus intellectuelle autour de l'oratoire et des prêtres de Saint-Sulpice, de Bérulle et de J.-J. Ollier. Il se teinte d'une excessive austérité et se propage sous l'action d'une famille fixée à Paris, les Arnaud. Et c'est l'aventure du jansénisme, la belle histoire de Port-Royal. Tout un chapitre de l'âme parisienne est là : honnêteté, piété, austérité. C'est le jansénisme moral ; sur la montagne Sainte-Geneviève la maison où Pascal est mort en est le symbole émouvant. On a peut-être, après Sainte-Beuve, exagéré l'action des Messieurs de Port-Royal et du jansénisme ; ils n'en incarnent pas moins, malgré leur étroitesse, leur obstination, une part considérable et très noble de la société parisienne.

Cependant, dans l'ombre où se cachent les misères, un cœur sensible à la souffrance des humbles accomplit une œuvre d'une portée infinie. M. Vincent, prêtre des Landes, éveille chez ses contemporains le sentiment charitable qui l'anime. Il agit bien plus par l'exemple que par la parole. Il institue, avec Louise de Marillac, les Filles de la Charité. Lorsqu'il meurt, son œuvre considérable a pris corps. La charité — quelque nom dont on l'affuble après lui — paraîtra, entre tous les devoirs humains, le premier, le plus noble, le plus impérieux.

Le plus méchant homme dont la peinture ait été portée sur la scène française, Don Juan lui-même n'osera pas s'y refuser. Lorsqu'il rencontre le pauvre, il donne son offrande : « Je te le donne pour l'amour de l'humanité. » Son reniement n'osera pas s'attaquer à la charité. Il en tait simplement le nom. Chrétienne d'institution, la charité s'est introduite dans tous les cœurs. Elle a forcé tous les esprits. Elle pénètre dans la vie journalière. Paris, sous l'action de Vincent de Paul et de ses imitateurs, se couvre d'institutions charitables.

LES MORALISTES

Le précepte socratique « Connais-toi » n'a peut-être jamais eu plus d'usage qu'à Paris, à l'époque classique. Jamais l'homme

n'a pris une telle conscience de l'homme. Déjà, Pierre Charron ajoutait au conseil de Socrate l'exemple de Montaigne. Ce prêtre parisien souscrit sans peine au jugement d'une Parisienne, Mlle de Gournay, sur les *Essais* : « Montaigne écrit ce livre, Apollon l'a conçu. »

Car la capitale rend bien au Périgourdin l'amour qu'il porte à Paris. Mais l'Apollon qui dicte ce livre était peut-être le diable au dire d'un autre Parisien. Malebranche écrit : « Il est vrai qu'on ne doit pas regarder Montaigne dans ses *Essais* comme un homme qui raisonne mais comme un homme qui se divertit, qui tâche de plaire et qui ne pense point à enseigner ; et si ceux qui le lisent ne faisaient que s'en divertir, il faut tomber d'accord que Montaigne ne serait pas un si méchant livre pour eux. »

Les moralistes, les philosophes ont de la peine à se mettre d'accord. Leur diversité même instruit et fait penser. Si Malebranche attaque Montaigne sans pitié, il a le rare mérite d'être, entre tous les disciples de Descartes, le plus illustre et d'avoir donné, suivant l'expression de Victor Cousin, à la philosophie cartésienne les ailes de Platon.

Un Parisien s'est rencontré, capable d'être à la fois le plus clairvoyant analyste du cœur et de l'esprit, le plus vivant des écrivains et le mieux équilibré des esprits. Molière instruit en se jouant. Lorsqu'il semble railler, il émeut. Devient-il tragique et passionné, il retrouve aussitôt la mesure. Rien d'humain, rien de grand ne lui est étranger. Molière est le naturel fait homme. Son œuvre, aussi profonde qu'aucune autre, se pare toujours d'on ne sait quel charme. Sa lucidité s'accompagne de pitié. Si l'on voulait trouver en un seul livre les qualités parisiennes et françaises, il faudrait bien payer tribut au génie de Molière et choisir son théâtre.

Est-il esprits plus divers que deux autres moralistes parisiens : La Rochefoucauld et La Bruyère ? En tous deux, quelle connaissance du cœur, de l'esprit et de leurs travers ! Non moins pénétrantes ces deux Parisiennes accomplies : Mme de Sévigné, Mme de Lafayette. Même acuité de regard, même don pour connaître les mobiles secrets des actions chez l'historien Saint-Simon, si tendu, si profond. Une sagesse plus riante se montre avec grâce chez Marivaux. Elle est pénétrante, ironique, badine, insolente, généreuse, hardie, provocante avec Voltaire, astre du siècle des lumières. On ne peut en conter à ce narquois, mais il en conte aux autres ; et comment lui en vouloir ? Il conte si bien ! Voltaire

en vient, à force de clarté, à faire prendre sa légèreté pour de la profondeur. Parfois on doute (et bien fin qui le sait) si c'est là bravade ou courage, paradoxe ou vue d'avenir. Pirandello eût dit que c'est l'un et l'autre à la fois.

Tous ces moralistes ont en commun un sens aigu de l'homme, de l'observation exacte. Ils sont les héritiers des scolastiques précis et des libres conteurs du Moyen âge. La vérité de leur observation est loin du naturalisme comme de l'éloquence. Elle est sèche, elle est précise, elle est pénétrante comme un portrait de Jean Fouquet, de Clouet ou de Philippe de Champaigne. Au culte de la vérité nue, comme on sent que Paris est le cœur de la France !

Le style aisé, charmant et vif des moralistes s'amplifie à la fin du XVIII[e] siècle. La Révolution gronde. Les passions s'éveillent. Ce sont de nobles passions. Mais la grandiloquence leur fait perdre la mesure. On ne pense plus : on parle. On n'écrit plus : on déclame. Cependant des discours enflammés, généreux, prononcés dans les clubs parisiens, se dégage pour le philosophe de l'histoire une doctrine humanitaire. La voix de Paris, au travers des spasmes, des transes de la Révolution, s'est fait entendre au monde qui l'a écoutée et l'écoute toujours. En dépit des intempérances regrettables et des excès plus regrettables encore, la Révolution est un haut moment de la spiritualité parisienne.

Mais elle montre le trouble, les variations d'une conscience collective. Elle suscita trop de discours pour trop peu de livres, trop d'improvisations pour trop peu de réflexion, trop de politiques pour trop peu de moralistes.

UN SIÈCLE DE POÉSIE

La ville a grandi démesurément sans perdre sa grâce. A des charmes plus subtils, plus nuancés, se substituent de vastes perspectives. Paris est envahi par l'univers, dira le romancier Maupassant. Avec cette grâce narquoise qui est un raffinement de politesse envers les hôtes de Paris, le poète Léon-Paul Fargue dira : « On naît Parisien même à l'étranger. » De fait, Paris est devenu la capitale de la liberté, de l'esprit, on dira aussi : de la qualité.

Parmi les nombreux écrivains étrangers ou français qui vivent à Paris, quelques poètes n'y ont pas seulement vécu, ils y sont nés. Leur cité natale s'exprime en leurs vers. Ils la rendent vivante.

Ils montrent qu'elle n'est pas seulement une ville mais une idée, ou une souffrance, une passion.

Leurs œuvres, si diverses soient-elles, aident à préciser la notion moderne de spiritualité parisienne. La grâce de la forme, la légèreté de l'écriture, la distinction et la hauteur de pensée, une subtilité de sentiments qui écarte toute vulgarité, un goût constant de la perfection sont les caractères communs de ces poètes qui se nomment Nerval, Musset, Baudelaire, Mallarmé et, poète mineur, plein de charme, Léon-Paul Fargue.

En sa personne, le pauvre Gérard de Nerval, avant de succomber tragiquement dans sa lutte contre les ombres, unit aux brumes légères du Valois, si vaporeuses, si poétiques, celles qui flottent sur la vieille montagne génovéfaine ou dans les clairs jardins des Tuileries ; et certain aspect du mysticisme aréopagitique n'a-t-il pas un dernier écho dans la troublante image du « soleil noir de la mélancolie » ? Nés à quelques pas de l'antique voie gauloise — la rue Saint-Jacques — Musset, sensuel et romantique, Baudelaire, hautain et tourmenté, ravivent au cœur des hommes le tragique émoi passionnel de Rutebeuf et de Villon :

> Paris change mais rien dans ma mélancolie
> N'a bougé...

Mallarmé en des vers nuancés et magiques réduit la spiritualité à l'état pur, à son expression la plus haute, la plus parfaite.

Puis sa force d'évocation se transfigure. Bergson scrute en philosophe l'âme humaine. Jusqu'en ses profondeurs les moins conscientes il retrouve l'élan spirituel, l'intuition, les formes les plus immatérielles de la conscience. Au flanc de la vieille montagne, les foules sont venues écouter la parole de Bergson, au Collège de France, comme sept ou huit siècles plus tôt elles venaient entendre, sur le même sol, presque à la même place, Abélard, Hugues de Saint-Victor, Thomas d'Aquin.

A la suite des philosophes, le roman pénètre profondément l'âme humaine, scrute l'inconscient jusqu'à le rendre conscient. Marcel Proust, à l'ombre des jeunes filles en fleurs, ou sous les arbres des Champs-Elysées, anime d'une grâce poétique l'étude de la jalousie et des passions les moins recommandables.

Et de nouveaux témoins, de nouveaux écrivains sont là, ont repris le fil d'Ariane...

Quelle longue histoire, aux méandres subtils, aux développe-

ments infinis, aux perspectives profondes ! Oui, depuis l'origine, quel progrès — ou du moins quel parcours — dans la connaissance de l'homme ! Comme il apparaît clairement que la vocation de Paris, sa « mission spirituelle permanente » (suivant l'expression de Valéry), c'est de connaître ou de chercher en l'homme l'humanité et en l'esprit l'universel, c'est-à-dire d'être pour le monde comme une conscience universelle. A chaque époque Paris donne aux problèmes de l'âme humaine son expression la plus consciente, la plus claire, la plus large.

A cette vocation reconnue Paris doit d'être comme une source commune pour tous ceux qui viennent boire aux fontaines de son antique « clergie » et de sa pensée toujours actuelle, mouvante et fluide.

Le miracle n'est pas la persistance de la pensée au cours de tant de siècles. Il faut d'abord attacher tout leur prix aux origines helléniques et chrétiennes. Elles sont pour beaucoup dans le développement ultérieur de la spiritualité parisienne. Il faut noter ensuite l'extrême liberté d'esprit qui s'affirme dès Abélard et se développe à la fois sur trois plans : sur le plan philosophique dans l'Université médiévale, sur le plan moral chez les auteurs de fabliaux ou de romans (Le Renard, la Rose) dont les continuateurs seront Molière et Voltaire ; enfin sur le plan passionnel et lyrique de Villon à Baudelaire.

Si l'on serre de plus près la notion de spiritualité, si l'on en exprime l'essence, que trouve-t-on ? Le mysticisme aréopagitique, la charité d'un saint Vincent de Paul, le spiritualisme pragmatique d'un Bergson ou d'un Péguy. L'incroyable efficacité de cet essor spirituel est là. On pense qu'il va se perdre dans les nuages du ciel clair de l'Ile-de-France, et voici qu'il se matérialise en expérience mystique de Dieu, en communion avec la misère humaine, en œuvres pour la soulager, en pragmatisme philosophique et social. Vraiment, Paris n'est pas, comme l'a dit Valéry, *impensable ;* il est une pensée qui se dépasse sans cesse, une pensée qui domine le réel et n'en perd jamais le contact, sans en devenir la captive et sans cesser d'être, avec grâce, la plus fière, la plus haute, la plus généreuse des spiritualités.

ROBERT BARROUX

SENSIBILITÉ ORGANIQUE ET ANAPHYLAXIE

L'anaphylaxie offre à l'étude de la faculté réactionnelle de la sensibilité organique un champ d'observation et d'expérimentation particulièrement précieux. Grâce à elle, s'éclairent bien des problèmes qui se posent à propos de l'immunité et du terrain. Trois questions résument le sujet qui nous intéresse :

— Qu'est-ce que l'anaphylaxie ?

— Quel est le mécanisme de la sensibilisation ?

— Les phénomènes humoraux qui accompagnent le choc anaphylactique sont-ils cause ou effet des réactions de sensibilisation ?

Nous ne pourrons y répondre qu'en précisant l'ordre de succession des phénomènes.

Ch. Richet et Portier, à qui nous devons la découverte, en 1902, du phénomène de l'anaphylaxie, la définissent ainsi : elle est « la sensibilité que confère, vis-à-vis d'une substance déterminée, l'absorption préalable d'une quantité inoffensive de cette même substance ». Ce fait d'observation caractérise l'anaphylaxie expérimentale, c'est-à-dire la sensibilisation que crée « l'introduction », dans le milieu humoral, de substances hétérogènes.

Dans l'anaphylaxie humaine, ou anaphylaxie spontanée, la sensibilisation ne résulte pas toujours de « l'introduction » de substances inassimilables dans le sang. Elle préexiste à cette introduction ou, du moins, l'élément déclenchant trouve dans l'organisme des conditions particulières à l'éclatement du choc. Le mécanisme est sans doute le même que dans l'anaphylaxie expérimentale, mais il présente quelques modalités particulières.

Il importe donc de distinguer :

1° les causes de la sensibilisation ;

2° les effets cliniques et humoraux qu'elles entraînent ;

3° le mécanisme par lequel ces causes produisent ces effets.

Dans le cas de l'anaphylaxie expérimentale, nous voyons bien que la cause première est l'irruption dans le sang d'une substance hétérogène, inassimilable ; mais ce n'est qu'à la réinjection, au bout d'un certain temps, d'une quantité minime de cette même substance que des effets de choc se produisent. C'est donc dans l'intervalle compris entre ces deux injections que se constitue le mécanisme qui crée la sensibilisation.

Dans le cas de l'anaphylaxie humaine, les conditions nécessaires au fonctionnement du mécanisme sont déjà réalisées. La sensibilisation apparaît comme un état permanent sur lequel éclatent les manifestations paroxystiques du choc. C'est donc parce qu'elle est déjà installée que le choc se produira au moindre contact avec l'élément déclenchant.

Quant aux effets cliniques et humoraux, ils seront les mêmes dans l'un et l'autre cas.

Il s'agit donc d'établir :

Dans le premier cas (celui de l'anaphylaxie expérimentale), comment une irritation exercée par un agent hétérogène, ou nocif pour l'organisme vivant, le sensibilise. Dans le second (celui de l'anaphylaxie spontanée), quelle est l'altération organique qui a créé la sensibilisation.

Dans les deux cas, comment ce même mécanisme de sensibilisation peut produire les mêmes effets.

Seule, une explication répondant à ces trois questions pourra être prise en considération.



Quelles interprétations a-t-on données, tout d'abord, du phénomène qui nous occupe ? La plupart des auteurs mettent l'accent sur les réactions, soit chimiques, soit physiques, observées dans le milieu humoral. Pour Charles Richet, les accidents du choc résultent d'effets toxiques produits dans l'organisme par la substance étrangère. Besredka les attribue à une rupture de l'équilibre colloïdal des humeurs. Cette conception physique prend une importance particulière avec Auguste Lumière qui met en évidence le phénomène de la floculation des colloïdes, phénomène observé également par Kopaczewsky. De leur côté, Widal et ses élèves, analysant le processus physique dans ses manifestations diverses, confirment ce déséquilibre sous le nom d'hémo-

clasie ou de colloïdoclasie, et ils l'observent dans de multiples syndromes cliniques.

Il eût été étonnant de ne pas trouver, entre ces états et la constitution du « terrain », le lien naturel qui les unit. Tout ce qui contribue, en effet, à former le tempérament et donc les prédispositions, les susceptibilités, les intolérances, trouve son aboutissement dans l'état extrême du choc.

D'après les conceptions que nous venons de rappeler, on voit, en somme, que la sensibilisation anaphylactique dépend directement, aux yeux de leurs auteurs, de modifications humorales chimiques ou physiques. Et cependant, les uns et les autres doivent invoquer, en outre, une irritation des terminaisons nerveuses vago-sympathiques pour expliquer les manifestations cliniques.

Pour Lumière, les floculats exciteraient les terminaisons nerveuses de l'endothélium vasculaire, particulièrement les filets vaso-moteurs sympathiques au niveau des centres. Drouet, Bouché et Hustin insistent sur cette part du Sympathique dans le choc. Pour Widal, Abrami et Brissaud, la crise d'asthme serait provoquée par l'action du choc sur les cellules du centre bulbaire respiratoire, particulièrement vulnérable chez certains sujets. Les travaux de Tinel et Santenoise, de Garrelon, de Gautrelet, d'Arloing et Langeron, de Pasteur Vallery-Radot, Haguenau et Dollfus, mettent en évidence également, le retentissement du choc sur le système nerveux de la vie végétative, et le rôle des réactions sympathiques elles-mêmes sur l'équilibre physique du milieu humoral.

Mais on admet généralement que ce système nerveux de la vie végétative entre en jeu et commande l'apparition des accidents « à partir du moment où sont réalisés ces phénomènes humoraux » (Guillaume). « Ce seraient justement, dit cet auteur, ces variations du milieu des humeurs qui sensibiliseraient le sujet et créeraient, par exemple, la vagotonie. »

Nous croyons cette conception inexacte. Il ne viendra, certes, à l'idée de personne de nier le caractère vaso-moteur si évident des manifestations de la muqueuse nasale, oculaire ou bronchique au cours de la crise de coryza spasmodique ou d'asthme, et de nier par conséquent le rôle du Sympathique ; pas plus que l'on ne peut méconnaître le caractère vaso-moteur des modifications physiques de l'équilibre humoral du choc (leucopénie périphérique, inversion de la formule leucocytaire, chute de la pression

artérielle portant surtout sur la pression maximum, troubles de la coagulabilité sanguine, diminution de l'indice réfractométrique du sérum, etc.).

Mais, que la modification d'équilibre du milieu humoral se manifeste par une action sur le système vaso-moteur (sympathique) ou que ce dernier détermine lui-même dans ce milieu les variations physiques qui caractérisent le choc, il reste à établir comment se produit le phénomène humoral dans le premier cas, ou la variation d'excitabilité du système vaso-moteur dans le second ? Ces deux effets n'ont-ils pas, enfin, une même cause ?

C'est un fait que l'éclosion des manifestations cliniques et le déséquilibre humoral sont relativement dans le même temps les témoins de la réaction de sensibilisation, mais éclairent-ils son mécanisme ?

Les conceptions énoncées à ce jour laissent, en réalité, entier le mystère de ce mécanisme, « phénomène absolument nouveau et encore inexpliqué », disait F. Widal à Strasbourg.

Le choc humoral anaphylactique semble d'ailleurs n'être seulement qu'une variété du choc colloïdo-plasmatique, et l'on sait que ce dernier peut être provoqué par l'introduction de corps cristalloïdes ou par le simple refroidissement, comme par l'introduction de substances protéiques étrangères.

Auguste Lumière lui-même, qui a consacré tant de travaux intéressants aux phénomènes de floculation, comme cause du trouble anaphylactique, doit admettre que certaines conditions sont indispensables pour que la floculation produise son effet de choc. « Aussi longtemps, écrit-il, que les organes et les tissus sont normaux, que *leur sensibilité est également normale* (1), le sang chargé des particules solides les traverse sans entraîner de troubles ». Le floculat est une réalité, mais il n'est plus une cause suffisante. Une altération préalable est nécessaire.

Pour admettre d'ailleurs que des agents pathogènes différents puissent entraîner, par le mécanisme du floculat, des symptômes identiques, il faudrait que cette floculation fût la même en quantité et en qualité dans tous les cas. On imagine difficilement qu'elle ne s'effectue pas avec des variations dans la texture ou dans l'importance quantitative des floculats ou encore dans la rapidité de leur production, entraînant, de ce fait, des manifesta-

(1) Le passage souligné l'a été par nous. Pour tout ce qui concerne ce sujet, voir l'ouvrage, *La Sensibilité organique*. Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion.

tions symptomatiques différentes. A. Lumière note d'ailleurs que la stabilité humorale diffère d'un sujet à l'autre. La floculation étant fonction de cette stabilité, elle ne peut être que variable. « Les états colloïdaux sont souvent, dit d'autre part A. Lumière, essentiellement différents les uns des autres » et Graham écrit lui-même : « L'existence des colloïdes n'est qu'une métamorphose continuelle ». Il resterait d'ailleurs à expliquer, et cela quels que soient la forme qu'elle affecte ou son degré (charge plus ou moins grande en électrolytes, par exemple), le pourquoi de l'instabilité humorale. Or, A. Lumière doit reconnaître « notre ignorance des conditions de stabilisation humorale ».

La floculation devrait non seulement entraîner des effets variables suivant la qualité ou la quantité des floculats, mais encore provoquer des manifestations symptomatiques particulières suivant la localisation de ces floculats. Comment admettre qu'ils se situent électivement en tel ou tel point de l'organisme suivant les sujets ? On sait, en effet (loi de Moutier) que « les maladies à manifestations paroxystiques tendent à se répéter de façon identique d'une crise à l'autre chez un même sujet ». Symptômes respiratoires chez l'un, manifestations digestives ou cutanées chez l'autre.

On invoquera, pour expliquer cette affinité des floculats, une altération tissulaire. Ne sera-t-on pas, alors, en droit de voir dans cette altération même la cause des phénomènes de sensibilisation, puisque c'est elle qui déclenche et localise la réaction anaphylactique ?

Qu'il s'agisse, en définitive, d'anaphylaxie expérimentale ou d'anaphylaxie spontanée, il faut toujours, pour qu'une sensibilisation s'installe, qu'une altération générale ou locale de la faculté réactionnelle de l'organisme se produise. Or, quel que soit le territoire envisagé, quels que soient aussi la substance déclenchante ou le précipité insoluble introduits brusquement dans la circulation (albumine hétérogène, suspension de sulfate de baryte, de bleu de Prusse, de carbonate de chaux, par exemple), c'est toujours le pouvoir réactionnel de la sensibilité organique qui intervient, soit pour créer la sensibilisation, soit pour déclencher des manifestations de choc quand cette sensibilisation est déjà installée. Et c'est alors cette sensibilisation elle-même, expression d'une modification d'excitabilité de la sensibilité organique, qui se répercute sur la teneur physico-chimique du milieu humoral, puisque la régulation de son équilibre en dépend.

Il faut observer, d'autre part, que tous les faits d'anaphylaxie ne peuvent dépendre d'une action directe d'un antigène sur le plasma. Il est des causes déclenchantes, dans les phénomènes d'anaphylaxie digestive ou respiratoire par exemple, dont il est difficile d'expliquer l'effet humoral sans l'intervention d'un élément nerveux intermédiaire. Il en est ainsi dans tous ces cas où la brusquerie du choc précède l'introduction de l'élément hétérogène dans le milieu plasmatique.

Certains réflexes montrent bien le rôle de la sensibilité dans le déclenchement des crises anaphylactiques. L'observation de Trousseau est ici particulièrement intéressante : une malade sensibilisée à l'odeur de violettes, sensibilisation qui était le point de départ de crises d'asthme, voyait se renouveler sa crise sous la seule excitation visuelle produite par des violettes artificielles.

Nous avons relaté des faits plus frappants encore, à propos de l'immunité. Métalnikov, en effet, a pu observer la formation de globules blancs et d'anticorps semblables à ceux que produit une injection microbienne, par le seul jeu de réflexes conditionnels provoqués.

Mais l'action réflexe directe est encore plus sensible dans des cas où aucun facteur psychique ne peut être invoqué. Un de mes malades, sensibilisé à l'odeur du chat, présentait une crise d'asthme dès qu'il séjournait quelques instants à peine en un lieu où, sans qu'il le sût, un chat était resté.

Nous avons rapporté dans notre ouvrage sur *la Sensibilisation anaphylactique* (1), l'observation suivante qui a le double intérêt de montrer le mécanisme de production de la sensibilisation et la réalité du processus nerveux réflexe dans le déclenchement des crises : « Une jeune fille de dix-sept ans contracte, il y a quelques années, une grippe à détermination bronchique qui la tient à la chambre deux semaines, avec température élevée pendant les premiers jours. A la suite de cette affection, malgré un séjour à la campagne, elle garde pendant trois mois une toux quinteuse ayant les caractères d'une trachéo-bronchite spasmodique : sifflements et râles à l'inspiration profonde, essoufflement dans l'effort, etc. Au bout de ces trois mois, bronchite récidivante avec fièvre et, quinze jours après, première crise d'asthme, violente, suivie huit jours plus tard d'un second accès paroxystique et

(1) Maurice Vernet, *La Sensibilisation anaphylactique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1925 (p. 62).

ensuite, renouvellement fréquent des crises dans les conditions particulières suivantes :

« La jeune fille, pour aller à ses cours, traverse quotidiennement la Seine, en passant par le pont d'Arcole et la place de l'Hôtel de-Ville. Au moment où elle débouche du pont sur le quai, une sensation de sécheresse intense la saisit brusquement à la gorge ; l'air lui semble d'une « âcreté » très vive, des quintes de toux se produisent aussitôt, en même temps qu'elle ressent une impression de glace ou de brûlure au niveau de la poitrine, et de serrement violent à la ceinture. La respiration devient rapidement courte, les sifflements apparaissent. La crise s'accompagne d'une angoisse très pénible ; aucune manifestation nasale, que la marche ait été lente ou rapide ; quel que soit le jour, la crise se renouvelle pareillement au même point précis, dans les mêmes conditions. A plusieurs reprises, la malade a tenté l'expérience suivante : si, au lieu de passer par le pont d'Arcole, elle traverse la Seine en un autre point, le Pont-Neuf par exemple, la crise ne se produit pas.

« A la suite des premières crises, la jeune fille est restée quatre mois sans aller à ses cours. Dans l'intervalle de ces crises, qui furent violentes, elle a présenté chaque jour, au réveil, de la toux avec expectoration et sifflements, qui disparaissaient au cours de la journée.

« Nous avons tenté, d'accord avec la famille, l'expérience suivante pour découvrir, si possible, la réalité et la nature de la sensibilisation de cette jeune fille : à la même heure que d'habitude, en taxi-automobile, les yeux bandés et sans connaître l'itinéraire suivi, la malade a parcouru, en différents sens, les rues et ponts indiqués, descendant de voiture aux endroits décidés d'avance et ignorés par elle. Les phénomènes asthmatiformes ont été manifestes sur le quai et ne se sont pas produits aux autres points. Cette sensibilisation particulière paraissait due à la présence sur le quai de marchands d'oiseaux (plusieurs facteurs de sensibilisation intervenaient sans doute). Chez cette jeune fille, cette sensibilisation était nettement secondaire à une altération de la sensibilité de ses voies respiratoires. Il a suffi d'un traitement sans caractère de spécificité à l'égard de la sensibilisation, mais s'adressant comme le fait le jaborandi à la paralysie sensitive, pour guérir à la fois cette sensibilisation spéciale et les manifestations asthmatiformes. Au bout de quelques mois de traitement, la jeune fille a pu cesser toute médication et passer sans inconvénient

par les mêmes lieux où se produisaient précédemment ses accès paroxystiques. Il ne persiste aujourd'hui aucun symptôme fonctionnel ou physique de l'état de choses précédent. »

Sans doute, tous les cas d'asthme ne sont pas de nature anaphylactique, mais le même mécanisme de sensibilité intervient toujours.

On pourrait multiplier les exemples où entrent en jeu divers facteurs, atmosphériques par exemple, ou certains phénomènes d'origine digestive. En invoquant ainsi le pouvoir réactionnel de la sensibilité organique comme base de la sensibilisation, on explique qu'un même mécanisme s'offre aux causes les plus diverses et donne toujours les mêmes effets.

Prenons le cas de l'anaphylaxie expérimentale : toute albumine étrangère introduite directement dans l'économie provoque une réaction immédiate de la sensibilité organique et, de ce fait, une modification, plus ou moins profonde, plus ou moins durable, de son excitabilité. Que s'introduise à nouveau une quantité infinitésimale de cette même substance étrangère pendant le temps que dure cette altération fonctionnelle, immédiatement une réaction plus ou moins violente est déchaînée, dont le retentissement se fait sentir dans les humeurs et l'équilibre cellulaire. Cette quantité infinitésimale de substance déchaînante est vraisemblablement incapable par elle-même de modifier si profondément les qualités physiques ou chimiques du milieu humoral. Donc, le trouble de la sensibilité précède et conditionne, même en anaphylaxie expérimentale, les réactions du milieu humoral.

En anaphylaxie spontanée, l'altération fonctionnelle du système sensitif organique est aussi évidente. Cependant, les phénomènes d'anaphylaxie expérimentale pourraient laisser croire que cette altération de la sensibilité est, dans l'anaphylaxie spontanée, créée elle-même et de toutes pièces par la substance dite sensibilisante. Il n'en est pas toujours ainsi. Elle peut résulter, comme nous l'avons vu dans l'observation précédente, d'une cause quelconque (infectieuse ou toxique, par exemple) et préluder alors à la sensibilisation secondaire. Elle en reste la condition indispensable.

Chacun sait qu'un même sujet peut être sensibilisé à plusieurs substances ne présentant entre elles aucun caractère commun. Il s'agit, en somme, de sensibilisation polyvalente. Dans le domaine des voies digestives, on connaît les multiples protéines alimentaires susceptibles de provoquer chez un même sujet des acci-

dents anaphylactiques aussi bien de coryza spasmodique ou d'asthme que d'urticaire ou d'eczéma, manifestations isolées, associées ou alternantes. Widal, Abrami, Joltrain et Brissaud, Pagniez et Pasteur, Vallery-Radot, Spillmann et de Lavergne, Cordier, etc., ont montré combien, dans la quantité considérable de substances alimentaires susceptibles d'agir comme des antigènes, il était difficile de discerner le facteur principal de la sensibilisation (huîtres, moules, langoustes, fraises, lait, œufs, chocolat, viande, vin, huile, etc.). Dans le domaine des voies respiratoires, un sujet peut être de même sensibilisé à divers pollens, odeurs ou poussières, à la température de l'atmosphère ou à son état hygrométrique, à des produits animaux divers (laines, plumes, sécrétions cutanées, etc.).

Cette sensibilisation à une ou plusieurs substances ne peut se réaliser que grâce à l'altération préalable du système sensitif. C'est la répétition ou l'intensité de l'irritation exercée par telle ou telle substance nocive qui déterminera secondairement sur un fond d'altération sensitive préexistante telle ou telle sensibilisation spéciale.

Enfin, comme nous l'écrivions précédemment, quel que soit l'antigène, l'effet clinique et humoral reste le même. L'altération fonctionnelle à la base de la sensibilisation est donc toujours de même nature. La thérapeutique devra, pour atteindre la cause, traiter non la sensibilisation secondaire, mais l'altération qui l'a précédée et permise. Le caractère polyvalent des sensibilisations secondaires explique d'ailleurs pourquoi il est difficile d'aboutir aux désensibilisations spécifiques.

Ainsi, dans l'anaphylaxie spontanée, les modifications humorales et généralement le choc colloïdo-plasmatique ne se produisent qu'à la faveur d'une altération fonctionnelle du système sensitif précédant et préparant les sensibilisations spéciales.

Les phénomènes vaso-moteurs, moteurs et sécrétoires que l'on constate ont l'instantanéité d'un effet réflexe. Instantanéité, caractère paroxystique et individuel des phénomènes, tels sont bien les aspects d'un acte nerveux réflexe.

Il est de quelque intérêt de signaler encore les observations expérimentales de Dale et de Tinel qui confirment, dans une certaine mesure, ce rôle essentiel de la sensibilité organique dans les phénomènes du choc anaphylactique. Dale a montré que la plupart des symptômes du choc anaphylactique sont dus à une

mise en liberté d'histamine. D'autres auteurs pensent qu'une accumulation de cette substance se produit chez l'animal sensibilisé. Sa libération donnerait les phénomènes de choc jusqu'à épuisement et renouvellement de la réserve. Tinel, qui a bien étudié les effets de l'histamine, voit dans le choc une irritation endovasculaire, irritation qui rappelle celle que A. Lumière désigne comme déclenchée par les floculats.

Mais cette libération d'histamine résulte elle-même d'une excitation sensitive. C'est ce que reconnaît explicitement Tinel : « la libération même de l'histamine et la réalisation de son effet vaso-dilatateur local comportent aussi l'intervention capitale d'un facteur nerveux où nous avons reconnu l'action spéciale des fibres sensitives. » Citant, d'autre part, une série de faits où la libération histaminique ne se produit plus après anesthésie locale ou réaction de dégénérescence d'un tronc nerveux ou des racines postérieures, il conclut : « Il faut donc certainement une intervention nerveuse sensitive pour que se libère pleinement l'histamine. » Ainsi, et dans tous les cas, découvrons-nous ce même mécanisme et pouvons-nous mieux comprendre ce simple fait d'observation, à savoir que, de deux sujets mis en contact avec une même cause irritante, l'un fait une réaction anaphylactique, l'autre reste réfractaire. Chez le premier, une altération de l'excitabilité sensitive est manifeste. Chez le second, son pouvoir réactionnel est sans défaut.

Nous pouvons donc répondre maintenant, avec quelque raison, aux trois questions que nous posions au début de cet exposé :

1° un organisme se sensibilise par le mécanisme d'une altération de sa sensibilité organique ;

2° cette altération précède et prépare les sensibilisations secondaires ;

3° la mise en jeu d'un même système sentitif, et suivant les points de son altération, produit les mêmes effets.

L'interprétation que nous avions présentée dans notre ouvrage de 1925 reste donc, à nos yeux, toujours valable : la sensibilisation ne peut s'expliquer que par le mécanisme nerveux de la sensibilité réactionnelle ; les phénomènes humoraux, physiques et chimiques n'en sont que les effets.

***

On sait, d'après certains faits observés dans l'immunisation d'un organisme, que celui-ci ne réagit pas toujours pareillement dans tous les cas. On peut voir, là, des aspects particuliers de ce pouvoir réactionnel de défense susceptibles par certains côtés de rappeler, et qui rappellent en effet, les phénomènes de sensibilisation. Un certain nombre de caractères différencient cependant les troubles d'excitabilité qui interviennent dans ces cas.

Dans l'immunité, la faculté réactionnelle n'a pas un caractère d'altération de l'excitabilité sensitive. Elle exprime plutôt son adaptation fonctionnelle, pour ainsi dire, à une défense particulière. Cette adaptation est temporaire et elle met en jeu l'organisme tout entier.

Dans l'anaphylaxie, nous avons affaire à une modification profonde de la faculté réactionnelle, à une altération réelle de l'excitabilité sensitive. C'est une altération généralement durable. Elle peut intéresser seulement un territoire limité de l'appareil sensitif (territoire respiratoire ou territoire digestif, par exemple). Enfin, dans l'immunité, l'adaptation du pouvoir réactionnel est spécifique et il s'agit toujours d'éléments toxi-infectieux déterminés.

Dans l'anaphylaxie, il y a, nous le répétons, pluralité, en général, des sensibilisations. L'agent nocif déclenchant peut être aussi bien une substance chimique, albumine ou cristalloïde, qu'un facteur physique (humidité, chaleur, variation barométrique, lumière ou autre). Chacun de ces facteurs peut prendre une importance particulière suivant les sujets, mais tous peuvent intervenir chez un même sujet, et cela également et indifféremment. Cette pluralité des sensibilisations explique le fréquent échec des méthodes thérapeutiques spécifiques dirigées contre tel ou tel de ces facteurs. Elles risquent toujours et elles sont, en fait, le plus souvent insuffisantes. Les désensibilisations non spécifiques, quelle qu'en soit la méthode, ont, au contraire, fréquemment des effets heureux et durables, parce qu'elles s'adressent à la cause même de la sensibilisation, la modification d'excitabilité du système sensitif organique.

Dr MAURICE VERNET

LA DUCHESSE DE DINO A LONDRES

(1830-1834)

II (1)

Quelle âme complexe, riche de contradictions dramatiques et charmantes, d'inconnus mystérieux et d'imprévus subits que celle de la duchesse de Dino ! L'amour seul l'avait-elle inspirée ? Avec sa perspicacité habituelle, mais d'ailleurs éveillée par la jalousie et l'animosité, la duchesse avait discerné dans la démarche de Rémusat un côté inquiétant, caché sous des dehors flatteurs mais trompeurs. Rémusat sans doute ignorait l'intrigue, la « combinaison », et agissait de bonne foi. Que les doctrinaires, que Guizot, même le duc de Broglie, que Thiers souhaitassent un ministère dirigé ouvertement ou dans la coulisse par Talleyrand, ministère dont d'ailleurs ils feraient partie, rien de plus acceptable. Mais l'intervention de Sébastiani lui semblait suspecte, car, derrière le général, elle entrevoyait la figure abhorrée de Mme de Flahaut. Si Talleyrand rentrait à Paris pour présider le nouveau ministère ou seulement pour le patronner, l'ambassade de Londres devenait vacante ; ce ne serait alors qu'un jeu d'y installer Flahaut. Très vite la duchesse de Dino devina cela.

D'ailleurs les intrigues du ménage Flahaut étaient plus que jamais actives. Le général, appuyé par Sébastiani, ne voulait-il pas se substituer à Durant de Mareuil et exercer l'intérim pendant le congé de l'ambassadeur ? Mme de Flahaut se démenait à Paris auprès du Roi et du ministre des Affaires étrangères. Montrond, alors à Londres, agissait en faveur de son ami Flahaut auprès des hommes politiques britanniques. Talleyrand maintenant manifestait pour les Flahaut une aversion égale à celle de la duchesse et cherchait à se débarrasser du général ; il suggérait qu'on l'envoyât à Pétersbourg : « Je ne sais si cela lui

(1) Voir *La Revue* du 1er février.

plaît, écrivait-il ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que nous y avons besoin de quelqu'un et je ne sais pas si personne pourrait convenir aussi bien que lui. Il faut pour la Russie, un homme d'esprit, un militaire, un homme du monde ». Enfin Durant de Mareuil gagna Londres et Talleyrand put partir le 20 juin.



Déjà, depuis plusieurs jours, la duchesse de Dino était arrivée à Paris, peu après les émeutes. Sa nature fougueuse et indomptée, toute de passion frémissante, la rendait versatile à l'excès. D'ailleurs il y avait quelque chose de maladif dans son cas, car elle souffrait alors de crises bilieuses. Reprise de la fièvre politique, il semble parfois qu'elle envisage pour Talleyrand une possibilité d'exercer, au moins pour quelques mois, une espèce de superprésidence du Conseil. Mais souvent chez elle, comme chez bien d'autres natures excessives, un brusque abattement succédait à l'ardeur combative et à l'exaltation. « Mme de Dino, quoique fort malade, voit souvent les ministres », écrit Alexis de Saint-Priest le 18 juin. Mais le 20, on lit dans sa *Chronique* : « Pauvre M. de Talleyrand ! Dans quel gâchis et dans combien d'intrigues ne va-t-il pas tomber !... L'état du cabinet est pitoyable ; sa marche saccadée, hésitante, des gaucheries sans nombre, tout assure sa dissolution. On attend M. de Talleyrand pour frapper de grands coups : pauvre homme !... Sébastiani s'en va chaque jour davantage ; il m'a fait pitié hier ; il se rend compte de son état et il en est profondément malheureux. Je vais ce soir avec lui à Saint-Cloud et je tremble qu'il ne tombe mort à côté de moi dans la voiture ».

Malaise physique, inquiétude et tourment du cœur, agitation et déséquilibre moral, telle était la duchesse de Dino à la fin de juin et au début de juillet 1832. Une saison à Bade en juillet, tandis que Talleyrand prenait les eaux à Bourbon-l'Archambault, lui apporta un peu de calme et de repos. Cette station thermale de la Forêt Noire était en ce temps-là villégiature à la mode, fréquentée par la haute société d'Europe. En juillet et en août, une foule élégante et cosmopolite se pressait dans les hôtels, dans le parc, sur la Terrasse, dans le palais de la Conversation, construit en 1824, qui était le casino de l'endroit et qui éblouissait les contemporains par le luxe de ses salons et de son restaurant où l'on admirait les « riches arabesques » qui encadraient « les

riantes peintures de Ciceri ». Le dîner n'y coûtait pourtant que quatre francs. Heureuse époque ! A la vérité, Alfred de Musset, évoquant dans *Une bonne fortune* les attraits de Bade :

> Cet or, ces volupté, ces belles passagères,

en a fait une description peu flatteuse :

> Cette maison se trouve être un grand bloc fossile
> Bâti de vive force à grand coup de moellons ;
> C'est comme un temple grec tout recouvert en tuile ;
> Une espèce de grange avec un péristyle,
> Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom ;
> Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

Dans la longue allée de Lichtenthal, qui déroulait ses ombrages le long du cours de l'Oos, les équipages défilaient, les cavaliers galopaient. Là se coudoyaient les aristocraties de Vienne et de Pétersbourg, de Londres et de Berlin, de Paris et de Budapesth, les altesses et les millionnaires, les innombrables principicules d'Allemagne et les banquiers internationaux, les lords anglais et les princesses autrichiennes, les magnats hongrois et les barons prussiens, les descendants des maisons illustres de Pologne et le faubourg Saint-Germain, les «lions» du boulevard de Gand et les habitués du café Anglais; des Russes dissipaient en quelques nuits, sur les tapis des tables de jeu, les revenus de propriétés vastes comme un arrondissement français. Les jeux de Bade avaient la célébrité que devaient avoir plus tard ceux de Monte-Carlo.

La duchesse de Dino se tint à l'écart de cette élégante cohue et de ses plaisirs. « La société de Mme la Grande Duchesse (née Stéphanie de Beauharnais) avec laquelle je suis fort liée depuis des années ; quelques Allemands, et deux ou trois autres personnes sans couleur tranchée, suffisent fort à mes devoirs sociaux qui, pour une personne qui commence sa journée à six heures et la finit à six, ne sont pas très impérieux. » Ainsi décrivait-elle son existence à Prosper de Barante.

Après un détour par la Suisse, où elle suivait une seconde cure, elle arrivait à Rochecotte où Talleyrand venait la rejoindre en septembre. Leur séjour y fut d'ailleurs troublé par les perpétuelles machinations de Mme de Flahaut qui s'en prenait maintenant à Durant de Mareuil et le déclarait insuffisant. Quand, à la fin de septembre, Talleyrand et la duchesse rentrèrent à Paris, on était en pleine effervescence politique. Depuis le printemps se posait la question du remplacement de Casimir

Périer ; Louis-Philippe s'accommodait d'un ministère sans président du Conseil. Au début d'octobre les intrigues s'enchevêtraient. Le maréchal Soult avait été pressenti pour cette présidence, mais il craignait que Talleyrand, qui devait regagner Londres dès la mi-septembre et s'attardait dans la capitale avec une attitude assez énigmatique, ne se faufilât dans le ministère, et il s'opposait à ce qu'un portefeuille fût confié à Thiers qu'il estimait trop lié avec le prince. Enfin Talleyrand, ayant déclaré nettement qu'il ne voulait ni présidence ni portefeuille, le ministère dit du 11 octobre fut constitué : le duc de Broglie était aux Affaires étrangères, Guizot à l'Instruction publique, l'amiral de Rigny à la Marine, Thiers à l'Intérieur.

La duchesse laissa Talleyrand partir le 10 et resta à Paris encore deux jours afin de s'y livrer à une curieuse manœuvre. Était-elle de connivence avec Talleyrand ? Agissait-elle de son propre mouvement ? Bref elle demanda à plusieurs ministres, au duc de Broglie, à Guizot, à Rigny, à Thiers que chacun d'eux écrivît une lettre « confidentielle et amicale » adressée au prince dans laquelle tous lui demandaient « sur le ton de l'intimité et de la confiance » de tout faire en faveur du ministère (1). Dans un paragraphe, le signataire prenait un engagement d'honneur au nom du Cabinet : si les troupes françaises entraient à Anvers, « on n'y restera que trois jours ». Car il y avait alors une question d'Anvers. Le roi Guillaume des Pays-Bas continuait de faire occuper par son armée certaines parties de la Belgique, notamment la citadelle d'Anvers. La France proposait qu'on l'en délogeât par la force. Et les lettres en question, qui devaient être communiquées à lord Grey, avaient pour objet de le déterminer à consentir au siège d'Anvers.

Talleyrand se servit-il de ces lettres ? En tout cas, si l'on en croit la duchesse elle-même, il se fit, auprès de lord Grey et de ses collègues, l'avocat du ministère et plus particulièrement du ministre des Affaires étrangères. «Broglie, écrivait-elle à Barante le 1er janvier 1833, par tout ce qu'il dit, fait et témoigne, s'est parfaitement placé et je vous assure que M. de Talleyrand est sans cesse occupé à le mettre en lumière et à le faire valoir comme le pivot du bon ordre et d'un sage équilibre chez nous. » A

(1) *Mémoires de Madame Dosne*, publiés par Henry Malo, tome I. En novembre-décembre 1832, tandis qu'une escadre anglaise établissait le blocus des côtes hollandaises, l'armée du maréchal Gérard mettait le siège devant Anvers, qui capitula le 23 décembre.

Talleyrand, défenseur du ministère, s'opposait Mme de Flahaut qui, décidément incorrigible, assiégeait lord et lady Grey et déblatérait dans les salons de Londres contre le cabinet du 11 octobre. « Cela ne peut pas durer, disait-elle ; le ministère ne peut pas tenir ; il n'aura pas la majorité ; tout le monde le repousse. » Elle regrettait Sébastiani : « Il faudra bien que le Roi y revienne. » Talleyrand n'en avait d'ailleurs pas fini avec les Flahaut. En mai 1833, le duc d'Orléans vint à Londres ; il devait être accompagné du général de Flahaut, attaché à sa maison. De lui-même, car il avait pris « une haine prononcée » pour les Flahaut, mais aussi stimulé par la duchesse, Talleyrand obtint du roi d'Angleterre de faire dire par lord Granville à Louis-Philippe qu'il verrait avec peine que M. de Flahaut fût de la suite du prince royal. Et Flahaut ne vint pas à Londres.

Grâce à Talleyrand et à la duchesse de Dino, le duc d'Orléans fut chaleureusement reçu. « Lady Jersey lui a donné à dîner, écrit Alexis de Saint-Priest, et la Reine, si peu favorable à nos opinions, s'est mise en frais extraordinaires. » Mais, ajoute-t-il, « passant ma vie dans les deux camps, j'ai reçu quelques confidences plus intimes qui annonçaient de part et d'autre une défiance assez forte. Placés aux deux bouts opposés de la vie humaine, ces hauts personnages ont joué ensemble au plus fin. M. de Talleyrand a trouvé inouï que M. le duc d'Orléans ne lui dît pas un mot des affaires de France et M. le duc d'Orléans n'a pas été médiocrement piqué que M. de Talleyrand ne lui ouvrît pas la bouche sur celles d'Angleterre. » En dépit de ce léger froissement, ce voyage développa l'amitié entre la duchesse de Dino et le prince royal, malgré la place importante que Mme de Flahaut tenait dans la petite cour du prince. Si celui-ci avait auprès de lui le détesté général de Flahaut, il était en revanche le grand ami du duc de Valençay (1) et de la duchesse née Alix de Montmorency. Autour d'eux s'était formée une petite coterie de jeunes femmes très élégantes et de brillants dandys, Mme de Caraman, la marquise de Courval, le vicomte et la vicomtesse de Vaudreuil, la comtesse de Saint-Priest, Antonin de Noailles, le duc de Richelieu-Jumilhac, Rodolphe Apponyi, cousin de l'ambassadeur d'Autriche, etc. Cette société à la mode

(1) Le duc d'Orléans et le duc de Valençay, fils aîné de la duchesse de Dino, étaient camarades d'études. « Mon fils aîné a été élevé avec lui », écrivait en 1834 la duchesse à la princesse de Lieven.

fréquentait les petits théâtres, organisait au *Rocher de Cancale* ou ailleurs des soupers «fort mal vus de ceux qui n'en sont pas». Cette mauvaise langue d'Horace de Viel-Castel dépeint ces soupers comme des orgies « où l'on ôtait son habit au dessert ».

Au mois de septembre 1833, Thiers vint à son tour en Angleterre et fut l'hôte de l'ambassade. Il avait été un grand, très grand ami de la duchesse et le restait. A la vérité certains de ses travers n'échappaient pas aux regards de Mme de Dino, par exemple son goût de jouer au militaire. Le 28 juillet 1833, il y eut grande parade place Vendôme : une revue, un défilé devant la colonne au sommet de laquelle la statue de Napoléon se dressait de nouveau. Thiers figurait à cheval et en grand costume de ministre dans la suite du Roi. Sur son signal, après qu'il eût pris les ordres de Louis-Philippe, le voile qui recouvrait encore la statue s'abattit soudain. Cette cérémonie un peu théâtrale excitait la raillerie de la duchesse de Dino. « De loin, écrivait-elle à Barante, le 3 août, je n'ai pu trop me faire à l'idée de cette scène de la place Vendôme où mon petit ami Thiers a paru en tambour-major. » Plus d'une fois, durant le séjour de Thiers, son ironie caustique eut à s'exercer. Avec son assurance habituelle, Thiers, que Ch. Greville dépeint comme « un petit homme à lunettes, d'apparence fort vulgaire avec une voix criarde », scandalisa quelque peu la haute société britannique : à un dîner à l'ambassade où étaient invités lord Grey et les ambassadeurs étrangers, Thiers frappa amicalement sur le ventre du premier ministre, tout stupéfait. En revanche la duchesse admirait en lui sa curiosité d'esprit et son activité. « Thiers aura en dix jours plus vu de l'Angleterre matérielle que qui que ce soit avant lui. Je crois vraiment qu'il ne s'est pas couché pendant tout ce temps-là. »

A peine Thiers parti, Talleyrand et la duchesse quittaient à leur tour l'Angleterre. En faveur de ce nouveau congé, le prince avait fait valoir sa santé, celle de son frère Archambaud, la nécessité de s'occuper de ses affaires privées. Sans doute, mais il ne soufflait mot des menus drames dont l'ambassade d'Hanover Square était le théâtre. De plus en plus Talleyrand montrait, à l'égard de son premier secrétaire, une irritation jalouse, l'accablant de sa mauvaise humeur, lui suscitant mille tracasseries. Une séparation momentanée s'imposait pour apaiser le vieillard. Peut-être fut-ce lui qui l'exigea. La princesse de Lieven donna un dîner d'adieu à Talleyrand et à la duchesse ; ils y parurent

avec une figure bouleversée. « Je dois vous faire part, écrivait la princesse à lord Grey, de la tragique manière dont lui (Talleyrand) et Mme de Dino prennent tous les deux leur départ. »

Cette fois, ce fut à Valençay que le prince et la duchesse s'installèrent. La princesse Tyszkiewicz s'y trouvait ; c'était, de l'ancien « sérail » de Talleyrand, la dernière survivante, la princesse de Vaudémont étant morte le 1er janvier 1833. Avec les années, son culte et son dévouement pour son ancien amant devenaient émouvants et faisaient sourire tout à la fois. Maintenant, très gravement malade, elle vivait ses derniers mois (1) et, dans sa déchéance physique, la duchesse de Dino l'assistait et lui prodiguait des soins, diversion à ses souffrances de cœur, car il lui avait été cruel de se séparer d'un amant très cher. Elle se consolait en lui écrivant au moins tous les deux jours. A Valençay, la jalousie de Talleyrand s'assoupissait ; il souffrait moins de penser à la place que l'heureux Bacourt avait pris auprès de sa belle duchesse. Son humeur devenait plus égale, sans ces accès brusques qui avaient créé une atmosphère de discorde dans l'hôtel de Hanover Square.

Le 10 novembre Bacourt écrivant à son amie se félicitait de l'amélioration de sa santé qu'il attribuait à « cette absence de tracasseries de chaque instant ». « Je vous avoue que c'est cette idée qui m'inspire une telle déplaisance de rentrer sous le joug de la mauvaise humeur de M. de Talleyrand. Vous avez beau me le dépeindre comme étant devenu un mouton et d'ailleurs il y a entre nous un fossé qui ne peut se combler. Je puis lui pardonner les torts qu'il a eus à mon égard, les mettre sur le compte de son âge, de sa santé, des affaires, mais je n'en ai pas moins pris la détermination de vivre ici de clerc à maître et de ne jamais redevenir pour lui ce que j'ai été. Une fois hors des affaires et placés tous les deux sur un terrain neutre, les positions changent et nous pouvons très bien vivre en paix. Aussi je je veux pas que vous m'accusiez, mon amie, de chercher à placer une barrière insurmontable à notre réunion. Non, je ne vous manquerai jamais par le cœur, ni par le fait, quand le fait dépendra de ma volonté...

« Vous faites, mon ange, un très beau morceau dans votre lettre sur les femmes perfides qui enlèvent aux autres leurs amours

(1) Elle ne devait mourir qu'en 1834, âgée de soixante-neuf ans.

ou qui, dans leurs confidences malfaisantes, distillent le fiel de la jalousie ; je partage toutes vos idées à cet égard. C'est pour cela que je suis convaincu que, moins il y a de confidents d'une relation intime, mieux cela vaut. J'abonde encore bien davantage dans votre opinion sur la nécessité, pour les gens qui s'aiment, de fuir le monde et de choisir un petit coin bien caché...

« Non, ma belle dame, je ne vous trouverai jamais rabâcheuse, parce que tout ce qui se passe autour de vous ne peut jamais être du rabâchage pour moi. Ainsi, jolie pie borgne, bavardez toujours et vous ne bavarderez jamais aussi longuement et aussi sottement que moi dans cette longue lettre-ci. » (1).

Le prince de Talleyrand et la duchesse retourneraient-ils à Londres ? Dans ses *Mémoires* Talleyrand dit que, résolu à quitter définitivement son poste d'ambassadeur, il n'accepta de reprendre ses fonctions que sur les pressantes sollicitations du Roi et du ministre des Affaires étrangères. De la part du Roi, c'est certain ; de la part du duc de Broglie, les sollicitations furent sans doute *in petto* tempérées de quelques réserves. Au milieu des splendeurs de Valençay, cette question du retour dut provoquer des scènes intimes assez vives. Enfin il fut décidé, mais pour peu de mois seulement. Revenus de Valençay, le prince et la duchesse s'arrêtèrent quelques jours à Paris. Durant ce bref séjour, Talleyrand dîna chez le duc d'Orléans, la duchesse chez le Roi, qui lui fit visiter les travaux récemment exécutés aux Tuileries, mais aussi chez Thiers qui venait d'épouser Mlle Dosne. A ce dîner assistaient Mignet, qui — selon la duchesse — dit « des pauvretés sur l'Espagne », Bertin de Vaux qui parla « des courses de taureaux qu'il avait vues à Saint-Sébastien ». Dans sa *Chronique*, la duchesse est sévère pour la jeune Mme Thiers. « Mme Thiers, écrit-elle, qui n'a que seize ans, paraît en avoir dix-neuf : elle a de belles couleurs, de beaux cheveux, de jolis membres bien attachés, de grands yeux qui ne disent rien encore, la bouche désagréable, le sourire sans grâce et le front trop saillant : elle ne parle pas, répond à peine et semblait nous porter tous sur ses épaules. Elle n'a aucun maintien, aucun usage du monde mais tout cela peut venir ; elle ne fera peut-être que trop de frais pour d'autres que pour son petit mari, qui est amoureux très jaloux, mais jaloux honteux, à ce

---

(1) G. Monod, *M. de Bacourt et la duchesse de Dino*. (Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise), 1894.

qu'il m'a avoué. Les regards de la jeune femme pour lui sont bien froids ; elle n'est pas timide, mais elle a l'air boudeur et n'a encore aucune prévenance. Je croyais à Mme Dosne des restes de beauté, mais il m'a paru qu'elle n'avait jamais pu être jolie ; elle a un rire déplaisant, qui a de l'ironie sans gaîté ; sa conversation est spirituelle et animée. Sa toilette était d'un rose, d'un jaune, d'une simplicité affectée qui m'a étonnée. »



Tout de suite, à Londres, les difficultés commencèrent pour Talleyrand. La princesse de Lieven les exposait, avec une pointe de malignité, dans une lettre au général de Benkendorf (8 janvier 1834) : « M. de Talleyrand se trouve ici dans une désagréable situation. A son retour, il découvrit vite que les ministres ne voulaient pas traiter avec lui, que toutes les affaires le seraient entre M. de Broglie et l'ambassadeur britannique à Paris, que lord Palmerston, tout en étant charmant, ne voulait rien lui dire ; que, bien qu'on lui écrivît des lettres flatteuses, les Tuileries et le ministère le laissaient dans l'ignorance totale de leurs intentions. Pour un homme d'un tel talent et d'une habileté bien connue, un tel rôle est à peine supportable et il est tout à fait effondré. Mme de Dino pleure et lui ne rit pas. On dit qu'il a récemment perdu huit cent mille francs sur les fonds ; il spécule selon la politique qu'il suit ou bien il accorde sa politique avec les nouvelles financières et maintenant il ne peut agir sur l'une ou sur les autres. Lord Grey lui est dévoué, lord Palmerston le déteste, lors Holland lui dit tous les secrets du cabinet, mais lord Palmerston en définitive se rit du jeu de ses collègues et de tout le monde. Son hostilité a complètement paralysé M. de Talleyrand qui voulait rapprocher nos deux cabinets. Il s'en est un peu vanté à Paris. Palmerston en fut informé et le devança en faisant des ouvertures conciliatrices à mon mari. Talleyrand en a été abasourdi ; ce qu'il voulait faire ne lui plaît plus fait par un autre. Nous avons, semble-t-il, les meilleures relations, mais c'est un grand coquin. »

Jusqu'à la fin de la mission de Talleyrand en Angleterre, cette animadversion du vicomte Palmerston subsistera. En vain lord Grey s'efforçait d'atténuer les mauvais procédés du ministre. « Lord Grey, écrit la duchesse, est venue me faire une longue et très amicale visite. J'ai vu qu'il désirait vivement que les

semences d'aigreur entre M. de Talleyrand et lord Palmerston ne germassent pas. Il est impossible de montrer plus de bienveillance personnelle pour nous qu'il ne m'en a témoignée. » En Palmerston le prince avait un adversaire dangereux : vaste culture, activité infatigable, puissance de travail extraordinaire, mémoire prodigieuse, connaissance jamais en défaut des « dossiers » diplomatiques, grande facilité de rédaction et d'élocution. Ajoutez un caractère revêche, une ironie caustique, un esprit de rancune et une passion violente mais dissimulée. La duchesse trace de lui ce portrait peu flatté : « Les yeux sont ternes et fauves, son nez retroussé impertinent, son sourire amer, son rire forcé ; rien d'ouvert ni de digne, ni de comme il faut, ni dans ses traits ni dans sa tournure; sa conversation est sèche, mais, je l'avoue, elle ne manque pas d'esprit. Il y a en lui une empreinte d'obstination, d'arrogance et de mauvaise foi que je crois être un reflet exact de sa nature véritable. » La mauvaise humeur de Palmerston envers Talleyrand se manifestait jusque dans les relations de politesse. Depuis le retour de Talleyrand à Londres, Palmerston n'accepta pas une seule invitation à dîner et il le fit une fois attendre longtemps avant de le recevoir.

Si le prestige de Talleyrand était en déclin auprès du gouvernement britannique, la duchesse de Dino restait une des personnalités les plus brillantes à la cour et dans les salons. La *season* de 1834, qui vit paraître pour la première fois la jeune princesse Victoria, âgée de quinze ans, fut pour elle une éblouissante apothéose mondaine. Presque chaque jour, dîners en ville ou à l'ambassade, raouts, bals, *drawing-rooms* et réceptions de toutes sortes à la cour, concerts, soirées à l'Opéra. Elle y paraît dans tout l'éclat de sa beauté que les années ne fanent pas, malgré sa mauvaise santé. De ces années, un maquillage savant efface les traces encore très légères. Le scintillement des diamants ajoute à cet éclat naturel.

Au surplus sa rivale, en un domaine autre que la beauté physique, disparaissait en l'été de 1834, le prince de Lieven étant rappelé à Pétersbourg pour devenir gouverneur du Tsarevitch. D'ailleurs l'animosité qui avait opposé les deux femmes s'était beaucoup adoucie avec le temps. La duchesse de Dino plaignait sincèrement la princesse de la décision impériale qui bouleversait son existence et l'arrachait au théâtre de ses succès. Elle jugeait alors en toute impartialité la princesse, « la femme la

plus redoutée, la plus comptée, la plus entourée ». « Son importance politique, que beaucoup de mouvement et de savoir-faire justifiait, marchait de front avec une autorité incontestée par la société. On se plaignait quelquefois de sa tyrannie, de son humeur exclusive, mais elle maintenait par cela même une barrière utile entre la haute et exquise société et celle qui l'était moins... Le grand air, peut-être un peu raide, de Mme de Lieven, faisait très bien dans les grandes occasions. » A la fin de mai, la princesse de Lieven parut à la cour dans le costume national russe, nouvellement adopté à Pétersbourg pour les galas. La duchesse admira ce costume. « Celui de la princesse était particulièrement bien arrangé et lui allait bien, le voile dissimulant la maigreur de son cou. » Quand une femme loue la toilette d'une rivale, c'est qu'elle a fait la paix avec elle, en dépit de la malignité du trait de la fin.

La duchesse de Dino sentait que c'en était fini de ces années de Londres où elle avait connu d'enivrants succès et où une passion nouvelle lui avait apporté le rajeunissement du cœur. Le désaccord intime entre elle et le prince l'affectait ; elle ne renonçait pas à son amour, mais elle estimait qu'il convenait de le masquer aux regards du vieillard jaloux et irritable. Elle avait d'ailleurs très nettement l'impression qu'en restant à Londres, et l'hostilité de Palmerston subsistant, Talleyrand finirait par éprouver un échec fâcheux pour sa réputation et leur amour-propre commun. Elle s'attachait donc à le préparer tout doucement à l'idée d'un départ définitif. Elle y préparait aussi ses amis, de France comme d'Angleterre, insistant sur le grand âge du prince, sa fatigue, son état de santé. « Dans une carrière publique, disait-elle, il fallait surtout s'appliquer à choisir un bon terrain de retraite, à n'en pas perdre l'à propos, et à quitter ainsi la scène politique de bon air et de bonne grâce afin d'emporter encore les applaudissements des spectateurs et d'éviter leurs sifflets. »

A cette époque s'achevait une curieuse évolution dans les idées et les sentiments politiques de la duchesse, commencée depuis assez longtemps. Sous la Restauration elle avait peu fréquenté les cours de Louis XVIII et de Charles X, qu'elle détestait, ainsi que le faubourg Saint-Germain. Toutes ses sympathies allaient au Palais-Royal, au duc d'Orléans, futur Louis-Philippe, et à son enrourage, et elle s'associait à toutes les intrigues de

Talleyrand contre les Bourbons. A l'hôtel de la rue Saint-Florentin et à Rochecotte n'avait-elle pas été la reine des réunions qui assemblaient les jeunes chefs du parti libéral ?

Peu à peu, au contact de l'aristocratie britannique, en particulier des *tories*, elle répudie ce qu'il pouvait y avoir de « bourgeois » en elle. Le bill de réforme, que le nouveau ministère *whig* faisait voter en 1832 et qui changeait le mode d'élection aux Communes, lui avait déplu ; elle y voyait une atteinte à la vieille Angleterre qu'elle admirait. L'accentuation du radicalisme ministériel en 1834 la choquait. Elle s'imaginait l'Angleterre glissant sur la pente révolutionnaire ; ici son jugement était singulièrement en défaut. De plus en plus elle inclinait vers les *tories* et même les *ultra-tories* et ne cachait pas sa sympathie pour Wellington. Au contraire certains *whigs* lui déplaisaient profondément, tel le lord chancelier Brougham, « sans dignité, sans convenance, sale, cynique, grossier, se grisant de vin et de paroles, vulgaire dans ses propos, malappris dans ses façons, venant dîner ici hier en redingote, mangeant avec ses doigts, me tapant sur l'épaule et racontant cinquante ordures », ou lord Durham, gendre de lord Grey, de meilleures manières, mais dont le radicalisme ne s'harmonisait pas avec les prétentions nobiliaires.

En 1834, cette évolution est terminée. Cette année-là viennent à Londres, Dupin, l'homme du tiers parti et qui est candidat à la fois à la présidence du Conseil et au portefeuille des Affaires étrangères, et Bignon. Elle juge sévèrement le premier, « sentencieux et criard comme un procureur avec la plus lourde vanité plébéienne qui apparaît à tout instant... Allant à des dîners, aux *drawing-rooms*, à la cour, aux soirées, aux concerts, à l'Opéra, au bal, aux courses, M. Dupin est lancé dans un train de dissipations qui en fera une espèce de dandy fort grotesque ». Quant à Bignon, elle l'écrase sous le rappel du mot qu'il prononça après avoir dîné avec Talleyrand chez Palmerston : « Maintenant que j'ai dîné chez lord Palmerston, on ne dira plus à Paris que je ne puis pas être ministre. »

Peu à peu les sentiments aristocratiques de ses jeunes années, assoupis, mais non disparus, renaissent en elle. A Paris, lors des courts séjours qu'elle y avait faits en ces dernières années, les relations de son fils, le duc de Valençay, et de sa belle-fille, la rapprochaient du faubourg Saint-Germain, tout

au moins d'une certaine partie de cette société. Elle avait très bien discerné que Talleyrand n'y était pas en faveur, non pas tant à cause de son passé politique que de sa situation d'ex-prêtre marié et en rupture avec l'Église, et cela la vexait beaucoup. Elle-même, dont l'éducation première avait été dénuée de tout enseignement confessionnel, commençait à s'intéresser aux questions religieuses. Une pensée s'imposait à son esprit : le prince de Talleyrand avait atteint quatre-vingt ans. Peu de temps sans doute lui restait à vivre ; sa fin pouvait même être proche. Qu'arriverait-il alors ? L'Eglise ne lui refuserait-elle pas les obsèques religieuses ? Maintenant, à son esprit, jadis dépouillé de tout respect humain et que le scandale n'effrayait pas, une telle éventualité apparaissait comme choquante, vraiment inadmissible.

Enfin, au cours de ces quatre années d'Angleterre, elle et Talleyrand avaient beaucoup fréquenté le prince Paul Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, et la princesse née Thurn-et-Taxis, intime avec la famille royale dont ils étaient parents. Le prince Paul avait un fils, Nicolas, né en 1817. L'âge de ce jeune homme s'accordait avec celui de Pauline de Périgord née en 1820. L'idée qu'un mariage pouvait, dans quelques années, unir les deux jeunes gens, avait germé dans la pensée du prince. Mais pour qu'une telle union pût se réaliser il fallait que Talleyrand donnât des gages à la haute noblesse austro-hongroise qu'avaient indisposée à la fois ses tendances « libérales » et sa position vis-à-vis de l'Église. Certes le prince et la duchesse comptaient de précieuses relations dans l'aristocratie de l'Empire, mais il était indispensable de renouer des liens quelque peu relâchés. C'est alors que Talleyrand, et sans doute aussi la duchesse, conçurent l'ambition de faire suivre l'ambassade à Londres d'une mission à Vienne. Talleyrand estimait que la France avait obtenu de l'entente avec l'Angleterre tout ce qu'elle en pouvait tirer (1). Et l'idée venait-elle de lui ou lui était-elle suggérée par la duchesse de Dino, le prince, — se laissant influencer d'ailleurs par les troubles intérieurs de la Grande-Bretagne, — pensait qu'une alliance trop étroite avec l'Angleterre n'était pas sans danger. « C'est à notre alliance avec l'Angleterre que nous devons la conservation de la paix, dira-t-il à Louis-Philippe ; mainte-

(1) Le duc de Broglie professait l'opinion contraire.

nant elle n'a plus que des révolutions à nous offrir. » Ce qu'il fallait désormais, c'était un rapprochement avec les Puissances centrales, et avant tout avec l'Autriche. Peut-être espérait-il reprendre une de ses anciennes conceptions, le traité de triple alliance signé en janvier 1815 entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, traité qui lui avait valu l'inimitié du tsar Alexandre Ier. « J'ai donné Londres au trône de Juillet, a-t-il écrit, je veux lui donner Vienne, si on me laisse faire. » Elle permettrait en outre de préparer efficacement le mariage Périgord-Esterhazy. Enfin, — dans la pensée de la duchesse, — c'était un premier pas sur le chemin qui menait à un rapprochement avec le monde légitimiste du faubourg Saint-Germain et avec l'Église (1).

En juillet 1834, après la démission du ministère Grey, les *tories* avaient un moment conçu l'espoir de revenir au pouvoir, mais, de l'avis même de la duchesse, ils n'avaient aucune chance. De fait lord Melbourne prit la succession de lord Grey et Palmerston resta ministre des Affaires étrangères. Dès lors Talleyrand était à peu près décidé à quitter l'Angleterre et la duchesse de Dino l'affermissait dans cette résolution quand il semblait fléchir. (2) A la vérité il n'était officiellement question que d'un nouveau congé, mais quelques-uns n'étaient pas dupes, à commencer par le roi Guillaume IV. Avec amertume la duchesse de Dino rapporte : « L'année dernière, le roi d'Angleterre disait à M. de Talleyrand à son départ pour le continent : « Quand reviendrez-vous ? » L'année d'avant, il lui avait dit : « J'ai chargé mon ambassadeur à Paris de dire à votre gouvernement que je tiens à vous conserver ici. » Cette année, il dit : « Quand partez-vous? » D'autres encore pressentaient que le départ serait définitif.

Le 11 août, Palmerston donna un dîner d'adieu au prince et à la duchesse : « A dîner, écrit celle-ci, il a amené, à propos

(1) Alexandre de Périgord, second fils de la duchesse de Dino, officier de marine au moment de la révolution de Juillet, était ardent légitimiste. Il eut plusieurs duels causés par ses opinions, notamment, si l'on en croit l'Anglais Th. Raikes (*A portion of the Journal kept by Thomas Raikes from 1831 to 1847* ; Londres, 1857) avec l'ancien capitaine du navire sur lequel il servait. Toujours d'après Raikes, il s'exprimait sans ménagements à l'égard de son grand-oncle : « Croyez-vous que vos quatre-vingts ans de pourriture puissent vous absoudre du rôle infâme que vous avez joué ? » lui disait-il.

(2) En juillet 1834, Thiers songeait encore à la possibilité de faire de Talleyrand un président du Conseil. Dans le cours de ce mois, entretenant Guizot de ses démarches afin d'obtenir du maréchal Gérard, hésitant, qu'il présidât le cabinet, il lui écrivait : « Je pensais, avec nos amis, à l'illustre personnage de Londres, quand est venue aujourd'hui une dépêche télégraphique de Calais qui annonce la retraite de lord Grey. Voilà un nouvel horizon. Ce sera peut-être une occasion de faire, et plus probablement une occasion de ne rien faire du tout. » Et quelques jours après : « On croit que l'impossibilité d'avoir M. de Talleyrand, qui est aujourd'hui indispensable à Londres, peut être un moyen sur mon convive (le maréchal Gérard). » (Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tome III, 261).

des Flahaut, une petite explication sur ce qu'il n'avait accepté aucune de nos invitations. Je lui ai dit à ce sujet, moitié riant, moitié aigrement, quelques petites vérités qui ont assez bien passé. Il y a eu beaucoup de sous-entendus, de *hints*, de coups de patte, dans notre conversation, qui m'a rappelé celles du bal de l'Opéra où la pensée est d'autant plus vraie que l'apparence est plus voilée et dissimulée. Je me suis aussi amusée à faire peur au *jeune homme*, comme l'appelait Mme de Lieven. Il a cru qu'il devait se montrer fort désireux de notre prompt retour ; je l'ai pris au mot, en lui disant que j'allais plus loin que lui, et que j'étais d'avis que M. de Talleyrand ne partît pas tout de suite. Il a pris, alors, une figure toute sotte, et, revirant de bord, il n'a cessé de dire que le changement d'air était nécessaire, indispensable, qu'on avait besoin de se renouveler au physique et au moral ; enfin il ne voulait plus que nous faire partir au plus vite. »

Talleyrand partit le 19 août laissant Adolphe de Bacourt chargé d'affaires. « Il y a toujours quelque chose de solennel et de singulièrement pénible à faire une chose pour la dernière fois, à quitter, à s'absenter, à dire adieu, quand on a quatre-vingts ans, écrit la duchesse. Je crois qu'il en avait le sentiment, je suis sûre de l'avoir eu pour lui. D'ailleurs, entourée de malades, malade moi-même (1), touchant à l'anniversaire de la mort de ma mère, me souvenant de tout ce qui m'est arrivé de si heureux et de si doux en Angleterre, et me voyant à la veille de tout quitter, je me suis sentie extrêmement faible et découragée ; j'ai dit adieu à M. de Talleyrand avec le même serrement de cœur que si je ne devais pas le revoir dans quatre jours, et j'aurais pu lui dire, comme je le dirais à Mme de Lieven : « Je pleure mon départ dans le vôtre. »

***

L'accueil que l'on fit aux Tuileries au prince et à la duchesse les dédommagea des tracasseries des dernières semaines. Le duc d'Orléans vint voir la duchesse et lui fit des confidences sur son avenir et ses projets. Elle avait une vive sympathie pour le prince royal dont elle appréciait « le goût et les préten-

(1) Adolphe de Bacourt écrivait de Londres le 23 août au prince de Talleyrand : « Mme de Dino est partie ce matin en assez mauvais état, et il me tarde de la savoir heureusement arrivée à Paris. »

tions aristocratiques », mais elle blâmait sa « détestable tendance dans la politique », trouvant qu'il inclinait trop vers la gauche. Le Roi l'invita à Saint-Cloud et se montra prévenant. Mme Adélaïde, sachant que la duchesse de Dino avait abordé auprès du prince Esterhazy la question d'un mariage pour la princesse Clémentine, lui témoignait sa reconnaissance. Les visites de Guizot, de l'amiral de Rigny, de Thiers se succédaient. Talleyrand bénéficiait de même faveur. D'ailleurs il savait, comme tant de fois dans son existence, se montrer flatteur habile. « M. de Talleyrand, écrit la duchesse, est on ne peut plus à la mode au Château, parce qu'il répète beaucoup qu'il faut laisser faire le Roi (1). J'y suis aussi parce que j'écoute et que je dis de même, ce que je pense du reste... D'après ce que m'a dit M. Thiers, le Roi, à la retraite du maréchal Soult (2) a pensé à appeler M. de Talleyrand à la présidence du Conseil. Cette idée se présente même encore à son esprit lorsqu'il songe à la retraite du maréchal Gérard. Mais M. de Talleyrand n'accepterait à aucune condition et, pour le coup, comme l'a dit Thiers au Roi, « Mme de Dino ne le voudrait pas. »

Quelques jours à Rochecotte, puis la duchesse arrivait, le 10 septembre, à Valençay où Talleyrand et Pauline de Périgord l'avaient précédée. La duchesse s'inquiétait de la situation de Bacourt, resté à Londres. Le 20 septembre, elle écrivait à Thiers (3) : « Maintenant, rendez-moi le plus *personnel* des services. Protégez M. de Bacourt au Conseil, auprès du Roi, auprès de M. de Rigny. Il est dans la position la plus délicate et la plus difficile à Londres. Lord Palmerston est la plus odieuse des créatures; les affaires, de toutes parts diaboliques; notre Cabinet se monte la tête assez vite, et M. de Bacourt ne peut pas, comme M. de Talleyrand, laisser de côté la moitié de ce que contiennent les dépêches, n'y pas répondre, et enfin trancher, signer, et décider selon l'occurrence sans beaucoup se soucier du *qu'en dira-t-on* de Paris. M. de Talleyrand est d'ailleurs en rapports directs avec le Roi ; tout cela le met fort à l'aise. M. de Bacourt, au contraire, est entre le manche et l'enclume. Il a beaucoup de bon jugement, de tact, de netteté dans les

(1) Le roi Louis-Philippe ne désirait rien tant qu'être son premier ministre. Il se plaignait du duc de Broglie qui ne l'informait pas assez des affaires.
(2) Soult s'était retiré en juillet et avait été remplacé, le 18, par le maréchal Gérard.
(3) Les lignes qui suivent étaient tracées sur une feuille séparée, jointe à la lettre à Thiers, que la duchesse avait peut-être communiquée à Talleyrand ; elle tenait à ce que le prince n'eût pas connaissance du passage concernant Adolphe de Bacourt.

idées, de l'activité, de la droiture, une parfaite connaissance du terrain et une excellente position sociale à Londres. Mais il n'est pas *faiseur*, il ne sait pas se faire *valoir*, on ne saurait être plus éloigné de tout *charlatanisme* ; et malheureusement il en faut toujours un peu, surtout dans ce pays-ci.

« Voilà ce que j'avais à vous dire, parce que c'est ma propre affaire, et que je n'en ai guère en ce monde par laquelle je puisse être plus atteinte. Vous êtes la seule personne à laquelle je parle ainsi : je sais que je puis le faire sans inconvénient. Voyez-y la meilleure preuve de mon estime, de mon affection, de ma confiance, et ne la trompez pas. Je ne puis rien pour vous, et dans ce cas vous pouvez beaucoup pour moi ; ce ne sera pas une raison pour me refuser, j'en suis certaine. Répondez-moi en deux parties à cette lettre. Vous voyez qu'elle est écrite ainsi. »

C'est en ce mois de septembre 1834 que se place la visite de George Sand au château de Valençay : le mois suivant, dans le numéro du 15 octobre de la *Revue des Deux Mondes*, paraissait le fameux article : *Le Prince*.

Montrond à son tour apparut. Depuis longtemps la duchesse cherchait à provoquer une rupture entre Talleyrand et lui. Sans doute Montrond avait-il ajouté un nouveau titre à son inimitié en provoquant, par ses propos et ses allusions à Adolphe de Bacourt, la mauvaise humeur et la jalousie du prince. Enfin elle pensait que Montrond était un des mauvais compagnons du prince, un de ceux qui prétendaient le maintenir dans son attitude à l'égard de l'Église, et elle souhaitait l'éliminer. La duchesse avait en partie réussi; dès 1833, lors d'un séjour de Montrond à Londres, Talleyrand lui manifestait de la froideur et ne l'initiait plus, comme naguère, aux secrets de l'ambassade. Montrond, piqué, le lui reprochait dans des scènes assez vives où il rappelait certaines anecdotes de leur passé dont l'évocation ne devait, maintenant, guère plaire à Talleyrand. Au printemps de 1834, quoique peu encouragé, Montrond vint encore en Angleterre, essayant de reconquérir son ancienne faveur. « M. de Montrond, écrit la duchesse, est revenu de Paris. Son esprit prompt et incisif est toujours le même, et quoique assurément il ne soit rien moins qu'ennuyeux, je me sens repris de cette espèce de malaise qu'éprouvent souvent ceux qui sont dans l'atmosphère d'un être venimeux dont la piqûre est à redouter. Le charme qui a longtemps fasciné M. de Talleyrand, à son égard, n'existe

plus et a d'autant mieux fait place à un sentiment de fatigue et d'oppression que l'ancienneté de leurs relations, et leur intimité passée, ne permettent pas d'en secouer entièrement le joug. »

Montrond arriva cependant à Valençay en octobre, avec son assurance ordinaire, sa désinvolture, son esprit mordant, ses paradoxes cyniques. Talleyrand ne se dérida pas, resta de glace, avec une pointe de hargne. De sa prédilection ancienne pour cet ami à qui l'unissait tant de souvenirs communs, et quels souvenirs ! qui l'amusait par son aisance sans scrupules à évoluer dans l'existence, par son amoralisme relevé d'une élégance hautaine et cavalière, il ne restait plus grand-chose. Peu à peu, la froideur fit place à l'irritation ; Talleyrand, pris d'une colère subite, rabroua vertement l'ami de quarante ans, lui faisant comprendre qu'il avait assez de lui : Montrond, tout décontenancé et « profondément blessé », chercha à plaider sa cause auprès de la duchesse, à regagner son amitié. Un matin, il demanda à la voir et exposa ses griefs. A son tour l'irritation le saisit. Dans ses propos confus, il parla du Roi, de Flahaut, laissant entendre qu'il allait se ranger du parti de ce dernier, desservir Talleyrand auprès de Louis-Philippe. Au nom de Flahaut la duchesse dressa l'oreille. Montrond ne préparait-il pas une « vengeance sourde » ? En termes mesurés, elle lui reprocha à son tour de parler de « certaines choses qui, lors même qu'elles auraient une apparence de vérité, ne se disaient pas ou ne devaient jamais se dire après quarante années d'une liaison qui, du côté de M. de Talleyrand, pouvait s'appeler un patronage ». Ce qui ennuyait le plus Montrond dans ces querelles, ce n'était peut-être pas la perte d'une vieille amitié : il avait des prétentions à figurer sur le testament de Talleyrand, or cet héritage lui semblait bien compromis.

Il demanda à la duchesse si elle ne s'ennuyait pas affreusement, si la vie ne lui était pas insupportable auprès de ce vieillard qui s'avançait vers la mort et devenait quinteux. A quoi elle répondit en s'élevant aux notions de convenance, de devoir, d'intérêt de famille. Montrond, repris de son cynisme, riposta :

— Il est clair que vous êtes destinée à l'enterrer ; puis vous avez beaucoup d'esprit, un grand savoir-faire et savoir-dire, et vous êtes assez grande dame pour savoir prendre les choses d'une certaine manière ; mais quant à moi je n'ai qu'à m'en aller. »

Elle approuva cette décision, mais entoura son approbation

de conseils courtois. Le lendemain, au déjeuner, Montrond annonça qu'une lettre le rappelait à Paris et l'obligeait à partir. Sa déconvenue était cruelle, car l'arrivée était proche de plusieurs hôtes britanniques, dont lady Clanricarde, fille de Canning, d'Henry Greville, secrétaire privé de Wellington, et surtout du duc d'Orléans. Montrond aurait bien voulu se trouver à Valençay avec les uns et les autres (1).

Valençay retrouvait son animation et son éclat des fins d'été et des mois d'octobre, sous la Restauration, quand les invités peuplaient ses innombrables appartements, que le soir les fenêtres étaient illuminées par le feu des lustres, que de luxueux équipages et des cavaliers parcouraient les allées du parc, merveilleux sous sa parure d'automne. En même temps que la marquise de Clanricarde et Henry Greville, séjournaient à Valençay un ménage anglais, le colonel et Mme Dawson Damer, la duchesse de Montmorency, mère de la duchesse de Valençay, Jules d'Entraigues, député de l'Indre (2), propriétaire du château de la Moustière, près de Valençay, le baron de Montmorency, la comtesse Camille de Sainte-Aldegonde, ancienne maréchale Augereau, qui avait été dame du Palais sous l'Empire, le marquis de Sercey (3), Motteux (4), le vicomte Georges d'Harcourt. La vie au château était réglée de la façon suivante : après le déjeuner, servi à onze heures et demie, on restait au salon jusqu'à deux heures. Puis le prince et ses invités partaient en promenade. Le dîner était à cinq heures et demie, ce qui procurait de très longues soirées. Chaque jour, à neuf heures, Talleyrand sortait, montait dans son fauteuil roulant et se faisait promener pendant une heure. En rentrant il commençait un whist qui durait jusqu'à onze heures. Parfois il y avait une chasse à courre au cerf sur quinze ou vingt kilomètres ou une chasse à tir au chevreuil.

Le soir le prince narre de nombreuses anecdotes (5). On

(1) Le bruit courut à Paris — bruit que rapporta un an plus tard Rodolphe Apponyi dans son *Journal* (4 octobre 1835) — que Montrond avait été envoyé à Valençay par le Roi afin de rendre compte de ce que disait Talleyrand et de ce qui se disait dans son entourage. La duchesse de Dino, ayant appris cette trahison et profitant d'une insolence que Montrond se serait permise à son égard, « l'apostropha avec son éloquence foudroyante ». Après quoi, elle lui aurait ordonné de quitter Valençay sur le champ. Il y eut, un peu plus tard, une réconciliation entre Talleyrand et la duchesse d'une part, et Montrond qui fut de nouveau invité à Valençay.

(2) C'était le frère du préfet d'Indre-et-Loire, Amédée d'Entraigues.

(3) Ancien vice-amiral et pair de France.

(4) Familier à Londres du salon de lady Holland et ami de lady Cowper, plus tard lady Palmerston.

(5) D'après *Leaves from the Diary of Henry Greville* ; Londres 1905. Le *Journal* d'H. Greville est écrit partie en anglais, partie en français.

s'amuse à définir l'amour et Talleyrand propose : « L'amour est une réalité dans le domaine de l'imagination ». Le prince, parlant des événements d'Espagne, dit : « Ils se battent pour ce qu'ils croient être la liberté. » On parle des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès en cours de publication.

— Tout y est faux, dit Talleyrand ; jusqu'à l'année de son mariage qui est inexacte... Elle était très jolie, poursuit-il, évoquant la duchesse sous l'Empire, avait assez d'esprit. C'était ce qu'on appelle un mauvais sujet ; maintenant elle est devenue une des dames de M. de Chateaubriand, et assiste à ses lectures chez Mme Récamier.

Puis rappelant ses souvenirs du Directoire : « C'était admirable de voir la beauté des femmes qui se trouvaient chez Barras ; Mme Tallien était la plus belle, bien supérieure à Mme Récamier. »

Un autre soir, il parle de Louis XVIII qu'il avait entendu dire : « C'est singulier que je sois le seul homme de France qui sache mettre et ôter son chapeau. Et il est vrai, poursuivait Talleyrand, qu'il y mettait de la prétention. A la première Restauration il s'étonna de découvrir tant de livres de théologie dans la bibliothèque de Napoléon ; « Est-ce qu'il était croyant ? me demanda-t-il. »

Un autre soir encore il rappelle qu'au temps du Directoire, il fut témoin d'une scène très vive entre Carnot et Barras. Carnot prononça quelques paroles qui irritèrent Barras.

« — Tu mens, dit ce dernier, tu sais que tu mens.

« L'autre répliqua :

« — Je te réponds : c'est toi qui mens et, pour te donner un démenti, je lève la main.

« — Ne lève pas la main, riposta Barras, il en dégoutterait du sang.

« Ah ! mon Dieu, conclut Talleyrand, dans quelle jolie compagnie je me trouvais ; je n'avais alors jamais rien vu de pareil. »

La duchesse de Dino égrène elle aussi des anecdotes du temps qu'elle était dame du Palais. Elle entendit Napoléon, à la veille de partir pour la campagne de Russie, faire un sermon aux dames de la cour : « Il dit des choses très désagréables à la maréchale Ney sur sa conduite, que cela devenait trop fort et finirait mal. Quant à vous, me dit-il, je sais que vous êtes sage ; tâchez que cela dure. »

Le 26 octobre, arrivée du duc d'Orléans accompagné du général Baudrand et d'officiers. La garde nationale de Valençay faisait la haie dans la cour d'honneur, le conseil municipal était présent ainsi qu'une foule de paysans. Le prince, le duc de Valençay et la duchesse de Dino accueillirent le prince royal sur les marches du château. Puis il y eut réception des autorités militaires et civiles. Le surlendemain, après le déjeuner, grande promenade avec trois calèches, un phaéton et six chevaux de selle. On traversa le parc et une partie de la forêt pour aboutir à un pavillon où l'on s'arrêta. Une musique militaire, cachée sous les ombrages, jouait. Puis on repartit à travers la forêt. Le soir, bal à l'Orangerie ; les cours, le donjon, les grilles étaient illuminées.

Le duc d'Orléans s'entretint avec la duchesse et avec Talleyrand. Il fut d'avis que le prince ne pouvait retourner en Angleterre et émit cette opinion à plusieurs reprises, soit en conversation privée, soit devant les hôtes du château. Talleyrand fut assez piqué de cette insistance.

Dans les jours qui suivirent le retour du duc d'Orléans à Paris, une correspondance active, presque quotidienne, s'engagea entre Talleyrand et Mme Adélaïde : le sujet principal en était la question de l'ambassade à Vienne, ouvertement proposée à Talleyrand. Les lettres du prince étaient communiquées à la duchesse de Dino qui, à son tour, se rendait à Châteauvieux, proche de Valençay, auprès de Royer-Collard, pour prendre son avis. Quant à la lettre de démission de l'ambassade de Londres, elle fut rédigée en brouillon par la duchesse ; Talleyrand y changea deux mots et Royer-Collard modifia quelques expressions (1). Le prince, encore vexé de l'affirmation du duc d'Orléans sur l'impossibilité de son retour à Londres, et de plus mis de mauvaise humeur par de nouveaux commérages de Mme de Flahaut (2), ne se hâtait pas de donner sa réponse sur Vienne. Enfin, dans une lettre du 17 novembre, il se décida : « Vienne me plairait sous beaucoup de rapports et plairait à Mme de Dino, que tout son dévouement pour moi console difficilement de

(1) Talleyrand devait être remplacé à Londres, au bout de quelques mois, par le général Sébastiani.

(2) Dans une lettre à Requien, du 19 décembre 1834, Mérimée raconte plaisamment comment Talleyrand ruina, auprès du duc d'Orléans, tout projet de nommer Flahaut à Londres. Il commença par faire l'éloge du général et déclara que c'était l'homme le plus propre à occuper ce poste ; puis, après une pause, il ajouta perfidement : « Il pourrait aussi bien remplir les fonctions d'ambassadeur d'Angleterre à Paris. » *Correspondance générale de Mérimée*, publiée par Maurice Parturier, tome I.

quitter Londres » ; mais il faisait des restrictions : il ne pouvait s'agir d'une ambassade permanente, seulement d'une mission temporaire, à un Congrès par exemple, « d'une réunion telle que celle de Vérone ou d'Aix-la-Chapelle. »

Sur ces entrefaites le cabinet Melbourne était tombé et venait d'être remplacé par un ministère *tory* (1) présidé par sir Robert Peel avec Wellington au *Foreign Office*. A la suite de ce changement il fut de nouveau question du retour de Talleyrand à Londres. On lit dans la *Chronique* de la duchesse de Dino, à la date du 19 novembre : « Un courrier du Roi est arrivé ici porteur d'une lettre de la main même de Sa Majesté, et d'une de Mademoiselle. Caresses, prières, supplications, il y a de tout dans ces lettres. Mon nom même, répété sans cesse, est appelé à l'aide. Tout cela est employé pour déterminer M. de Talleyrand à reprendre son ambassade de Londres. Le Prince royal m'écrit dans ce sens de la manière la plus pressante : toutes les autres lettres reçues par la poste sont dans le même esprit... M. Pasquier insinue une phrase sur les immenses services qu'on est encore appelé à rendre. Mme de Jaucourt écrit quatre lignes sous la dictée de M. de Rigny pour dire : « Venez, on ne peut se se passer de vous ; sauvez-nous. »

Ces sollicitations pressantes ébranlaient la résolution de retraite chez Talleyrand, mais aussi chez la duchesse de Dino, que toute perspective d'un rôle politique ou diplomatique enivrait. Mais, dans la coulisse, Royer-Collard, conseiller sévère, intervenait, et, avec sa rude sagesse. refrénait les aspirations trop passionnées. Le 24 novembre, Royer-Collard ayant parlé, on lit encore dans la *Chronique* : « M. de Talleyrand persiste heureusement dans sa démission ; mais tel est le singulier prestige qui s'attache à lui que la Bourse baisse ou se relève selon les chances plus ou moins probables de son départ pour Londres, que les lettres de toutes parts l'appellent au secours, et que des gens que nous ne connaissons pas, même de nom, lui écrivent pour le supplier de ne pas abandonner la France. Cela tient évidemment à deux choses : c'est que le public français ne veut jamais voir dans le duc de Wellington qu'un croquemitaine en personne, et dans M. de Talleyrand que quelqu'un que le diable emportera un jour, mais qui, en attendant, grâce au pacte qu'ils

(1) Il ne devait durer qu'environ trois mois.

ont ensemble, ensorcelle à son gré l'univers. Que c'est bête, le public ! Il est si crédule dans sa foi, si cruel dans les vengeances de ses mécomptes. »

Le prince de Talleyrand revint à son idée d'un congrès ; elle lui plaisait. Il écrivit à Wellington afin de la lui soumettre. Dans sa lettre du 24 novembre, Mme Adélaïde l'encourageait dans cette voie : « Pourquoi, mon cher prince, n'iriez-vous pas à Vienne avec ce même titre (d'ambassadeur extraordinaire) préparer le congrès. » Mais bientôt Talleyrand, de lui-même ou sous l'influence de la duchesse de Dino et de Royer-Collard, se détachait du projet. « L'homme de la Restauration, de la légitimité ne saurait pas plus convenir à Vienne que Vienne ne pourrait lui plaire, écrivait-il à Mme Adélaïde le 26 novembre. Le congrès, d'ailleurs, s'il a lieu, ne s'y tiendrait pas ; on choisirait une ville si ce n'est parfaitement neutre, du moins la plus éloignée possible de l'influence directe de la révolution comme de l'absolutisme, quelque ville de second ordre, d'Allemagne ou d'Italie. »

En décembre cependant, le projet de Vienne, où il s'agissait de remplacer le comte de Saint-Aulaire, parut près de se réaliser. Le 14 décembre 1834, Metternich écrivait au comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Paris (1) : « M. de Saint-Aulaire était prévenu déjà par sa correspondance directe du changement de destination qui semblait devoir avoir lieu à son égard. Il n'en est pas content, mais il obéira. J'ai quelque peine à croire que M. de Talleyrand ait le courage d'entreprendre le voyage de Vienne ; s'il devait en être autrement, je n'aurais rien à objecter à sa venue. De tous les diplomates, c'est avec M. de Talleyrand que j'aurais le moins de difficulté à m'entendre sur bien des choses, et c'est lui que je craindrais le moins dans celles sur lesquelles une entente entre nous serait impossible. » Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Talleyrand et dans celui de la duchesse de Dino ? Celle-ci eut-elle l'impression que Talleyrand n'avait plus la vigueur physique qui convenait pour la nouvelle ambassade ? Discerna-t-elle elle-même, ou Royer-Collard lui fit-il discerner, le grand danger qu'une telle ambassade présentait pour les fins qu'elle se proposait, à savoir de se rapprocher du faubourg Saint-Germain, des légitimistes et de l'Eglise ? (2) Repré-

(1) *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich.*
(2) Peut-être aussi le ministre des Affaires étrangères d'alors, l'amiral de Rigny, ne mit-il aucun empressement à confier une nouvelle mission à Talleyrand.

senter la monarchie de Juillet dans la capitale d'un empire où les Bourbons de la branche aînée étaient toujours considérés comme prétendants au trône, c'était se poser en adversaire de ceux avec lesquels on voulait faire la paix. « Mme de Dino, mande Metternich à Apponyi, le 24 décembre, a écrit ces jours derniers au prince Esterhazy pour lui rendre compte de la décision de M. de Talleyrand de se retirer entièrement des affaires. Elle dit que le poste de Vienne lui avait été offert à deux reprises, mais qu'il avait refusé, vu son âge et ses infirmités, et même, abstraction faite de ces motifs, par la considération qu'il aurait craint de fournir trop d'aliments à ses calomniateurs, en venant, dans l'endroit même où il avait aidé à assurer le triomphe du principe de la légitimité, défendre la thèse contraire, et cela, de plus, dans le pays même où la famille des Bourbons jouit d'un asile et dans une ville que vient souvent visiter Madame la Dauphine. »

Et le projet fut abandonné comme l'avait été l'ambassade de Londres.

Les quatre années passées en Angleterre demeuraient une des phases importantes de la vie de la duchesse de Dino, et avaient à jamais imprimé leur souvenir dans son cœur et dans son esprit. « Mme de Dino, écrivait Talleyrand en 1835 au baron de Gagern, pendant les quatre ans qu'elle a passés en Angleterre, a complété la croissance dont un esprit supérieur était susceptible, et qui la place au premier rang des personnes les plus distinguées. »

Plus tard, en 1836, la duchesse se rappelait ses années de Londres. « A Londres, j'étais dans un monde grand et simple ; j'y avais du succès et du repos tout à la fois. M. de Talleyrand y jouissait d'une bonne santé, il y faisait de grandes affaires. Les agitations que j'y ai éprouvées valaient au moins leur enjeu : j'avais le temps de m'occuper, de lire, de travailler, d'écrire, de réfléchir ; je n'étais pas bousculée par tous les désœuvrés. L'impôt des visites ne se prélève à Londres que sur une voiture vide et sur des cartes ; enfin je prenais plaisir à vivre... Voilà pourquoi il me prend de profonds et mélancoliques regrets après ces années qui ne reviendront plus. »

L.-J. ARRIGON.

LES PLAISIRS DU VOYAGE

DERNIÈRE PARTIE [1]

I

Si Adèle n'avait pas été la première à demander à Max de ne point avertir Foncemagne de leur coup de téléphone, il lui aurait bien certainement adressé la même requête. Mais il eût été par cela même contraint de lui avouer qu'il n'ignorait rien de l'entrevue qu'ils avaient eue tous deux. Il valait mieux, pour sa dignité, avoir l'air de ne rien soupçonner du travail qu'ils étaient en train de poursuivre pour lui en commun. Mais d'autre part, il pouvait y avoir péril à laisser Foncemagne continuer à agir seul, à ne savoir de l'état des négociations engagées que ce que ce dernier voulait bien lui en raconter. Foncemagne lui ayant parlé de la conversation téléphonique qu'il devait avoir le jeudi matin avec Adèle, Max s'était décidé à prendre les devants. Sa confiance en son complice n'était point telle qu'il ne préférât récupérer, à son insu, l'initiative des opérations.

Max n'avait tenu qu'à moitié sa promesse. Il n'avait point revu Foncemagne. Il s'était contenté de lui téléphoner à midi, ainsi qu'il en avait été décidé entre eux.

— Eh bien ? avait-il fait, s'efforçant de mettre dans cette interrogation toute l'anxiété désirable.

L'autre s'était montré laconique.

— Eh bien ! la petite m'a renvoyé à demain. Allons, ne commence pas tout de suite à te frapper ! Evidemment, j'aurais préféré être fixé dès aujourd'hui, moi aussi. Mais il n'y a aucune

(1) Voir *La Revue* du 1er Février.

raison de ne pas la croire. Elle est sérieuse, et elle a l'air tellement convaincu !

Il avait ajouté :

— A tout hasard, ne t'endors pas, si tu entrevois d'autre part quelque possibilité. Est-ce qu'on se retrouve au *Broadway*, à l'apéritif ?

— Ecoute donc ! Peut-être, actuellement, vaut-il mieux pour moi ne point trop paraître dans des endroits comme ça.

— Juste ! Très juste ! A demain, alors ! A midi, tout comme aujourd'hui.

— A midi !

Quand on a la chance de posséder de bons amis qui se mettent en quatre afin de vous tirer d'embarras, que ne ferait-on pour bien leur prouver la confiance qu'on a dans l'efficacité de leur effort ? Tel était le parti auquel Max n'avait éprouvé aucune peine à se ranger. Il avait commencé par s'offrir, rue du Débarcadère, un confortable déjeuner, dans un excellent petit restaurant dont il n'avait jamais senti le besoin de galvauder l'adresse. Vers deux heures, il y avait eu un mauvais moment à franchir. Courses, ce jour-là, comme un fait exprès, à Maisons-Laffitte ! Tout au plus une demi-heure de taxi ! Mais non, tout de même, ce ne serait pas raisonnable. Il n'aurait qu'à rencontrer là un de ses imbéciles de créanciers.

Il avait tenu bon. Histoire de se récompenser de son effort, il avait commandé un calvados de derrière les fagots. Il était en train de l'achever sur le coup de trois heures, à l'instant même, l'instant précis, mon Dieu, oui, où Adèle faisait son entrée dans l'appartement, rempli de quel terrible silence, de M. Silas Middleton.

A présent, elle était enfin dans ses bras. Bien fort qui réussirait à l'en arracher désormais ! Riant, pleurant, elle répétait :

— Confiance en moi !... Comment n'as-tu pas eu... ? Dire qu'il a fallu que ce soit un autre qui m'apprenne !...

— C'est vrai ! fit-il, assez mollement. Comment diable as-tu su ?...

La question Foncemagne qu'il avait oubliée ! On ne peut jamais être tranquille ! Avant de jouir de sa victoire, il restait à Max une comédie à jouer. Autant s'en débarrasser tout de suite, n'est-ce pas ?

— Comment as-tu pu deviner que j'étais embêté ? répéta-t-il, commençant déjà à froncer le sourcil.

Elle eut peur de lui voir prendre mal la chose. Elle se serra davantage contre lui.

— Tu n'as pas compris ? Souviens-toi, voyons, lorsque, ce matin, au téléphone, je t'ai demandé de t'arranger pour ne pas rencontrer de la journée ton ami Foncemagne. C'est lui, qui a eu l'idée de venir me trouver, qui m'a révélé... Mon pauvre amour, tous ces misérables contre toi ! Foncemagne a cru en moi, lui, au moins. C'est bien d'avoir des amis pareils. Il est vrai que l'on n'a que ceux que l'on mérite, mon chéri.

— C'est entendu ! C'est chic, très chic de sa part. Sois assurée, cependant...

— Il doit me retéléphoner demain matin. Il ne sait rien encore. Comme il va être heureux !... Il faudra... Ah ! et puis assez de Foncemagne, veux-tu !... Pour l'instant, ne songeons qu'à nous !...

Il paraissait vouloir discuter encore. Elle lui ferma la bouche avec ses baisers.

— Un petit verre de porto, hein, ma jolie ? On l'a bien mérité, ce me semble.

Entre les tentures trop hâtivement tirées, les dernières lueurs du jour traînaient sur la carafe emplie de la belle liqueur brique. Les ressources du square de La Tour-Maubourg continuaient à faire les frais de cet après-midi mouvementé.

De nouveau, ils recommencèrent à se donner la joie d'éparpiller ce butin sensationnel. Trois bagues : diamant, saphir, émeraude, cette dernière plus belle encore, avait-il semblé à Adèle, que le rubis que Robert lui avait donné ; deux bracelets, une paire de dormeuses en brillants ; enfin et surtout un collier de perles magnifiques, qui devait à lui seul valoir autant que tout le reste. Qu'est-ce qui avait guidé la jeune femme dans un choix qui, obligatoirement, avait dû être assez précipité ? La crainte de ne pas prendre suffisamment ? D'être dans la nécessité de revenir ? Alors, puisqu'elle y était, comme on dit ... Chose à peine imaginable, en un tel instant, elle avait trouvé le moyen de songer à Léonard. Ah ! et puis où était le crime, après tout, pour peu que ce fameux testament existât ?

Quant à Max, lorsque ces richesses inattendues lui étaient

apparues, ébloui devant elles, il avait tout de suite esquissé le geste du reclus qui aperçoit le soleil, de l'enfant qui porte la main à ses yeux. Puis, presque aussitôt, il avait eu un mot regrettable.

— Es-tu sûre qu'il n'y ait point du faux, là-dedans ?

Un peu offusquée, elle n'avait pas répondu.

— Et ton mari ? avait-il insisté, continuant à douter de sa chance. Ne va-t-il pas s'apercevoir ?...

Elle avait haussé les épaules avec le plus admirable des aplombs.

— S'apercevoir de quoi ? Me les as-tu vus une seule fois sur moi, ces bijoux ? Alors ? Léonard, se méfier de quelque chose ? On voit bien que tu ne le connais pas !

Sa joie le rendait réellement maladroit.

— C'est pratique, dis donc, des maris semblables, avait-il fait avec un rire d'un goût assez douteux.

Elle l'avait regardé. Les hommes, encore une fois, étaient bien tous les mêmes. Celui-là comme les autres. Sans doute s'imaginait-il être le seul à n'avoir jamais rien ignoré d'elle. Elle rit aussi, mais pas de la même manière, et pour d'autres raisons que Max.

Celui-ci, avec son instinct de fauve, venait d'ailleurs d'avoir soudain l'intuition de se trouver sur un terrain un peu mouvant.

— Tu sais, mignonne, de tout ce que je viens de te dire, il ne faut retenir que ma crainte de t'attirer des ennuis. Cela, jamais, tu m'entends ! Max alors ne serait plus Max. Donc, une chose est acquise : ma reconnaissance. Elle te suivra, te précédera dans l'existence, partout où tu iras. Cela posé, l'instant est venu de passer aux questions d'ordre pratique. Il ne convient point que tu aies travaillé comme tu viens de le faire pour que cela ne serve à rien. En bref, que t'a dit Foncemagne ? Que j'avais besoin de trois cent mille francs ?

— Oui ! Deux cent mille pour désintéresser ton affreux usurier ; plus cent mille pour lui, qui t'en a fait l'avance.

Max hocha la tête, bon enfant.

— L'avance ! L'avance ! C'est encore une façon de parler. Il n'avait qu'à dire en chiffres ronds trois cent mille, ce beau mirliflore, sans entrer dans le détail, sans faire parade auprès

de toi du service qu'il me rendait. Donc, disons trois cent mille, tout de même.

— J'ai l'impression, n'est-ce pas, fit-elle, avec une voix qui ne pouvait se défendre d'un tremblement, qu'il doit y avoir largement moyen de nous les procurer, ces trois cent mille francs, avec ce que je viens de te remettre ?

Il ne put réprimer un sourire, un sourire que, sans doute, presque aussitôt, il dut regretter.

— Oui, largement ! Je l'espère, tout au moins. C'est que, par le temps qui court, les gens à qui nous allons avoir à nous adresser sont d'un dur, d'un dur !... Il est surtout indispensable de ne pas leur donner l'impression qu'ils nous tiennent le couteau sur la gorge. Compte sur ton petit Max, fillette, pour parler à ces jolis messieurs avec l'autorité voulue. Pour cela, il ne faut pas être pressé. Est-ce que tu me suis bien ? Est-ce que tu comprends ?

— A merveille ! fit-elle, profitant du plaisir qu'il éprouvait, visiblement, à s'entendre parler pour se pelotonner de nouveau tout contre lui. N'oublie pas, cependant, que tu n'as plus que deux jours, puisque le 31, il faudra...

— D'accord ! D'accord ! Et c'est même pour cela, ma pauvre chérie, que, de ces deux jours, de trois ou quatre même, tu dois t'attendre à ne plus me voir, tout en te disant bien que, pendant ce temps-là, je ne vais pas cesser de travailler moi aussi pour la communauté. Mais après, mes empereurs, quelle ribouldingue ! cela je te le jure. Tiens, je me souviens que Pâques est justement cette année le 8 avril. Pourquoi ne profiterions-nous pas des vacances pour pousser un petit bout de voyage de noces jusqu'aux lacs italiens ? Giovinezza ! Bellagio ! Funiculi ! Allons, en attendant, un autre verre de porto, veux-tu, à la santé de ce beau projet !

Elle tourna vers lui ses lourdes et sombres prunelles d'or.

— Tu es le maître, mon maître, celui de tout ! murmura-t-elle sur un ton qui n'avait jamais été aussi soumis.

— Alors, c'est entendu ? fit-il, quand, vers sept heures, ils furent sur le point de se séparer. De trois jours, quatre, peut-être, ma petite chérie, nous ne nous voyons plus. Lundi, 2 avril ; 3, mardi. Le mardi 3 au matin, à onze heures, soyez, Madame, à votre poste, pour entendre la sonnerie de votre appareil télé-

phonique. Ce sera le service de la garde des fourrures des grands magasins du Bon Marché qui aura l'honneur, plus grand encore, de vous appeler.

Elle se mit à rire.

— A propos de téléphone, dit-elle, je sais que je vais encore me faire gronder si je reparle de Foncemagne. C'est égal, je voudrais bien savoir ce que je vais avoir à lui répondre, à ce pauvre diable, quand il va m'appeler demain matin.

Max l'empoigna par les épaules et l'embrassa.

— A ta guise ! Ce que tu voudras ! Je m'en moque ! Ou plutôt, tiens, ceci, par exemple : que, côté Max, tout est arrangé, archi-arrangé, et que nous déjeunons ensemble tous les trois, un jour de la semaine prochaine. Voyons, lequel ? Le jeudi 5 ! Pourquoi pas, mon Dieu, si nous ne sommes pas en route pour l'Italie. Nous lui devons bien cela, après tout, à cette vieille ficelle !

Adèle rit plus fort.

— C'est ma femme de chambre qui lui répondra, alors. Il n'aurait qu'à demander à me voir pour obtenir des explications que je serais bien incapable de lui fournir. J'aime autant que ce soit toi qui t'en charges.

Ils se quittèrent. Max, tout à coup, la rappela, afin de l'embrasser de nouveau, avec une chaleur subite. Il n'était point prodigue de manifestations de ce genre. Mais, franchement, en face d'une décision comme celle qu'il venait de prendre, quel eût été l'être qui ne se serait point tout de même, rien qu'un instant, senti ému ?

***

Après le départ d'Adèle, aussi furtif qu'avait été sa venue, Robert ne sortit point tout de suite de sa cachette. Elle n'aurait eu qu'à revenir. Elle pouvait se raviser, avoir oublié quelque chose, penser qu'elle n'avait pas pris suffisamment.

Quand il jugea qu'il n'y avait plus rien à redouter, traversant la chambre, il passa dans la salle à manger. Il se versa un verre de whisky, qu'il but sans eau, à petites gorgées. Devant lui, il y avait une haute glace sombre. Elle l'encadrait en cet instant comme s'il eût été son propre portrait. Il avait quitté cette affreuse casquette à oreillettes qu'il portait de façon continue, quand il n'était pas seul, même et surtout en présence de Dick,

afin de couper court aux commentaires de celui-ci sur le contraste qu'il y avait entre ses cheveux d'un châtain dans lequel il n'y avait pour ainsi dire point de fils d'argent, et sa barbe à peu près toute blanche, d'une blancheur qui semblait s'accentuer chaque jour. Qu'y eût-il eu, d'ailleurs, d'étonnant à cela ?

Revenu dans la chambre à coucher, le premier détail qu'il remarqua fut, sur le tapis, une violette du bouquet que, de son observatoire, il avait fort bien aperçu sur l'étole de renard gris de sa silencieuse visiteuse. Il se baissa pour ramasser la petite fleur qu'il déposa, avec précaution, sur la cheminée. Il n'eut pas ensuite beaucoup de peine à établir l'inventaire de ce qui manquait. Adèle ne s'était pas embarrassée des écrins. Ils gisaient là, entrebâillés. Elle avait dû enfermer pêle-mêle bracelets et bagues dans celui du collier de perles, dont l'absence aussitôt le frappa. Elle en connaissait approximativement la valeur. Il eût été illogique que ce ne fût pas lui d'abord qu'elle eût songé à emporter.

Posément, il referma la commode. Il s'assit ensuite dans un fauteuil. Il ne sut jamais au juste combien de temps il y demeura, ni depuis quand la nuit était tombée quand il se décida à faire un peu de lumière. Mais qu'importait ! N'est-ce point la clarté au contraire qui gêne, pour y voir clair, dans bien des cas ?

A quoi songeait-il ? Peut-être à la destinée de ces bijoux. Il se rappelait, enfant, les avoir vus de rares fois au cou et aux bras de sa mère, de très rares fois, puisqu'elle avait été presque toujours en deuil. Quel allait être leur sort ? De quelles mains en quelles mains allaient-ils rouler ? A quelles tractations, oscillant sans cesse entre le crime et la honte, allaient-ils être voués maintenant ? Mieux valait de toute façon ne pas chercher à savoir quelle était sa responsabilité à lui au cours de cette lugubre aventure. Ah ! totale, il ne le niait point. Adèle, il la mettait, elle, à peu près hors de cause. Ce n'était point par goût du lucre — la seule chose vraiment basse et impardonnable en ce monde — qu'elle avait péché. Elle n'aurait eu qu'un mot à dire. Tout cela lui eût appartenu. Elle avait mieux aimé la liberté, et voilà tout !

On se rappelle qu'il n'avait pas déjeuné. Il ne dut pas dîner davantage. Il congédia, dès qu'il le put, Dick qui lui était

revenu dans un état d'enthousiasme significatif d'une journée consacrée à la prospection des caves les plus réputées de la Champagne. Seul de nouveau, il dut avoir tout le loisir de comparer cette fin de soirée à celle de la veille. Il valait mieux être, somme toute, où il en était. Le doute, ce doute qu'il avait craint, haï plus que tout, ne lui était plus guère permis, ou bien, alors, c'est qu'il eût été joliment difficile à convaincre. A condition de n'en avoir pas peur, la voie devant lui était droite. Il faut bien songer à ce que put être, en ces minutes définitives, l'objet de ses méditations. Il faut bien penser à l'état d'esprit de ces hommes dont Balzac a dit qu'ils sont sur le point d'accomplir un Dix-huit Brumaire dans leur vie.

Dick réconcilié, le lendemain, avec une conception moins échevelée de l'existence, constata que le lit de son maître n'était pas défait. Il avait dû passer la nuit dehors, comme cela lui était arrivé plusieurs fois. Très décidé à demeurer dans une place qui s'avérait de plus en plus avantageuse, le valet de chambre se garda bien de risquer à ce sujet la moindre question.

De tout le jour, Robert ne sortit point non plus. Il n'avait pas l'air de mauvaise humeur, bien au contraire. A Dick qui le regardait sans réussir à dissimuler son inquiétude, il lui arriva même à deux ou trois reprises de sourire, oh ! de façon plutôt lointaine. On eût cru l'un de ces condamnés qui, accueillant leur verdict de mort, semblent vous dire : « Eh quoi ! ce n'était que cela ? J'avoue que je m'attendais à bien pis ! »

A neuf heures et demie, lorsque son majordome se présenta dans le cabinet de travail pour lui souhaiter, comme de coutume, une bonne nuit, il ne manqua pas de répondre par la formule habituelle : « Je vous remercie ! Et, à présent, sous aucun prétexte, que l'on ne vienne plus me déranger, mon garçon ! »

Il était onze heures, environ, quand, abandonnant le coin de la cheminée, M. Silas Middleton — donnons-lui encore ce nom qu'il ne lui reste plus grand temps à porter — s'en vint prendre place devant sa table de travail. Jalousement, il ouvrit le tiroir où il serrait sa correspondance.

Minuit approchait lorsque, avec autant de sûreté et de calme que s'il ne faisait plus que recopier ce qui en était déjà arrêté

dans sa tête, il se mit à écrire une lettre, une lettre dont il ne serait point possible de ne pas reproduire ici la partie à tout le moins la plus essentielle.

« Je t'ai dit que, depuis quatre mois que je suis à Pahang, j'aurai fait un peu tous les métiers. Ainsi le veut la vie de la plantation, le fait d'être à peu près seul pour résoudre à l'improviste beaucoup de difficultés, pour se débrouiller dans une infinité de circonstances. Il y avait tout de même un genre de fonctions que je n'avais pas eu encore l'occasion de remplir, celle de directeur de conscience. Or, depuis huit jours, c'est-à-dire depuis la dernière fois que je t'ai écrit, je ne peux plus en dire autant.

« Je pense qu'il peut bien t'arriver quelquefois de ne pas lire à fond mes lettres. Je m'en suis rendu compte à pas mal de détails qui doivent t'échapper, à certains passages auxquels, autrement, tu n'aurais pas manqué de répondre. C'est ma faute, ma chérie. J'écris beaucoup trop souvent et beaucoup trop. Mais, cette fois, je voudrais obtenir un tour de faveur, une garantie. Le cas que j'ai à t'exposer m'intéresse personnellement, et, ou je me trompe fort, il t'intéressera au même degré. J'ai été appelé à donner mon avis là-dessus. Ce que je veux, c'est savoir si tu aurais été, si tu es d'accord avec moi.

« Figure-toi que, parmi le personnel européen de la plantation, j'ai ici un agent arpenteur dont je ne sais pas si je t'ai déjà dit le nom, et si, ne te l'ayant pas dit, j'ai le droit de te le révéler à présent, étant donné ce que va être la suite de cette lettre. Allons, tant pis, soyons indiscret jusqu'au bout. D'autant qu'il y a peu de chances pour que vous vous rencontriez jamais, n'est-ce pas ?

« Coster, c'est son nom, Coster, donc, a une femme, excessivement belle, paraît-il, et qu'il aime. Que ce soit sa femme légitime, c'est secondaire, du moment qu'il l'aime, — je n'ai pas dit qu'*ils s'aiment*, note bien. Elle habite non la plantation, mais Singapour, pour des motifs qui n'ont rien à voir avec la question. Il y a sept ans que dure ce ménage, qui n'en est pas un, sept ans que ce pauvre diable n'a vécu que pour cet amour, se l'imaginant partagé. Il aura été certainement le dernier à le croire. Et je me demande même s'il ne le croit pas encore, l'infortuné !

« Quoiqu'il en soit, il vient donc d'apprendre ce qui n'était plus un secret pour personne, c'est-à-dire la vérité. Quand on tient absolument à la connaître, on finit toujours par y réussir, tu n'en doutes pas une minute, n'est-ce pas, chérie ? Ce qu'il a appris ? Peu importe ! Tu t'en doutes également. Bref, voilà l'homme que j'ai eu l'autre soir devant moi devenu en un clin d'œil la plus navrante des loques, un homme, pourtant, d'autre part, dans la véritable acception du terme, je te le certifie. Je l'avais invité à dîner, en tête à tête, bien entendu. Depuis quelque temps, en effet, son service ne marchait pas comme à l'ordinaire. Je n'avais aucun mérite à en connaître la raison, puisque j'étais au courant de sa vie privée. Mais je ne savais pas qu'il savait, lui. Peut-être ce soir-là était-il à bout de nerfs. Peut-être ai-je réussi à lui inspirer confiance. Bref encore, il a fondu en larmes. Quand nous nous sommes quittés, il m'avait tout dit.

« C'est ici que j'ai besoin de ta délicatesse, de ton bon sens, de ton expérience, car j'ai parlé, moi aussi, au cours de ce repas. Et le conseil que j'ai donné à Coster est d'autant plus grave pour moi, engage d'autant plus ma responsabilité qu'il s'en est allé en me promettant de le suivre. « Ou vous aimez cette femme, « lui ai-je dit, ou vous ne l'aimez point. Dans le second cas, que « vous importe ? Il y a des chances pour que la vie se charge de « vous venger, et plus encore que vous ne pouvez le souhaiter, si « vous avez tant soit peu de douceur d'âme. Ou bien, vous « l'aimez ? Oh ! mais, alors, c'est que tout change ! Tenez, voici ce « que vous allez faire. Je vous donne une semaine de congé. Partez « tout de suite pour Singapour. Dites-lui que vous savez tout, « sans chercher à préciser si elle ne vous y oblige point. Ensuite, « vous ajouterez que tout est sans doute de votre faute ; que « vous n'aviez qu'à vous méfier, à ne pas la laisser seule ; que « c'est vous qui sollicitez son pardon. Vous terminerez en affir- « mant que vous ne voulez plus vous souvenir — sans trop rien « préciser non plus — des terribles inconséquences qui auront « sans doute été commises. Vous verrez bien ce qu'elle vous « répondra, quelle sera son attitude, en vous écoutant... »

« Et la tienne, en me lisant, quelle est-elle ? C'est, tu penses bien, ce que je voudrais savoir avant tout. Il me semble déjà t'entendre me répondre, mais, mon Dieu ! ce que Coster m'a répondu lui-même : « Ce sont là des conseils faciles à donner

« aux autres, mais qu'on ne suivrait peut-être pas. » Je lui ai répliqué : « Vous vous trompez ! Si j'ai osé vous parler de la « sorte, c'est parce que c'est, exactement, de cette façon que je « me conduirais ! »

« Mais ce n'est là que la première partie du problème. Il y a la seconde. Et, ici, je n'ai pas, hélas ! le droit d'être aussi affirmatif. Mais c'est ici, précisément, que tu vas sans doute pouvoir venir à mon secours. Quelle est, à ton sens, la réponse qu'à ce malheureux va faire cette malheureuse ? Pour être plus certaine de ne pas te tromper, il y a un moyen qui me semble simple. Mets-toi à la place de cette femme, ma bien-aimée.

« Oui ! Tu m'as donc en face de toi. Je t'aime. Je te le répète. Que les terribles inconséquences qui ont pu être commises soient oubliées ! Et si tu m'objectes que la comparaison n'est pas valable, que ces deux êtres, elle et Coster, ont un avantage sur nous, celui de n'être pas aussi cruellement éloignés, d'avoir eu la bienheureuse possiblité de tomber presque immédiatement dans les bras l'un de l'autre, alors, je sourirai, mon amour chéri, et je te dirai à mon tour : « Qu'en sais-tu ? » Où prends-tu que je sois si loin que cela ? Ne me sens-tu pas, en cette minute, tout près de toi, plus encore que tu ne l'imagines, comme si je n'étais point parti, comme si ce voyage n'avait jamais existé, en un mot ? Et qui te dit que je suis parti ? Qui te dit que je t'ai jamais quittée ? C'est l'invraisemblable, vois-tu, c'est l'incroyable qu'il faut croire ! Et à qui confierais-je le soin de t'y aider, sinon à la violette que tu vas retrouver dans cette enveloppe, celle qui était, hier, jeudi 29 mars, à trois heures, si près de toi, si près aussi, ma bien-aimée, ma bien-aimée !... »

***

Et voici donc quel fut l'emploi du temps des divers acteurs du drame qui allait à présent se précipiter, sans qu'il fût possible à chacun d'eux d'obtenir désormais le moindre instant de répit, entre le jeudi 29 mars, date à laquelle, vers sept heures du soir, Adèle et Max se quittèrent, la première ayant remis au second les bijoux du square de La Tour-Maubourg, et le mardi 3 avril, dans cette matinée où elle attendit chez elle, à partir de onze heures, ce coup de téléphone du service de garde des fourrures qui ne devait jamais être donné.

De Robert, on sait ce qu'il advint, au cours de ces deux lugubres journées des 29 et 30 mars. La lettre qu'il cacheta, vers les deux heures du matin, il n'avait plus besoin de lui imposer les formalités du passage par Londres. Les dés étaient jetés. Aller vite, voilà surtout ce qui importait maintenant. On verra à quel parti il s'arrêta pour y arriver, les précautions qu'il prit, et le sinistre concours de circonstances qui les firent se retourner en fin de compte contre lui.

Le vendredi 30, ainsi qu'il en avait été convenu la veille, Adèle, quand onze heures sonnèrent, se trouvait dans le cabinet de travail de son mari pour attendre l'appel téléphonique de Foncemagne. Se réservant l'écouteur de l'appareil, elle en avait confié le récepteur à sa femme de chambre. Celle-ci n'allait pas mal du tout s'acquitter de sa mission.

— Madame est navrée, absolument navrée. Elle a dû s'absenter de Paris pour deux jours à l'improviste. Mais elle m'a chargé d'insister auprès de Monsieur pour qu'il cesse d'avoir la plus petite inquiétude. Tout est arrangé, définitivement en ce qui concerne l'affaire de l'ami de Monsieur. Oui, arrangé ! De quelle façon ? Cela, je l'ignore. Madame n'est pas entrée dans le détail. Elle m'a seulement demandé de dire à Monsieur qu'ils doivent déjeuner tous les trois, Monsieur, elle, ainsi que le monsieur en question, jeudi prochain. Oui, jeudi prochain, 5 avril, à déjeuner. C'est cela même. Que Monsieur veuille bien en prendre note ! Et qu'il veuille bien recevoir, par la même occasion, le meilleur souvenir de Madame ! Du tout, Monsieur. Il n'y a pas de quoi.

Elles riaient, toutes les deux, Marthe surtout, quand elles sortirent du cabinet de travail.

— Madame me permettra de lui dire !... Je ne sais pas si je verrai jamais ce monsieur. Mais elle, Madame, qui le connaît qu'est-ce qu'elle croit qu'il vient le plus d'être ? Surpris, ou bien pas content ? Pas content du tout !

Surprise, Mme Jocou, elle, ne le fut pas outre mesure, le 31, samedi étant le jour où son petit restaurant était fermé, lorsque, le soir, rentrant chez elle, sa bonne lui apprit qu'un groom d'hôtel était passé, et avait laissé pour elle une enveloppe.

Cette enveloppe en contenait une autre, sur laquelle le nom

de Mme Léonard Ferrand était tracé d'une écriture que Valentine n'eut guère de peine à reconnaître sur-le-champ.

— Tiens ! fit-elle. Une lettre de ce pauvre Robert. Il l'aura confiée à un de ses camarades traversant Paris.

Ce pauvre Robert ! Sans chercher à savoir encore pourquoi, elle ne prononçait plus son prénom que pourvu de ce qualificatif.

Elle n'en avait pas moins téléphoné à Adèle, mais avec le ton de quelqu'un qui ne s'exagère point le pouvoir d'une nouvelle de ce genre.

— Merci, ma chère petite Valentine !

— Demain, il me sera difficile... Le dimanche, j'ai toujours un peu de monde. En revanche, lundi, je peux en fin de matinée...

— Ne vous dérangez pas. Je viendrai. C'est la moindre des choses.

— Oui, mais sans faute, alors, ma toute belle ! Parce que, la lettre en question, j'aimerais qu'elle n'attendît tout de même pas trop. Elle n'est pas arrivée exactement par la même voie que les autres. Autant vous expliquer cela en tête à tête...

— Entendu ! Puisque je vous répète que je viendrai !

Et cette assurance fut rééditée sur un ton de lassitude telle que la bonne Valentine s'en fût voulu, décemment, d'insister une seconde de plus.

Depuis qu'il s'était rendu compte que Mme Ferrand cherchait à le fuir, Foncemagne, qui connaissait Max, s'efforçait de deviner ce qui avait pu à peu près se passer. S'il avait su l'histoire des bijoux, il n'aurait plus hésité un seul instant.

— La pauvre fille ! Pourvu qu'elle n'ait point été assez idiote pour lui avoir mis entre les pattes de quoi hisser les voiles ! avait-il dit, dès le dimanche, à Désiré.

Il n'avait en effet, lui, aucune raison de s'abstenir d'aller au *Broadway*. Le fait, au contraire, de n'y plus rencontrer ni la maîtresse, ni l'amant, ne pouvait que le fortifier chaque jour davantage dans sa façon de voir...

— Que voici donc un personnage en état d'irascibilité ! avait dit au barman, après le départ de Foncemagne, un client qui n'était autre que le vieux monsieur aux mots croisés.

Et il avait ajouté, dans un ineffable jargon, difficile à comprendre même pour Désiré, rompu cependant aux délicatesses de l'argot parisien, ainsi qu'à celles de l'anglais de courses et de

bars, qui n'est point si mal après tout et vaut bien celui d'Oxford et Cambridge :

— Sans doute un personnage qui n'est pas de très bonne qualité, lui non plus ?

— Pas de très bonne, en effet, milord ! avait dit Désiré, encaissant l'allusion, et prenant un air triste, à cause de cette pointe directe portée à la réputation du *Broadway*.

— *Well !* Et la dame dont il parle ? La pauvre fille, comme il a dit ?

— Hélas ! Une dame charmante ! Celle dont Votre Honneur a été sur le point de prendre la défense, l'autre soir. Charmante, je le répète, mais dont je crains bien qu'elle ne se trouve, à l'heure actuelle... Je ne sais si Votre Honneur permet...

— *Well !* Je permets ! Qu'elle ne se trouve ?...

— Dans un drôle de pétrin !

Le vieux monsieur s'était contenté de hocher la tête. Il avait payé, et s'en était allé.

II

La plus calme, tout au long de ces extravagantes journées, de cette sarabande de honte et de folies, la plus inconsciente, celle dont Foncemagne n'avait pas eu tort de dénoncer la totale responsabilité, c'était Adèle. Oui, c'était elle, sans discussion. Jamais il ne serait venu à Max l'idée de partir, de tout planter là, d'abandonner son douillet petit *home* de la rue d'Aumale, ses petites relations d'hippodromes, ses habitudes de petit bourgeois faisandé, et Adèle enfin, Adèle surtout, qui représentait tout de même elle aussi un assez joli capital pour un particulier de cet acabit. A qui donc la faute, sinon à elle ? On n'eût peut-être pas exposé impunément l'être le plus désintéressé, le plus pur, à une tentation pareille. Y exposer Max — et sans doute n'eût-il pas été le dernier, honnêtement, à le reconnaître — avait été un peu plus que de la déraison.

Avant d'en hausser les épaules de fureur et de mépris, Foncemagne aurait commencé par mourir de rire. Quand il s'agit de régler une échéance qui n'atteint même pas trois cent mille francs, on ne va pas s'amuser, n'est-ce pas, à mettre entre les mains de quelqu'un qui n'est évidemment ni saint

François d'Assise, ni Bayard, une collection de colifichets qui vaut au bas mot trois millions !

Adèle savait — Max l'en avait prévenue et elle y avait forcément souscrit — qu'elle n'aurait point de nouvelles de lui avant le mardi 5 avril à onze heures. Elle était ce jour-là bien avant l'instant fixé à son poste, quand, à onze heures moins cinq, la sonnerie du téléphone retentit.

Déception ! Au lieu de la voix de Max, elle reconnut celle de Mme Jocou.

— Vous n'êtes guère gentille, ma belle petite. Je vous ai attendue hier tout l'après-midi.

— Excusez-moi, Valentine chérie. Il m'a été véritablement impossible...

— Bon ! Bon ! Le mal n'est pas grand. Mais il y a tout de même cette lettre ! Il me tarde encore plus de vous l'avoir remise. Je vous dirai pourquoi. Serez-vous chez vous jusqu'à midi ? Il faut que j'aille aux Halles. Je m'arrêterai cinq minutes en passant.

— Entendu ! Mais vraiment, est-ce que c'est la peine ? Enfin, je vous attends.

La vérité était qu'une demi-heure auparavant, un inconnu avait téléphoné à Valentine. Il s'agissait d'un ami de Robert — l'excellente femme pouvait se vanter d'avoir deviné juste — qui avait été chargé de déposer cette fameuse lettre chez elle, au cours d'un bref séjour à Paris. Il voulait savoir si la lettre en question lui avait bien été remise. Valentine avait répondu par l'affirmative, mais elle s'était sentie plus obligée que jamais de s'acquitter d'urgence de sa mission.

Il était à peu près onze heures et demie quand elle arriva rue Guynemer. Sur le palier, elle avait reculé, épouvantée. La porte d'entrée venait de s'ouvrir. Une Adèle blafarde, aux traits défaits, terrifiante à voir, lui était apparue.

— Allons ! Vite !

— Vous sortiez ! Et ma lettre alors ? Sans m'attendre ! Mais qu'y a-t-il ?

Elle n'avait pu en dire davantage. Mme Ferrand venait de lui saisir le poignet !

— Votre lettre ! Il s'agit bien d'elle, misérable folle ! avait-elle grondé.

Et, brusquement, n'en pouvant plus, elle s'était abandonnée dans ses bras.

— Pardon ! Pardon ! ma petite Valentine ! Si vous n'avez jamais vu une femme finie, regardez-la ! Regardez-moi !

Dans l'escalier, tout en descendant, elle s'était un peu ressaisie.

— Je vous dirai... Je vous raconterai... Il le faudra bien !

— Oui, c'est cela, ma pauvre chérie, ma toute belle ! En attendant, si je peux vous déposer quelque part...

Elle avait conservé son taxi. Adèle faillit se tromper, monter dans un autre qui stationnait quelques mètres plus loin.

— Au coin de la rue du Colisée et de la rue de Ponthieu, si vous voulez bien, si cela ne doit pas trop vous déranger...

Dans le taxi, elle eut une nouvelle crise de larmes. Elle embrassait éperdument Mme Jocou.

— Ma pauvre enfant, ma chère, beauté ne faisait que répéter celle-ci. Promettez-moi avant la fin de la journée de me donner un coup de téléphone, histoire de me rassurer un peu, comprenez-vous ?

Et, en la quittant, elle avait trouvé, le brave cœur, le moyen de lui dire :

— J'ai glissé la lettre dans votre sac, vous savez ? Tâchez aussi d'y jeter un coup d'œil. Cela me fera un poids de moins, je ne sais pourquoi !

Voici, en quelques mots, ce qui s'était passé. A onze heures vingt, inquiète, pour ne pas dire plus, de ne point entendre cet appel téléphonique si impatiemment attendu, Adèle avait eu recours au geste le plus naturel du monde.

— Trinité 14-25 ! avait-elle demandé.

Presque aussitôt s'était produit le déclic de l'autre récepteur qu'au bout de la ligne on décrochait.

Un long silence, long et pesant s'il en fut, avait suivi.

Un froid mortel, simultanément, s'était emparé de la jeune femme.

— Trinité 14-25 ! avait-elle eu néanmoins la force de répéter.

— Qui demandez-vous ? avait fait une voix, au bout d'un silence, plus long encore que le premier.

— Je suis bien chez M. Casello ? avait-elle dit, évitant de répondre directement à la question.

Et, en même temps, d'une façon absolument certaine, mon Dieu, toute une série de chuchotements suspects avaient couru, étaient parvenus à son oreille. Des gens étaient là ! Tout un groupe de visiteurs indésirables ! Dans un but qu'il était, hélas ! trop facile d'imaginer. On cherchait quoi ? A surprendre les noms des familiers de Max Casello !

— Oui ! De la part de qui ?

Or, Max, et Adèle le savait mieux que personne, présent et maître chez lui, jamais, jamais n'eût autorisé qui que ce soit à répondre, à utiliser son téléphone à sa place !

— De la part de qui ? avait répété la voix, doucereuse et impérative tout ensemble.

C'était dans ces conditions que, pleine d'effroi, instruite d'ores et déjà du drame qui devait être en train de se jouer, Adèle avait raccroché le récepteur.

Willy, le minable et souriant petit Willy Lucas, quittait le *Broadway* quand Adèle y était entrée sur le coup de midi. Ils se connaissaient, sans s'être jamais adressé la parole. Ce fut une chose somme toute touchante que le salut à la fois respectueux et compatissant qu'il lui adressa.

C'était de Max, et d'elle aussi, par la même occasion, que Désiré et lui venaient de parler, bien entendu. Le barman ne savait encore à peu près rien de l'affaire. Il était naturel que Willy, dont Max avait eu, en la circonstance, moins de raison de se méfier, fût plus au courant que Foncemagne. Il n'ignorait point, maintenant, que, depuis le matin, la police perquisitionnait rue d'Aumale. Elle ne devait pas y découvrir grand chose de nature à inquiéter Max, ce dernier, suivant l'expression pittoresquement consacrée, ayant pris la précaution, depuis trois jours, de lever le pied.

— Il serait en Belgique, avait conclu Willy, que je n'en serais pas autrement étonné. Ostende lui a toujours beaucoup plu, et il y a, ces jours-ci, des courses à Spa.

— Eh bien ! Désiré ? fit-elle, quand le petit bonhomme se fut éclipsé.

Coudes sur la table, menton dans les mains, elle regardait

le barman. A la grande crise de larmes du taxi avait succédé maintenant une sorte d'apathie morne.

— Eh bien ! madame...

Il venait de s'arrêter court, embarrassé.

Elle rit, avec un geste las.

— Appelez-moi toujours madame Max, allez ! fit-elle. C'est un nom auquel j'ai droit, plus que jamais.

— Approchez-vous de la cheminée ! dit Désiré, apitoyé. Vous êtes toute mouillée, voyez donc !

C'était vrai. Elle était partie sans s'apercevoir que la pluie tombait à torrents. Elle n'avait pas de manteau. La charmante plume de lophophore de sa toque lui collait déjà au front.

Ils ne pouvaient parler qu'à phrases brèves, et à voix basse, car il y avait déjà quelques clients.

— Il est arrêté, n'est-ce pas ?

— Pour cela non, madame ! M. Lucas, qui sort d'ici, a des relations parmi ces messieurs du Quai. Il est en fuite. C'est tout ce qu'ils ont pu lui dire.

Elle leva les yeux au ciel.

— Ah ! mumura-t-elle, Dieu soit tout de même loué !

Puis, ramenant d'un geste frileux sur sa poitrine son beau renard tout ébouriffé par la pluie :

— Un marc de champagne, Désiré, je vous prie ! dit-elle.

— A cette heure-ci, madame Adèle ! Cela a-t-il du bon sens !

— Un marc ! répéta-t-elle, autoritaire. Et dans un verre à dégustation, s'il vous plaît ! Et si cela ne vous plaît pas, j'irai à côté, au *Canari*. Il n'est pas aussi bon, mais on n'aura pas les mêmes scrupules qu'ici.

Désiré expédia son déjeuner au galop, sur un coin de son bar, avec un sandwich, par humanité, afin de pouvoir continuer à échanger quelques mots avec elle, et surtout pour ne pas la perdre de vue.

— Vous direz ce que vous voudrez, madame Adèle, c'est toujours une chance d'être comme vous, d'avoir des amis !

— Vous faites allusion à M. Foncemagne, sans doute ?

Il secoua la tête avec énergie.

— Ne me parlez pas de ce coco-là ! Sauf votre respect, c'est une canaille. Non, tenez, savez-vous à qui je pense ? Au vieux monsieur de l'entresol, parfaitement ! Rappelez-vous, celui des

mots croisés, à qui Max, l'autre jour, a cherché cette querelle ridicule. Eh bien ! hier, cela a failli recommencer, mais ce coup-ci avec Foncemagne, qui venait de prononcer un peu trop fort, à votre sujet, quelque chose qui ne lui avait pas plu. Ah ! mais c'est que, malgré son âge, il ne faut pas lui marcher sur les pieds, Madame Adèle, à votre champion !

— Ah ! M. Foncemagne a parlé de moi ? Qu'en a-t-il dit ?

— Quelle importance cela peut-il avoir ? L'essentiel, encore une fois, c'est que quelqu'un à qui vous ne devez rien, qui ne vous doit rien, ait pris de la façon que je viens de vous dire votre parti.

— C'est vrai, Désiré ! Vous avez raison. Ça, c'est gentil !

Chancelante, elle s'était levée.

— Où allez-vous, Madame Adèle ?

— Oh ! pas bien loin. Je reviendrai tout à l'heure. Ici, je sens que je vous gêne. Il y a du monde, de plus en plus. On commence à nous regarder.

Désiré s'était rapproché. L'émotion lui coupait la parole.

— Madame Adèle, à votre place, savez-vous ce que je ferais ?

— Quoi ?

— J'attendrais que le taxi que je vais vous envoyer chercher soit là. Et, alors, tout de suite, tout de suite...

— Eh bien ?

— Je rentrerais chez moi.

Elle eut un regard égaré, se passa la main sur le front.

— Chez moi, Désiré ? Rentrer chez moi ! Mais à quoi bon ? Est-ce que vous ne vous rendez donc pas compte que je l'aime ?

Il eut un geste désespéré, lui aussi. Sur le seuil de la porte, jusqu'où il l'avait accompagnée, elle lui sourit.

— Allons, à tout à l'heure, Désiré !

— Où allez-vous, Madame Adèle ? répéta-t-il.

Elle eut le haussement d'épaule des gens qui ne savent pas, ou qui trouvent que la plaisanterie a assez duré.

Vers quatre heures, les premières feuilles de la soirée, en bien petits caractères, ma foi ! dans leurs rubriques de maigre importance, commencèrent à annoncer, entre autres faits divers sans éclat, qu'un individu du nom de Casello (Max-Rodolphe) actuellement en fuite, était l'objet de poursuites pour abus

de confiance et port illégal de décorations. Un mandat d'amener venait d'être lancé contre lui.

Cette nouvelle, commentée aussitôt au bar du *Broadway*, n'y souleva d'ailleurs qu'une émotion mitigée.

— Abus de confiance ? Article 408 du Code pénal, deux mois à deux ans d'emprisonnement ! se borna à préciser un clerc d'avoué, venu pour se documenter sur la réunion hippique du surlendemain à Vincennes.

— Et combien, le port illégal ? demanda un client, que personne ne daigna renseigner.

Le vieux monsieur aux lunettes noires fit son entrée sur ces entrefaites. Se dirigeant vers l'escalier, il fut arrêté au passage par le barman. Celui-ci tenait à lui montrer l'entrefilet relatif à Max. Cela pouvait intéresser quelqu'un qui, quinze jours auparavant, avait failli se voir chercher querelle par le personnage en question. Le nouveau venu, d'un signe de tête, indiqua qu'il était déjà au courant.

Ayant gagné, à l'entresol, sa place accoutumée, il étala ses journaux sur la table, mit son front dans ses mains, et ne bougea plus.

Il était six heures du soir. L'averse au dehors redoublait, enténébrant la rue, où les réverbères étaient allumés.

— Monsieur, Monsieur, je vous en prie !

Le vieillard releva la tête. Désiré, la voix implorante, était en face de lui.

— Elle est là ! fit-il.

— Qui ?

— La pauvre dame, vous savez ! Celle dont l'ami est en fuite.

Il ajouta, joignant les mains :

— Je me doutais bien de quelque chose comme cela. J'en ai vu, pourtant, des gens ivres, dans mon métier ! Mais dans un état pareil, voyez-vous ! non, cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Il l'avait conduit à la balustrade. De là, accoudés, ils apercevaient le rez-de-chaussée. L'homme aux lunettes étouffa une exclamation. Adèle était là, en effet. C'était elle que l'on était bien obligé de reconnaître dans ce triste tas dégouttant de pluie, aux épaules secouées de hoquets, à la tête effondrée

entre les bras. Elle avait dû faire tous les bars du quartier depuis midi, récoltant les ondées en passant de l'un à l'autre. Ses voisins s'étaient écartés, par dégoût, sans doute, ou par pitié.

L'interlocuteur de Désiré n'était point, on le sait, un personnage très prodigue de phrases. Cela n'eût point servi à grand chose, d'ailleurs, étant donné la difficulté qu'on avait à le comprendre. Il se borna à commencer par regarder le barman.

— Que voulez-vous ? fit-il sourdement.

— Que vous vous occupiez d'elle, Monsieur ! On ne peut pas la laisser ici, dans l'état où elle est, encore une fois ! Moi si j'étais un client, je l'aurais déjà reconduite chez elle. Je sais où ils habitent, elle et son mari. Que voulez-vous, cet homme, tôt ou tard, il faudra bien qu'il apprenne, n'est-ce pas ? Moi, je ne peux pas quitter le bar ! Alors, pourquoi est-ce à vous que je vais demander un service pareil, quand il y a en bas tant de gens que je connais ? Eh bien ! je ne le sais pas exactement. On a parfois, comme cela, des antennes. Il se peut que je me sois trompé, que vous me jugiez même bien indiscret. Si cela est, dites-le moi ! Je tâcherai de trouver quelqu'un d'autre. Mais il y a un fait, c'est qu'on ne peut pas la laisser là. Ce n'est point seulement à cause de la réputation de l'établissement, mais pour elle. Si encore c'était une femme du peuple ! Mais une dame, oui, une vraie, la malheureuse ! Cela ne va pas donner à Monsieur qui est étranger, j'ai cru le comprendre, une heureuse idée des classes dirigeantes de ce pays. Mais voyez-moi ça ! Je vous dis qu'elle va finir par rouler à terre. Il faut que je redescende, que je...

Le vieillard l'avait saisi par le bras.

— Qu'on aille chercher un taxi ! ordonna-t-il d'une voix devenue tout à coup miraculeusement nette. Quand il sera là, vous m'aiderez à l'y faire monter. Je l'emmènerai.

***

Le taxi, dont l'homme aux lunettes avait fait ouvrir les deux glaces, s'engagea sur la route du Bois. Il ne pleuvait plus. Le parfum de la terre et des arbres mouillés commençait à naître. L'obscurité était tout à fait tombée.

On ne savait si Adèle, assommée de douleur, de fatigue,

d'alcool, sommeillait ou était éveillée. Par instants, elle gémissait doucement. Son compagnon pouvait tout à loisir l'observer.

Sur une phrase qui lui fut dite à voix basse, le chauffeur s'engagea dans une allée latérale, entre des massifs obscurs, au bout de laquelle des lumières brillaient, celles d'un restaurant qui venait de faire sa réouverture, et où il ne devait y avoir encore que très peu de monde.

Le taxi s'arrêta. Un chasseur, puis un maître d'hôtel s'empressèrent. Leur métier consiste à reconnaître, instantanément, les clients qui savent donner des ordres, et à qui leurs ressources confèrent le droit de les donner.

Ils murmurèrent tous trois quelques brèves paroles. Puis tandis que maître d'hôtel et chasseur, avec toutes les marques de déférence voulues, et sans l'ombre d'un étonnement intempestif, aidaient cette étrange passagère à pénétrer dans l'établissement, le vieux monsieur échangeait deux ou trois mots avec le chauffeur.

— Je vous garde.

— Pour combien de temps ?

— Celui qu'il faudra. Ne vous préoccupez de rien, sinon d'être là, quand on aura besoin de vous.

C'était un charmant et minuscule salon, avec une table, une nappe blanche, des fleurs, des plats et des seaux d'un clair métal qui scintillait, un salon qui devait avoir vu bien des couples, mais aucun sans doute d'aussi singulier.

Du feu brûlait dans une cheminée devant laquelle on avait fait asseoir Adèle, après l'avoir débarrassée, avec les mêmes précautions respectueuses, de sa fourrure et de sa toque trempées. Elle n'avait plus que son sac à main, qu'elle serrait peureusement contre elle. Le maître d'hôtel eut la surprise de voir le vieux monsieur ne pas enlever son chapeau.

— Vous sentez-vous mieux ? demanda-t-il, quand ils furent seuls elle et lui.

Elle ne tressaillit même point, quand elle entendit, pour la première fois, le son de cette voix, une voix redevenue d'ailleurs curieusement sourde et atone, avec ces terribles inflexions britanniques, qui n'arrangeaient rien.

Elle, elle le considérait avec un mélange d'ahurissement et d'effroi. Puis, elle poussa un grand soupir.

— Qui que vous soyez, vous devez bien me mépriser! dit-elle enfin.

Il eut un geste de protestation polie et vague.

— C'est égal, vous avez eu raison de m'amener ici. Je vous remercie. Vous vous êtes dit que, dans l'état où j'étais, je ne pouvais pas rentrer chez moi. Et puis, pourquoi pas, après tout? Au point où j'en suis!

— Vous sentez-vous la force de prendre quelque chose ? demanda-t-il.

Elle avait réussi à se lever. Maintenant, elle se regardait dans le miroir qui surplombait la cheminée. Devant l'image que celui-ci lui renvoya, elle éclata d'un rire affreux.

— A boire! dit-elle crûment.

L'homme aux lunettes avait sonné, était allé à la porte. Le maître d'hôtel, ayant pris ses ordres, fit, très vite après, sa réapparition. Il rapportait un potage, un seau à glace avec deux bouteilles, l'une d'eau minérale, l'autre de champagne.

Adèle repoussa le potage, refusa le champagne.

— Ce que je veux ? Du marc ou du cognac! Du cognac ou du marc! dit-elle.

Un sommelier succéda au maître d'hôtel, avec les deux nouvelles bouteilles réclamées. Au petit bonheur, il emplit deux verres, l'un de marc, que la jeune femme vida d'un trait, l'autre de champagne, auquel son compagnon ne toucha point.

Elle s'en aperçut.

— Vous ne buvez pas ?

— Si vous y tenez absolument...

— Buvez! J'ai l'impression que vous me comprendrez mieux ; ou, tout au moins, que je ne vous dégoûterai pas autant.

Elle vida de nouveau son verre.

— Me comprendre! répéta-t-elle. Il me semble que ce ne doit pas être si compliqué que cela!

Elle reposa le verre sur la table, et, avec un lugubre claquement de langue :

— J'avais, dit-elle, quelqu'un que j'aimais. Aujourd'hui, j'ai appris qu'il était parti. Voilà!

Le vieillard n'avait pas bronché.

— Il ne vous reste personne, alors ? demanda-t-il, d'une voix un peu changée tout de même.

Elle le regarda, fit signe que non. Puis, ayant paru réfléchir

— Si, un mari. Oh ! pas un mauvais homme ! Vous voyez le genre.

— Et personne ? Personne d'autre ?

On eût dit qu'elle faisait un effort ; qu'elle voulait être en règle avec sa conscience.

— Non, vous ai-je dit ! Si, tout de même, soyons honnête ! Un autre amant !... Mais qui n'est plus là, qui s'en est allé lui aussi.

— Il vous aimait ?

— Bien sûr ! Il le disait, du moins. Ça, pour le dire, il le disait ! Cela ne l'a pas empêché de partir. Il est vrai que je ne l'ai pas beaucoup retenu.

Elle rit.

— Voyez-vous, menteurs comme ils sont, je finirai par croire que pour qu'une femme soit sûre, mais là, réellement, d'avoir été aimée par un homme, il faut au moins que cet homme se soit tué pour elle. Autrement, non.

Le vieux monsieur parut réfléchir.

— Il se peut, fit-il, imperturbable, oui, il se peut que vous ayez raison.

Il demanda, au bout d'une minute :

— Et vous, dites-moi, est-ce que vous l'aimiez ?

Très simplement, elle répondit :

— Moi ? Non !

Elle avait ouvert son sac à main. Elle y prit une enveloppe qu'elle jeta sur la table. Lui, aussitôt qu'il l'eût vue, il y eut un éclair derrière ses lunettes. Son grand corps parut secoué comme par un long, un très long frisson.

— Et bien ? fit-il, s'étant contenu.

— Eh bien ! c'est pour vous en donner une idée. Cette lettre, que vous voyez là, elle est de lui. Je la traîne depuis ce matin avec moi. Croyez-vous qu'il me soit venu un seul instant la pensée de l'ouvrir ? Est-ce qu'on aime, dans ces conditions, dites-moi ?

Un silence se fit, un de ces silences durant lesquels on a la certitude que le destin d'un être est en train de se jouer, de se déterminer pour toujours.

— Et si, dans cette lettre, il y avait eu quelque chose ? finit par dire, avec le même calme, le vieux monsieur.

— Quelle chose ?

— Le salut !

Elle secoua la tête avec mépris.

— Le salut ? Drôle de salut que celui qui viendrait, encore une fois, de quelqu'un que l'on n'aime plus, que l'on n'a même jamais aimé !

Elle avait bu un autre verre. Puis, elle s'en était versé un encore, qu'elle n'avait pas réussi à achever. A présent, elle ne bougeait plus. Peut-être s'était-elle assoupie. Elle avait une expression un peu détendue. Un pauvre sourire, un sourire d'enfant, à deux ou trois reprises, avait même semblé d'errer sur ses traits.

Les lunettes du vieux monsieur devaient être légèrement embuées. Il les essuya avec lenteur. Puis, ayant appelé le maître d'hôtel :

— Conduisez-moi à la cabine téléphonique ! ordonna-t-il. J'ai une communication à demander. Pendant ce temps, vous me ferez préparer l'addition.

Cinq minutes plus tard, il réglait, et, tandis que le personnel, courbé en deux, l'assurait de sa gratitude :

— Madame repose, dit-il. Qu'elle ne soit dérangée sous aucun prétexte. D'ici une demi-heure, une de ses amies va venir la chercher, une dame qui vous dira son nom, Mme Jocou. Veillez à ce que toutes deux ne manquent de rien. Ah ! quelque chose, que j'allais oublier.

C'était l'enveloppe demeurée sur la table au petit salon. Il la prit et sortit, définitivement cette fois.

Son taxi l'attendait.

— Ecole Militaire ! dit-il au chauffeur.

Il pouvait être onze heures du soir quand il sonna au 8 du square de La Tour-Maubourg.

Il fit jouer la minuterie pour obtenir l'éclairage de l'escalier, et se nomma en passant devant la loge de la concierge :

— Labeyrie !

***

Dick avait coutume, quand son maître ne rentrait pas pour dîner, de lui laisser sur la crédence de la salle à manger un en-cas composé de viande froide, de fruits, d'une demi-bouteille de Listrac. M. Middleton n'y touchait jamais. Le valet de

chambre s'obstinait, cependant. Robert apprécia cette nuit-là le bien fondé d'une telle précaution.

Ayant commencé par allumer toutes les lampes de l'appartement, comme s'il se fût agi de s'offrir à lui-même une fête, il fit ensuite honneur à son petit repas. Puis, il passa dans sa chambre à coucher. Il y avait là une penderie attenante, dont Dick ne s'était jamais vu confier la clef, garde-robe du neveu de M. Middleton.

Robert l'ouvrit. Il avait toujours été de cette espèce méticuleuse d'hommes qui tiennent à assortir leur vêture aux différentes circonstances de l'existence. Pour cette journée qui s'annonçait d'une importance indiscutablement exceptionnelle, il fit choix d'un costume qu'il n'avait porté qu'une fois, un veston de voyage de coupe très sobre, d'un ton gris fumée.

La vie, vraiment, n'est qu'une partie de carnaval dont il lui restait à se jouer maintenant la dernière scène. Il y avait un importun à supprimer, un fantôme à mettre à la raison. Robert consulta la pendule de sa chambre. Une heure et demie ! Le jour naîtrait vers les six heures. Il lui en restait un peu plus de quatre pour procéder aux obsèques de M. Silas Middleton.

Il se déshabilla. Dans la penderie d'où il venait d'extraire le complet gris fumée, il rangea successivement le feutre noir, à larges bords, qui venait d'étonner si fort le maître d'hôtel du Pré Catelan, le paletot sombre qu'il n'avait guère quitté depuis cinq mois, la jaquette choisie chez l'un des tailleurs de la Cité les plus authentiquement spécialisés dans les fournitures pour sollicitors. Puis, il revêtit sa robe de chambre, cette robe de chambre d'où ce serait, d'ici une heure, Robert Labeyrie qui ressortirait.

Cette jeunesse d'homme de quarante-huit ans, dont l'éventuelle disparition n'avait cessé, durant ces cinq mois, d'être l'objet de ses préoccupations et de ses craintes, allait-il la récupérer, la voir resurgir ? Dans son cabinet de toilette plus lumineux qu'en plein midi, tout étincelant de son électricité et de ses glaces, sa main tremblait quand il commença à promener de grands coups de ciseaux dans cette barbe qui lui avait donné tant de soucis à faire naître, et qui s'écroulait à présent, sur la blanche mosaïque ripolinée, en lugubres et grotesques lambeaux.

Puis, avec une précision, un soin qu'il n'avait jamais encore

apporté à aucune besogne, il se rasa. Que de fois il avait songé à cet instant, l'instant où celle dont il ne prononcerait plus le nom lui apparaîtrait comme définitivement sauvée ou perdue. A présent, ce qu'il s'était mis en tête de savoir, il le savait, et bien, n'est-ce pas ? Nul homme sans doute n'avait su, ne saurait jamais mieux que lui.

On peut, certes, tout pardonner ; se faire à toutes les idées ; être volé, être bafoué, être trompé ! Qui donc n'aura point été au moins une fois tout cela ? Mais n'être pas aimé, ne l'avoir jamais été, mon Dieu, alors qu'on a tellement cru le contraire ! Non, voilà ce qui n'est pas admissible ! On n'a plus qu'à partir, qu'à s'en aller, bruyamment ou sur la pointe des pieds, quand on a la preuve de cela.

A présent, avec une sympathie mêlée de pitié, Robert examinait son visage pour si peu de temps réapparu. Allons, allons, il n'avait pas trop à se plaindre. Il ne s'était pas attendu à le retrouver si jeune, à dire vrai ! Triste jeunesse ! Pour ce qu'il lui restait à en faire ! Il essaya de s'émouvoir. Il n'y réussit point. Une force contre laquelle il était impuissant semblait s'ingénier à projeter sur ses derniers instants quelque chose d'irrésistiblement comique. Si on lui avait dit qu'il aurait presque envie de rire, en de telles minutes ? Cela était, pourtant. Il n'avait qu'à évoquer, dans ses Highlands, au milieu de ses cicindèles, son vieux brave homme d'oncle, mêlé si cocassement à tout cela, échapppant de justesse à la nouvelle de sa propre mort ! Et puis Mme Saint-Guillaume, se réveillant en sursaut, se rendormant, sans cesser de se demander quel était le nom qu'elle avait entendu, puis se réveillant, pour apprendre, dans un coup de tonnerre, que c'était bien celui de Labeyrie. Et puis Dick, enfin ! Quel allait être son effarement, son épouvante, quand il allait se trouver en présence de ce suicidé inconnu, de ce voyageur qui n'avait jamais pris la route ?

Il s'agissait à présent de ne pas se mettre en retard. Robert sortit de la salle de bain, non sans être allé quérir un balai pour débarrasser le carrelage immaculé de ces burlesques flocons d'étoupe blanchâtre, tout ce qui subsistait désormais, square de La Tour-Maubourg, du moins, de ce cher M. Silas Middleton.

Dans sa chambre, où il s'habilla, il choisit avec un goût méticuleux une chemise de soie écrue, puis une de ces mer-

veilleuses cravates de Londres qui, sitôt qu'on les a achetées, ont l'air d'avoir été faites uniquement pour vous, et de vous avoir appartenu de toute éternité. Lorsque, ayant terminé, il rentra dans la salle de bain, il ne fut pas trop mécontent cette fois de l'image que son miroir lui renvoya en pied.

Un détail, qu'il fallait régler tout de même, tandis qu'on était dans ce cabinet de toilette. Lorsque Mme Ferrand — autant, ainsi qu'il a été dit, ne plus lui donner son prénom — voulait calmer en elle, à propos de Robert, ce qui eût pu ressembler à un remords, elle songeait non sans complaisance à la façon dont elle s'était occupée de lui, durant les dernières heures qu'il avait passées à Paris, à leurs courses dans les magasins, à l'impeccable collection de médicaments, par exemple, dont elle l'avait obligé à se pourvoir, dans cette pharmacie anglaise des Champs-Elysées. C'était elle, uniquement elle, qui avait tellement insisté pour qu'il emportât avec lui un de ces somnifères si précieux durant les interminables nuits équatoriales, et à propos duquel le vendeur leur avait dit, avec beaucoup d'humour: « De préférence, n'en user, n'est-ce pas, que modérément, parce que, avec une douzaine de ces granules, on aurait des chances de ne plus être là, dans l'heure qui suivrait, pour savoir comment continue à se comporter le vieux monde ! » Robert, depuis, sans y voir à mal, avait eu tout le temps de parcourir la notice jointe à la panacée en question. Il avait été en droit d'en conclure qu'elle ne devait ni faire souffrir, ni imprimer de désobligeantes contractions à un visage que ce n'eût pas été la peine autrement de raser de si près, avec tant d'affection.

Ensuite, y ayant mûrement réfléchi, c'était dans la salle à manger qu'il avait décidé de s'installer. Il y avait encore un très bon feu. Il ne faut pas risquer d'avoir froid, dans ces moments-là. Et puis, ce serait moins banal ; on ne voit pas pourquoi ce sont les chambres à coucher qui s'arrogent le macabre privilège de voir toujours mourir les gens.

Il traîna un vaste fauteuil de cuir au coin de la cheminée. Il y serait confortablement. Il tenait à ne pas être retrouvé gisant sur le tapis, dans une ridicule posture de marionnette désarticulée. Il désirait aussi être à son aise, quand il commencerait à entendre le pas de la grande visiteuse silencieuse qui n'en veut, elle, ni à notre or, ni à nos bijoux, celle dont personne

ici bas n'a encore été à même de dépeindre de manière tant soit peu satisfaisante les traits.

Allons, bon ! Et cette lettre, cette fameuse lettre qu'il allait oublier, lui aussi. Elle n'avait décidément pas de chance. Il se donna la peine de revenir dans la penderie, de la prendre dans la poche intérieure de son paletot. Qu'en faire ? La brûler, parbleu ! La jeter dans la cheminée. Elle aurait le sort de ses innombrables sœurs, dans lesquelles nous avons essayé de mettre le meilleur de nous-même, et qui n'ont pas été ouvertes, elles non plus.

Là, maintenant, sur la table, bien à portée de la main, le verre d'eau, dans lequel il n'y aura plus qu'à faire glisser les douze granules. Et si l'on éteignait l'électricité ? Pourquoi pas ? C'est ce que fit Robert. Puis, il s'assit. Et il attendit...

Alors, avec lenteur, quelque chose de jaunâtre, puis de rosâtre, s'insinua entre les persiennes... Le jour, le jour qui naissait.

Bien qu'il n'eût qu'un tour d'esprit médiocrement livresque, un vers revint à la mémoire de Robert. Il n'eut guère le temps de chercher ni pourquoi, ni comment.

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître...

C'est cet instant de la journée, où la vie ne recommence qu'à peine, qui a toujours été le plus propice pour disparaître, en effet...



— Veille sur toi, je t'en supplie, chérie. Deux accidents, deux alertes de cette nature, en moins de trois semaines, tu diras ce que tu voudras, mais cela vaut d'être pris en considération. Il ne faut pas craindre de le lui répéter, chère Madame Jocou, vous qui avez tellement d'influence sur elle ! Si ce n'est pas pour toi, fillette, que ce soit au moins pour ton vieux mari, tu m'entends ! Il n'est pas question de dramatiser, mais songe un peu à ce que je deviendrais, si tu venais à me manquer, ma Lili.

Il avait une complexion robuste, l'infortuné ! Elle lui avait permis de tirer le meilleur parti du peu de temps qui lui avait été laissé pour dormir, cette nuit-là.

Il était neuf heures du matin. Rentré la veille vers minuit d'un banquet d'actuaires qu'il avait présidé au Palais d'Orsay et que les discours, ainsi que les discussions d'ordre technique, avaient prolongé jusqu'à cette heure indue, il avait trouvé tout bouleversé chez lui, une fois de plus.

C'était une Marthe affolée qui était venue lui ouvrir. A phrases hachées, elle l'avait renseigné. Elle avait essayé, tout au moins.

Mme Jocou avait ramené Adèle une heure auparavant. Il n'y a pas de situation pire que d'avoir à la fois à cacher et à expliquer quelque chose, quand on ne sait pas de quoi il s'agit, quand on ignore soi-même à peu près tout de ce qui vient de se passer.

Valentine était prête à tout, depuis le matin. On se souvient des conditions dans lesquelles elle avait laissé Mme Ferrand au coin de la rue de Ponthieu. Elle avait été plus terrifiée qu'étonnée — étonnée, avec Adèle, elle commençait à avoir l'habitude de ne plus l'être ! — quand, vers dix heures, au téléphone, une voix inconnue lui avait enjoint de venir de toute urgence chercher la jeune femme dans un restaurant du Bois.

— Un taxi, tout de suite ! avait-elle commandé à sa petite bonne.

Puis, à deux de ses plus vieux habitués, qui terminaient placidement une partie de piquet :

— Le Pré Catelan, avait-elle demandé, où est-ce, au juste ?

— Mazette ! avaient-ils fait. Le Pré Catelan ! Voilà Valentine qui se lance !

— Je vous dispense de vos plaisanteries. Vous feriez mieux de me renseigner, avait-elle dit en mettant son chapeau.

— Eh ! avaient-ils répliqué, un peu vexés, votre chauffeur saura vous y mener, soyez tranquille ! C'est, nous aimons autant vous le dire, une boîte un peu plus connue que celle-ci.

Rue Guynemer, avec sa finesse de femme, Mme Jocou avait eu la présence d'esprit de ne pas écouter Léonard, qui voulait absolument envoyer chercher un médecin.

Vers deux heures, Adèle avait fini par céder à l'épuisement. Elle avait reposé le reste de la nuit d'une façon relativement calme. Valentine avait cédé au sommeil, elle aussi.

Le jour naissait, jaune et rosâtre, quand, se réveillant, elle avait aperçu sur les siens, les yeux de la jeune femme, démesurément agrandis.

Les lèvres d'Adèle s'étaient entr'ouvertes. Elle avait murmuré ce simple mot :

— Merci !

— Vous voulez rire ! Voulez-vous vous taire! avait fait aussitôt Valentine avec une volubilité émue. Commencez par aller mieux, d'abord. Dites-moi, à propos, j'ai rêvé. Savez-vous à quoi ? A cette lettre, rappelez-vous, que je vous ai remise hier matin. Avez-vous fini par la lire ?

Adèle avait secoué la tête, souri à demi.

— Regardez dans mon sac ! Elle n'y est point ? Non ? Je l'aurai perdue. Après une journée pareille, il ne faut pas trop m'en vouloir, vous savez.

— Qui parle de vous en vouloir, ma toute belle ? C'est égal, elle n'a pas de chance, cette pauvre lettre, avouez-le ! Avouez aussi que, quand celui qui vous l'a écrite sera de retour — car il reviendra, soyez-en certaine, et plus vite que nous ne le pensons vous et moi ! — il faudra que nous nous arrangions toutes les deux pour arrêter ce que nous aurons alors à lui raconter.

C'était à peu près le moment où M. Ferrand étant revenu aux nouvelles, on s'était mis à parler d'autres choses.

A neuf heures, la sonnerie du téléphone retentissait.

— Qu'y a-t-il ? fit Adèle, dressée subitement en sursaut.

— Je vais voir ! dit Léonard. Rien ! Mais rien ! Que veux-tu qu'il y ait ? Tâche d'être plus calme, pour l'amour de Dieu, ma Lili !

Il revenait, l'instant d'après.

— Eh bien ?

— Rien ! Mais rien ! Je te le répète ! Quelqu'un qui insiste, à dire vrai, pour te parler. Le drôle de nom ! Une Mme Saint-Guillaume ! Connais-tu ça ?

Elle avait poussé un cri terrible.

— Laissez-moi !

Epouvantés, ils essayaient de la retenir. Elle les avaient repoussés. Elle était dans le cabinet de travail, déjà en train de téléphoner quand ils parvinrent à la rejoindre.

Valentine eut tout juste le temps de la recevoir dans ses bras.

PIERRE BENOIT

POÈMES

L'étoile du narcisse a fleuri sur le pré.
Tout le val en défaille.
Les senteurs de l'herbe succombent,
et celles de la rosée, sur les corolles frêles,
et ce parfum de miel qui tombe des chatons
sur la branche nouvelle.
Oh ! massacre insensé des bouquets diaprés !
Qui ravira cette blancheur à la prairie ?
Mais voici que j'échappe à ton orgueil,
Impétueux vainqueur.
Toutes mes nostalgies se recueillent.
Je quête l'haleine des fleurs et le soupir des feuilles.
Des senteurs flottent sur les prés,
Des moiteurs dorment sous les branches,
Des odeurs croulent dans les calices
Et des parfums palpitent dans les espaces d'or
où le soleil crépite.
Miraculeuse souvenance !
Jamais ne furent mieux aimés les effluves tendres
qui mettent un peu de lest à l'heure fuyante.

***

Truite joueuse bondissant dans le flot
tandis que la saulée bruisse.
Furtive promeneuse frôlant la roche aiguë,
vagabonde qui muse entre les berges ombreuses.
Je perds et je retrouve ce reflet qui m'égare,
cette lame qui danse dans les eaux,
cette bulle qui monte comme un rire

dans l'onde ambrée.
Et voici qu'au vivier, elle s'élance encore.
Mille plongeons explosent dans cette transparence.
L'attente indolente cesse soudain
et l'assaut fulgurant lacère l'espace
sous le verre opalin.
Un rite étrange lie la bête et l'eau.
Aucune faille ne se glisse dans cette union.
Le poids et la force s'épousent
pour cette incorruptible entente.

***

J'ai goûté la perle plus douce que la rosée sur le bourgeon nouveau
et la ramure sanglante du corail.
J'ai soupesé le rais de miel enfoui dans l'écaille
et la squame ocellée sur la coquille chantante.
J'ai déroulé le long ruban des algues.
Sous la vague profonde, des êtres ont passé
gaînés comme des guerriers,
la cuirasse constellée,
le heaume empanaché.
Un armorial étrange luisait au fond des eaux,
l'héraldique des crabes et des langoustes
laissant aux sables et aux roches
ce reflet qui les pare.
D'argent fougueux ou d'or verdi
le harnais luisait sur le coursier marin.
L'embuscade veillait sous la plante indolente,
l'assassinat sauvage, le perfide attentat,
ce combat sans clameur,
cette violence muette,
ces mâchoires cruelles
et ces nageoires flottant comme des voiles.
Tout est effroi.
Tout est beauté.
Entre la lice meurtrière
et ces semailles graves d'où se lève la race,
la main de Dieu détient le nombre
qui sauve la demeure des eaux.

***

Oh ! toi que les ténèbres assaillent
Tu gémis d'une plainte mourante
Et j'entends loin de toi le pas surpris des abandons.
Inquiètes ou furtives ou nonchalantes
Comme les roses,
Toutes les fleurs ont traversé le jardin.
Chaque heure eut sa couronne
Au cadran verdoyant.
Comme une marée, la fulguration d'août a couvert le verger,
Et l'innocence grêle
Et la blancheur de mai.
La pourpre des automnes déferla sur le bois.
Le faste des dahlias mit sa parure lourde
Aux buissons qui s'écroulent.
Une à une, les corolles ont fui.
Elles ont suivi les ailes dans les mondes assoupis.
Errantes beautés que j'appelle en vain.
Mais dans l'allée lasse où le gel crisse
Oh ! Donateur inassouvi !
Mes doigts cueillent encore la palme et la fougère
Et l'ombelle fleurie sur la branche endormie.

ANNE FONTAINE

LES ÉVÉNEMENTS DE MALAISIE

Perdue dans la confusion d'un sud-est asiatique dont les Français ne connaissent guère que l'îlot indochinois, la Malaisie britannique, cette « péninsule de Malacca » qui se développe en forme de limace gonflée, des abords de l'isthme de Kra jusqu'à presque toucher la guirlande des Indes néerlandaises, est aujourd'hui le théâtre d'événements révolutionnaires sur lesquels nous tenterons de donner, avec ses faiblesses et particulièrement son manque de recul, l'opinion d'un témoin.

La Malaisie du début du xxe siècle était absente de l'histoire politique. Lorsque le pandit Nehru la visitait en 1937, le contraste qui s'offrait à lui d'une vie économique intense et d'une insignifiante vie constitutionnelle irritait au dernier point l'agitateur qu'il était encore. Les problèmes de la Malaisie étaient les problèmes du cours du caoutchouc, de la vente de l'étain. Ce n'étaient ni des problèmes politiques ni des problèmes raciaux, ni même des problèmes sociaux. Le capitalisme qui avait abattu des milliers d'hectares de jungle, remué des montagnes de terre, amené des Indes des centaines de milliers de travailleurs, attiré du Kuantung et du Fukien des millions de Chinois, était en train de faire de l'antique péninsule pittoresque et médiévale, avec ses plages bordées de cocotiers, sa jungle à la Gustave Moreau, ses rivières beiges et torrentueuses, une nouvelle Amérique, une terre de fortunes rapides, un pays où l'on peut encore avoir sa chance ouverte devant soi. Ceux qui d'ailleurs ne l'avaient pas ne songeaient pas à s'en plaindre. Les parias amenés des Indes, coolies sur les plantations, y retrouvaient des parents, des amis de leur village. Leur sort ne leur pesait pas.

Ils vénéraient le Blanc dans sa miraculeuse puissance, dans son incompréhensible équité : « Tu es mon père et ma mère. » Il est encore d'anciens planteurs qui se souviennent de ce témoignage touchant, confiant des Tamils des premiers jours. Les Malais pêchaient, cueillaient leurs bananes et leurs durians. Les Sakaïs nus et silencieux chassaient dans la forêt. Les Chinois travaillaient dans les mines. Les Blancs régnaient...

Ils régnaient sans prévoyance. Imprenable du côté de la mer, Singapour, on le sait, n'était pas préparée à résister à une attaque par terre. Les hauts fonctionnaires anglais, excellents au golf et au tennis, n'avaient pas prévu la tournure que prendrait la guerre. L'armée, qui menait la vie des *Contes des collines*, était insuffisante en nombre. Le commandement l'était au point de vue technique. Loin d'être entraînée et mobilisée, la population européenne avait toujours été classée d'autorité dans la catégorie des affectés spéciaux, vouée à se consacrer aux seules productions de l'étain, du caoutchouc, de l'huile. Pour les Malais, les autorités britanniques avaient eu trop de mal à les déshabituer de leurs guerres féodales pour songer à entretenir chez eux le goût des armes. Enfin, pour les Chinois, si l'on avait voulu les enrôler il eût fallu les armer, et les arsenaux étaient vides. Les Japonais cueillirent la Malaisie plus qu'ils ne la conquirent, et c'est du moment de leur victoire que datent les problèmes qui se posent aujourd'hui.

Et d'abord, le coup reçu par le prestige blanc a laissé ses traces. C'était un spectacle étrange et impressionnant dans les derniers jours qui précédèrent la chute de Singapour que le vide soudain qui s'était fait dans ses rues toujours grouillantes. Toute la population chinoise s'était renfermée chez elle. Les Blancs étaient vaincus. Personne ne voulait confondre son sort avec le leur. Quand les Anglais tentèrent de laisser derrière eux l'ébauche d'une éventuelle résistance intérieure, il leur fallut ouvrir les portes des prisons. C'est là seulement, dans les quelques centaines — disons le millier — de détenus communistes qui s'y trouvaient enfermés, que pouvait être trouvé le noyau d'une opposition aux Japonais. Les princes malais devaient tous plus ou moins collaborer. Les Hindous tamils allaient se laisser déporter et décimer sans défense dans les travaux forcés du chemin de fer du Siam. Nulle part aucune lutte sérieuse ne se manifestait. La stupeur provoquée par ce brusque effondrement

était telle, après tant d'années de supériorité blanche reconnue comme un dogme, que les Japonais ne trouvaient devant eux qu'une population déprimée où leur domination ne se heurterait à aucun obstacle. Les dieux blancs avaient révélé qu'ils n'étaient que des hommes qui pouvaient être vaincus. Il leur serait difficile de remonter plus tard sur leur piédestal.

Les Japonais ne réussirent point cependant à se faire aimer. Le tapioca a laissé dans une population de mangeurs de riz le même souvenir insupportable que les rutabagas dans notre population de mangeurs de pain. Le marché noir et la corruption prirent des proportions fantastiques. L'inflation fut effroyable. Les prix s'élevèrent à des hauteurs invraisemblables. L'œuf qui valait 3 cents en décembre 1941 valait 35 dollars en août 1945. Les bâtisseurs de la sphère de co-prospérité de l'Asie orientale se montraient administrateurs misérables. Personne n'avait la moindre foi en leur monnaie ornée de dessins de bananes et de noix de coco. Aujourd'hui encore la « banana currency » est restée un sujet de dérision et de plaisanterie. Ne parlons pas des atrocités, non plus que des outrages et insultes auxquels étaient particulièrement sensibles des populations dont on connaît l'amour-propre et le souci de la respectabilité extérieure. Constatons seulement que des contingents anglais, qui débarquèrent dès le début de septembre 1945, furent triomphalement accueillis. De partout remontèrent des drapeaux chinois et britanniques soigneusement cachés durant l'occupation. Des arcs de triomphe furent dressés. L'enthousiasme paraissait sans retenue ni feinte. En réalité les germes de la présente insurrection étaient déjà latents.

Les communistes chinois, libérés à la veille de la chute de Singapour, les sympathisants et les bandits professionnels qui les avaient rejoints dans le maquis, constituaient maintenant une force militaire d'environ cinq à six mille hommes qui n'était point négligeable, et dont on ne savait que faire. Ces hommes avaient été abondamment équipés par les parachutages alliés. Des officiers anglais, débarqués par sous-marins ou tombés du ciel, avaient complété, dans les derniers mois qui précédèrent la capitulation japonaise, leur instruction militaire. Leur éducation marxiste avait été poussée grâce à de véritables cours dans les camps de la jungle où ils étaient restés durant trois ans et demi. Ils s'étaient fait la main en allant assassiner de temps à

autre un agent de police malais, un caporal japonais ou un collaborateur trafiquant du marché noir. Ils étaient maintenant fin prêts pour l'action, et le débarquement des troupes de lord Mountbatten, leur retirant brusquement leur raison d'être, les décevait plus qu'il ne les comblait d'aise. Alors que leurs dirigeants avaient élaboré l'un de ces programmes progressistes qui servent à ouvrir la voie à la révolution, les fonctionnaires anglais reprenaient leur poste comme si de rien n'était. L'appareil traditionnel de l'impérialisme britannique était remis en place. Nul ne savait comment aborder le problème du maquis.

Les dirigeants britanniques s'efforcèrent d'esquiver la difficulté. La politique de lord Mountbatten fut ici comme ailleurs de s'efforcer de désarmer les partisans en les noyant dans une avalanche de félicitations, de fleurs et de décorations. Les guérillas des collines furent considérées comme des unités régulières. Une délégation de ces troupes fut envoyée en Angleterre participer au défilé de la victoire. Certains des hommes, aujourd'hui recherchés par la police et pendus si celle-ci parvient à les appréhender, furent à Londres présentés au Roi. Il fallait quand même procéder au désarmement de ces Grandes Compagnies. On offrit une prime de démobilisation de 350 dollars malais à qui rendrait ses armes et son équipement. Beaucoup s'arrangèrent pour en rendre une partie afin de toucher la prime, mais en fait l'essentiel de l'armement fut soustrait et caché. Le matériel surabondant dont diposent actuellement les insurgés est essentiellement constitué par ce qui ne fut pas rendu en 1945. La récupération officielle était d'ailleurs poursuivie avec mollesse et dans le souci majeur d'éviter tout incident.

En même temps que l'administration militaire britannique s'efforçait de faire rentrer dans la vie civile les partisans communistes, elle entendait lutter contre le reproche de restaurer le système d'antan et ouvrait les portes toutes grandes aux réformes libérales. La liberté de la presse était sans bornes. Les Trade Unions étaient autorisées à fonctionner sans le moindre contrôle de leurs fonds ou de leurs dirigeants. Le pouvoir de bannir les indésirables était retiré à l'Administration. Des conseils consultatifs devaient être instaurés à tous les échelons de la vie publique, et le premier d'entre eux, créé à Singapour, comprenait de nombreux communistes et paracommunistes désignés par les autorités pour prendre part à ses travaux. Enfin le Gouver-

nement anglais, reprenant plus ou moins à son compte la distinction entre « traîtres » et « collaborateurs », bien fragile cependant en territoire colonial et cosmopolite comme l'est la Malaisie, donnait l'impression de vouloir dans l'avenir favoriser l'élément chinois résistant au détriment de l'élément malais plus passif. Des négociations brutales imposaient aux sultans la signature d'une véritable abdication. Les princes remettaient tous leurs pouvoirs au Gouvernement britannique, lui laissant le soin d'élaborer une nouvelle formule constitutionnelle qui ne leur rendrait, devinait-on, que peu de leur ancienne autorité.

Tel fut l'ensemble des mesures militaires, sociales et politiques sur lesquelles l'autorité anglaise parut compter pour donner à peu près satisfaction aux guérillas chinoises et résoudre pacifiquement le problème de leur résorption.

De rapides déceptions devaient suivre cette tentative d'apaisement. Les Trade Unions multiplièrent les grèves politiques. Dès octobre 1945, l'un des points vitaux de la péninsule, le centre charbonnier de Batu-Arang, était paralysé pour plusieurs semaines. Les anciens guérilleros, maintenant mués en syndicalistes, ne parlaient plus seulement au nom de la résistance, mais aussi au nom du prolétariat, l'un et l'autre unis dans la même lutte. Un certain nombre d'ex-maquisards ayant été inculpés de meurtres et de vols, l'Union Générale des Travailleurs, (General Labour Union), exigea leur libération en janvier 1946 et proclama la grève générale pour le 29 de ce mois. L'ordre de grève fut suivi par environ 150.000 personnes (chiffre officiel) et cette journée constitua un assez net succès pour les agitateurs.

Du côté politique, l'échec de la tactique d'apaisement n'était pas moins marqué. L'abaissement de leurs souverains suscitait une vive réaction des Malais. Des incidents sanglants éclataient entre eux et les Chinois. Dès novembre 1945 une trentaine de femmes chinoises étaient passées au fil de l'épée, ou plutôt du « parang », par une troupe de Malais. Un parti nationaliste malais se formait, et, s'inquiétant des concessions faites à l'élément chinois, adoptait une politique nouvelle très ferme tant à l'égard des occupants chinois que des autorités britanniques qui semblaient les favoriser.

Le Gouvernement anglais sentit cette opposition et esquissa quelques pas en arrière. Le 15 février 1946, les organisateurs de la grève du 29 janvier tentèrent une nouvelle poussée dans la

délicate pensée de commémorer le quatrième anniversaire de la chute de Singapour. L'administration militaire, cette fois, se fâcha. Toute manifestation fut interdite et la journée fut un fiasco pour ses promoteurs.

De même, les projets constitutionnels commencèrent à rendre petit à petit une part plus large de leur autorité aux maisons régnantes malaises. L'élément malais conservateur commença d'être encouragé au détriment de l'élément chinois plus instable et dont certains représentants paraissaient désormais d'une fidélité douteuse. La réaction officielle anglaise ne dépassa point cependant en cette année 1946 le stade des premières velléités.

La situation générale d'ailleurs s'améliorait et les esprits semblaient s'apaiser. Le prix de la vie commençait de baisser. Le riz redevenait plus abondant sur le marché. La « réhabilitation » économique allait grand train. Les bâtiments, les ponts étaient reconstruits, les hévéas remis en saignée, les mines en rapport. Le caoutchouc, l'étain recommençaient d'être exportés à travers le monde. Une atmosphère de prospérité régnait de nouveau. Il y avait là, pensait-on, un élément stabilisateur dont l'influence serait déterminante et auquel il était permis de se fier. Avec l'abondance qui revenait, les beaux jours des agitateurs étaient passés.

Durant toute l'année 1947 les choses restèrent ainsi fluentes. Les communistes tiraient les ficelles des Trade Unions et entretenaient une agitation sociale spasmodique. Le gouvernement semblait compter sur le retour de la prospérité pour régler de lui-même les derniers problèmes. Que le cours du riz baissât encore de quelques cents et tout s'arrangerait. Aucune catastrophe ne s'était en somme produite depuis la libération. Si la tactique par laquelle toute liberté d'action était laissée aux éléments extrémistes avait pu d'abord sembler périlleuse, à l'expérience elle apparaissait *successfull*. Le gouvernement concentrait toute son attention sur les problèmes constitutionnels : substituer des municipalités représentatives aux anciens corps municipaux nommés ; préparer le passage du régime colonial à celui de self-government, balancer les pouvoirs au sein d'une constitution savante, considérée comme une étape vers plus encore de liberté, telles furent ses préoccupations dominantes durant toute l'année 1947.

Juriste de talent, esprit séduisant et distingué, cœur généreux, le Haut-Commissaire, sir Edward Gent, incarnait le

contraste de cette politique d'intense activité législative, de grande compréhension sociale, et de complet laisser-aller dans le domaine des mesures d'autorité proprement dites. Sir Edward Gent voulait le bien. Il voulait favoriser la formation d'une classe responsable parmi les éléments de couleur. Il laissait de côté la morgue ou plutôt l'indifférence de ses compatriotes. Il circulait sans escorte, allait visiter les marchés, servait même, dit-on, de témoin au mariage de son boy. Il passait ses soirs à écouter patiemment des concerts populaires où des Tino Rossi pain d'épice nasillaient la dernière rengaine anglo-saxonne à la mode. Il mêlait à ses réceptions des éléments représentatifs de toutes les communautés. Il s'intéressait visiblement à ses administrés qui lui témoignaient une estime et une confiance assez rares. Passionné par cette œuvre de rapprochement et de compréhension réciproque des diverses races par-dessus les barrières de couleurs qui les séparent, adonné aussi, comme nous le rappelions, à une besogne législative littéralement immense, sir Edward — quels que fussent les rapports qu'il envoyait à Londres et dont on prétend maintenant qu'ils étaient clairvoyants — ne laissait transparaître dans sa politique aucune appréhension de l'avenir, ne paraissait nullement s'apercevoir que le sol sur lequel il bâtissait avec un tel entrain devait brusquement s'effondrer sous ses pieds.

Dès le début de 1948, les indices de la crise prochaine allaient cependant se multipliant. La lutte qui se poursuivait en Chine entre les armées du Sud et celles du Nord, entre le Kuo-Min-Tang et le parti communiste, prenait un caractère de telle intensité qu'il paraissait douteux que les Chinois de l'extérieur pussent s'abstenir longtemps encore d'y prendre part. Depuis cinquante ans les versements qu'effectuent à la mère patrie les Chinois émigrés sont une des grandes ressources de celle-ci. Ce fut notamment le cas dans sa lutte contre le Japon. Depuis cinquante ans, c'est dans la Chine extérieure que se sont souvent manifestées avec le plus d'acuité les idées de réforme et de révolution. Les empereurs mandchous régnaient encore que Sun Yat Sen noyautait déjà contre eux les Chinois de Malaisie. Comment ne pas imaginer que, tôt ou tard, les communistes s'efforceraient de capter à leur profit l'appui du plus grand nombre possible de leurs compatriotes de Malaisie, et transporteraient dans la péninsule les conflits qui ravageaient la terre chinoise ?

La Malaisie d'ailleurs devenait trop importante sur l'échiquier de la révolution mondiale, pour que Moscou pût la négliger longtemps encore. Entre une Birmanie en proie à l'anarchie permanente, un Siam qui acceptait d'héberger le quartier général de ses entreprises asiatiques, une Indochine où l'on sait son influence, une Indonésie où elle entretient par tous les moyens la lutte contre la Hollande, une Malaisie pacifique et prospère à l'ombre de l'Union Jack constituait, aux yeux de l'U. R. S. S., un paradoxe qui devait cesser au plus tôt. Car c'est un fait que la Russie soviétique est en antagonisme avec le monde qu'elle nomme capitaliste.

Au fur et à mesure que le conflit s'envenimait, les chances de grabuge augmentaient en Malaisie, l'U. R. S. S. sachant fort bien qu'elle frapperait ses adversaires occidentaux dans leurs œuvres vives lorsqu'elle porterait le fer sur ce qui est à la fois leur bastion stratégique dans l'Asie du sud-est et l'un de leurs centres principaux d'approvisionnement en matière première de guerre : huile, étain, caoutchouc. L'agitation des communistes chinois en Malaisie devait viser au triple résultat de diminuer le potentiel de guerre anglo-saxon, de constituer un pont entre les régions très insurgées de l'Asie continentale et l'insurrection insulaire des Indes néerlandaises, de contraindre les Britanniques à dégarnir le front européen pour envoyer des renforts en Extrême-Orient. Les avantages d'une telle opération étaient trop manifestes pour qu'elle ne fût point tentée. Il fallait être bien sourd aux bruits du monde extérieur, aux craquements qui se faisaient de nouveau entendre parmi les ruines de l'Europe et de la Chine, pour croire que les expériences législatives d'un travaillisme libéral pourraient encore longtemps se poursuivre en paix à Singapour et à l'intérieur du pays.

Maîtres des Trade Unions, les agitateurs communistes tentèrent d'abord d'utiliser à fond l'arme syndicale. Une récente augmentation des salaires, l'abondance du ravitaillement leur rendaient évidemment la tentative difficile. Néanmoins, l'abîme qui existe ici entre l'indigène des plantations et son employeur blanc, la dureté indéniable de la vie du prolétaire, l'indifférence trop fréquente et trop visible du Blanc pour les gens de couleur rendent toujours facile l'incitation à la haine, l'exploitation de l'envie, font oublier l'immense progrès obtenu dans la vie du travailleur chinois ou hindou des classes correspondantes dans

leur pays d'origine. Les propagandistes qui soufflaient sur la révolte étaient d'ailleurs passés par toutes les écoles nécessaires et maniaient avec virtuosité les sentiments simples des auditeurs. Résultat : en avril et en mai de 1948 la situation devint très tendue et des grèves révolutionnaires, accompagnées d'incendies de bâtiments, se prolongèrent pendant des semaines. Le gouvernement s'en émut, envoya de la troupe et celle-ci arrêta, expulsa, bouscula tout ce qu'elle rencontra. Etonnée de cette poigne soudaine qui s'abattait sur elle après deux ans d'absence complète d'intervention gouvernementale, la main-d'œuvre revint presque immédiatement au travail. Les symptômes d'une crise tardive d'énergie gouvernementale allaient d'ailleurs se précisant. Les employeurs demandaient depuis longtemps qu'aucun leader des Trade Unions ne pût exercer ses fonctions sans avoir fait la preuve qu'il avait participé durant un certain nombre d'années à la vie de la profession dont il allait devenir le représentant. C'était briser la carrière des leaders marxistes dont peu s'étaient soucié de faire pendant trois ou quatre ans le dur métier de mineur ou de coolie de plantation. Le gouvernement annonça qu'il allait reprendre à son compte la recommandation des employeurs. Il annonça également que tous les syndicats devaient désormais déposer leurs statuts, fournir leurs bilans, donner les noms de leurs dirigeants, indiquer l'adresse de leur siège, etc... C'en était trop. Les chefs communistes n'avaient aucune envie de plier leur action syndicale à ces prescriptions nouvelles. Ils jugèrent que l'action légale avait fait son temps et c'est alors qu'en conformité avec des ordres venus de plus haut et qui, eux, étaient dictés par la situation internationale, ils décidèrent de passer à l'action violente. En l'espace de quelques jours les directeurs de plantations constatèrent la disparition des éléments les plus remuants de leur personnel, de ceux qui figuraient toujours à la tête des délégations revendicatrices. Ces éléments avaient gagné le maquis, et en même temps les premiers attentats étaient annoncés en grands titres par les journaux. Le 3 juin, trois Chinois étaient tués dans le Selangor ; le 4, le directeur européen d'une mine d'étain était abattu.

L'affolement fut grand. Les Blancs n'avaient pas d'armes. Les effectifs de la police étaient insuffisants. Durant quelques jours une sorte de panique souffla sur le pays. Un beau matin les bandits furent promus au rang d'*insurgents* dans les com-

muniqués officiels et ce terme nouveau dénotait la gravité de la situation. Un peu partout des attaques étaient dirigées contre des isolés, contre des villages, des postes de police. Les autorités britanniques firent incontestablement un gros effort de reprise en main. Malgré la tension qui sévissait en Europe et l'inquiétude causée par le blocus de Berlin, des troupes d'élite furent embarquées à destination de la Malaisie. Hong-Kong fut dégarni. Des policiers auxiliaires furent engagés. Les Blancs reçurent fusils, revolvers, mitraillettes. Cinq cents ex-sous-officiers de la police palestinienne arrivèrent par avion et prirent en main la défense des installations européennes. Un état d'alerte fut proclamé à travers tout le pays, donnant au Haut-Commissaire à peu près toute liberté d'action en tout domaine. Le couvre-feu fut décrété dans certaines zones. Les femmes européennes furent évacuées des mines et plantations particulièrement exposées. Des barrages furent établis aux carrefours des routes, des fils de fer barbelés disposés autour des commissariats de police. Des coupeurs de têtes de Bornéo furent appelés afin de servir de guides aux patrouilles anglaises dans la jungle. La R. A. F. se mit à survoler la forêt pour y déceler les camps communistes et les bombarder impitoyablement. Des unités furent spécialement entraînées au combat de jungle. Des récompenses furent offertes aux dénonciateurs. Les bandits pris sur le fait furent jugés et pendus. Enfin, l'arrivée au début d'octobre d'un nouveau haut-commissaire, ancien haut fonctionnaire de Palestine, montra que les rênes du gouvernement passaient à un professionnel de la poigne.

Les résultats obtenus par cet ensemble de mesures sont cependant des plus maigres. Le rythme des attentats ne s'est en rien ralenti. A la fin d'octobre, treize assassinats étaient annoncés en un seul jour par la presse locale et le battage publicitaire des opérations répressives ne parvient pas à dissimuler le fait que le tableau de chasse quotidien des bandits était presque toujours supérieur à celui des forces d'ordre. La R. A. F., l'armée, la police se dépensent avec un dévouement remarquable. Les terroristes n'en gardent pas moins, dans de nombreux secteurs, l'initiative des opérations et continuent leurs agressions ou leurs actes de sabotage, là même où leurs unités constituées ont été brisées et éparpillées par l'armée. Les bandits disposent d'un armement varié. Ils ont trouvé le moyen de se faire confec-

tionner des uniformes. Ils bénéficient de fonds considérables qu'ils extorquent aux Chinois riches ou aisés, lesquels jugent plus prudent de se couvrir du côté communiste que de s'associer à l'effort des autorités. Ajoutons que la Malaisie se prête admirablement à la guérilla. A quelques mètres d'une route de jungle, les sous-bois est déjà si dense qu'il est impossible de suivre un homme à la trace ou de le tirer à vue. Les militants chinois, entassés dans les baraquements de bois qui entourent les villages, ravitaillent et informent les communistes. Il faudra des mois pour réduire une à une les petites bandes d'une dizaine d'hommes qui opèrent par surprise, tuent et s'enfuient.

Si la Chine, le Siam, la Birmanie échappent au communisme, la réduction se fera avec le temps. Si les pays voisins de la Malaisie tombent sous l'influence soviétique, la Malaisie deviendra la Grèce de l'Asie. La situation se présente peut-être mieux qu'en Indochine du fait que l'action révolutionnaire n'est l'œuvre que d'une fraction très tranchée de la population et que cette fraction est en butte à la vive hostilité d'autres éléments raciaux. On voit mal cependant par quels moyens matériels, par quelles mesures politiques, le gouvernement pourrait amener dans les mois à venir la rébellion à déposer les armes.

A supposer que demain l'ordre extérieur soit rétabli, le gouvernement britannique se trouverait encore en présence de problèmes fort délicats. Les Malais avaient été passifs devant l'occupation japonaise, et les Chinois hostiles ou résistants. Cela déjà avait opposé les deux races. Aujourd'hui leur antipathie est devenue de la haine. Les résistants d'hier sont appelés bandits et flétris comme attentistes. Les collaborateurs ou attentistes d'hier sont appelés patriotes et soutiens de l'ordre. Tout maintenant les oppose. Les uns sont plus anciennement installés dans le pays, au moins en de nombreux points, les autres sont récemment immigrés, envahisseurs, intrus. La vitalité des Chinois a réveillé les Malais et deux nationalismes s'affrontent. Les uns et les autres fouillent les archives incertaines du passé de la péninsule pour y trouver des arguments favorables à leurs ambitions. Ce pays s'éveille au sens de l'Histoire. Les relations compliquées et puériles des roitelets du xv[e] siècle avec leurs voisins fournissent des arguments que l'on se jette à la tête. Le sens des cadeaux qu'échangeait un tyranneau de Malacca avec un souverain Ming est âprement discuté dans les colonnes des

journaux. Le *Colonial Office* s'était imaginé après la guerre qu'il résoudrait les problèmes soulevés par les passions du monde moderne à l'aide de néologismes heureux. Plus d'Arabes ni de Juifs en Palestine, rien que des Palestiniens. Plus de Malais ni de Chinois en Malaisie, rien que des « Malayans ». Le résultat de ces tentatives est assez amer. Nous sommes entrés dans l'ère des haines inexpiables, celle où l'on tue son voisin parce qu'il n'a pas la même couleur de peau. Les heurts des races, le *revival* de l'islamisme, les fureurs du marxisme dans des cerveaux enfantins ne se laissent pas apaiser par des promesses même sincères d'accession lointaine ou rapprochée aux pratiques du régime parlementaire.

Si l'Occident voulait redevenir ce que, malgré toutes ses déficiences, il fut en Orient, le faiseur d'ordre, le mainteneur de paix, s'il voulait à la fois se sauver lui-même en gardant son pouvoir lointain sur les richesses tropicales et sauver les peuples d'Asie de l'anarchie sanguinaire où ils se précipitent, une grande réforme intellectuelle et morale serait à entreprendre dans les métropoles elles-mêmes des peuples colonisateurs. Il leur faudrait retrouver l'art d'allier systématiquement ici les deux vertus trop souvent oubliées ou dissociées qui s'appellent l'énergie et la charité. Ne nous leurrons d'ailleurs point, les chances de cette réforme sont infimes.

FRANÇOIS DOUSSARD

LECTURES ROMANESQUES

Henri Mondor : *Histoire d'un Faune.* (Ed. N. R. F.) — Francis de Miomandre : *Mallarmé.* (Ed. Bader et Dufour.) — Prince Poniatowski : *D'un siècle à l'autre.* (Presses de la Cité).

Tous, nous connaissons et admirons les remarquables travaux de Henri Mondor sur Stéphane Mallarmé. Les deux volumes considérables qu'il a consacrés à la vie, à l'esprit, à l'œuvre du poète sont de véritables monuments de passion lucide, de ferveur intellectuelle. Certes, d'autres illustres, savants ou chirurgiens ou poètes, de Pasteur à Verlaine, de Barrès à Valéry, et quelques autres, ont excité ses curiosités, son culte de la science et de la poésie, mais nul autel ne fut plus somptueusement servi que celui de Mallarmé. Une attirance multiple pour l'homme, le poète, le prosateur, le simple et si beau caractère, le créateur d'une nouvelle musique verbale, le magicien subtil suscitant des rêves et des images, cette attirance, cette dévotion à un dieu choisi, nous ont valu les livres de Mondor que tous les lettrés ont lu, compulsé et annoté. Car ces livres sont des mines de renseignements inépuisables, des trésors de précisions pour lesquels Mondor a su réunir avec autant de patience que d'habileté de chercheur d'autographes, tant de lettres, de révélations, de dates, de détails. Avec quel art, quelle religion il a su grouper tous ces documents et ressusciter la vie, non seulement la vie de l'être corporel, mais l'existence mystérieuse de l'esprit, de l'imagination, du phénomène inconscient où fleurit l'inspiration, enfin le génie ! Il a apporté à ces recherches littéraires le soin méticuleux de l'anatomiste, la science et sa probité, la sagacité d'un diagnostic impeccable. On pouvait penser que, en ces deux volumes, si pleins, si touffus, il avait tout dit et dévoilé tout ce qu'il était possible de savoir ou de

découvrir sur Mallarmé. Eh bien ! non ! Les lettres nouvellement trouvées, les manuscrits nouveaux, les idées et les émotions recommencées du dévot thuriféraire, suscitent d'autres études. *Mallarmé plus intime* en est une des plus émouvantes, des plus humaines : le jeune homme, l'époux, le père, l'ami y est évoqué avec une tendresse exquise. Et, aujourd'hui l'*Histoire d'un Faune* vient ajouter à tous ces récits biographiques un véritable roman, oui, un roman d'aventure spirituelle, ce qui me permet, à ma joie, de le déguster pour mes *Lectures romanesques.*

Je pense que Mallarmé lui-même, en quelque vie antérieure, avait peut-être été un faune. Il en avait gardé les hautes oreilles pointues et le pas court et sec de capripède comme si des sabots mythologiques étaient enfermés en ses souliers. Sans plaisanterie, l'allégorie du Faune, ivre du jour ensoleillé et de la poursuite des nymphes, n'était-elle pas l'impression, à jamais lumineuse en sa mémoire inconsciente et éblouie, d'un jour de sa jeunesse où il s'était senti en accord mystérieux avec toute la nature ? De là, le chant du Faune, ce ravissant air de flûte que les vers du poème initial exhalent déjà avec un art si allègrement pur. Mallarmé écrivit à vingt-quatre ans ce premier chant, la première esquisse de cette églogue aujourd'hui si célèbre et qui s'intitulait alors *Monologue d'un Faune*. Mondor, comme tout exact érudit, se demande s'il faut lui chercher des « sources ». Je vous avoue que je trouve toujours assez vaine cette recherche des « sources ». Tel poète ancien ayant employé les mêmes mots, sujets, images que les cadets, ce cadet s'est-il inspiré de lui ? etc. En réalité bien plus que des imitateurs ou des continuateurs, il y a une lignée : on appartient à une certaine race d'esprits et on en continue, en les renouvelant par sa particulière sensibilité, les caractères essentiels. Donc, ce Faune, du jeune Mallarmé, de qui était-il parent ? Du *Satyre* de Victor Hugo ? de la *Dryade* de Vigny ? des idylles de Chénier ? de la *Diane au bois* de Banville ? Or, Banville était un ami admirant déjà Mallarmé ; Banville avait été joué à la Comédie-Française. Pourquoi le *Monologue d'un Faune* ne serait-il pas récité, animé, joué sur cette scène par Coquelin (aîné) ? Mais il va sans dire que Banville, malgré son amitié pour le jeune poète et également Coquelin, ne jugèrent pas ce *Monologue* fait pour le théâtre. Mallarmé, déçu, revint à d'autres

poèmes et projets dont *Hérodiade*. Le *Faune* se tut, et se retira en ses taillis mythologiques. Plusieurs années plus tard ce *Monologue*, revu, retouché, embelli selon l'auteur et plus digne d'attention, eut alors pour titre : *Improvisation d'un Faune* et fut envoyé à Lemerre, passage Choiseul, pour paraître dans le *Troisième Parnasse contemporain*, la revue poétique que publiait alors l'éditeur des jeunes poètes de ce temps. On y jugea ce poème insane et on le refusa, et parmi les juges qui refusèrent l'*Improvisation*, Anatole France et Coppée furent les plus véhéments. Alphonse Lemerre était d'ailleurs épouvanté par cette poésie et la jugeait, lui aussi, stupide. Le doux Mallarmé n'en voulut à personne ; il se remit à d'autres travaux. C'est cette seconde version du *Faune*, jusqu'alors inconnue des admirateurs et commentateurs, qui ne connaissaient que le *Monologue* et la version définitive de *l'Après-midi*, c'est cette seconde version que Henri Mondor a eu la chance de découvrir ; et, il a pu, ainsi, dans ce fascinant volume, donner au lecteur le régal inédit des trois états successifs d'un poème illustre.

Mallarmé, s'il avait déplu à Alphonse Lemerre, trouva un admirateur enthousiaste dans un autre Alphonse, l'éditeur Alphonse-Derenne, lequel publiait la revue dirigée par Mendès : *la République des Lettres*, où Mallarmé publia aussi de beaux poèmes en prose. Donc, l'églogue, ayant pris pour titre définitif : *L'Après-midi d'un Faune*, fut luxueusement éditée, illustrée par Manet, autre méconnu, en une ravissante plaquette qui devait, dans le futur, rareté de bibliophile, obtenir de hautes enchères. Pour le moment, on en vendit peu. Mais, le chant de la flûte faunesque s'amplifiait peu à peu, dans le paysage littéraire. Beaucoup de poètes et d'écrivains commençaient à comprendre la valeur et l'originale beauté de l'inspiration créatrice mallarméenne ; Mallarmé connaissait déjà cette première gloire, restreinte peut-être, mais d'un éclat si pur, née de la compréhension d'esprits dignes de vous entendre. Huysmans, en son roman *A Rebours*, évoqua Mallarmé en des pages bien connues. Mais nous ne pouvons et devons parler ici que de *l'Histoire du Faune* et du véritable roman en trois chapitres que compose l'évolution complète du poème, roman que Mondor a raconté avec un art vivant et en évoquant autour de ce faune tout le mouvement littéraire de cette époque. On sait que Claude Debussy s'inspira du *Faune* pour une de ses

plus renommées compositions musicales, que Nijinsky le mima sur la scène des Ballets russes et que la Comédie-Française, en son hommage du centenaire, y entendit devant un vaste public Jean-Jouis Barrault déclamer, moduler, mimer le célèbre *Après-midi*, ce même poème que nombre d'années plus tôt, mais non parvenu à sa perfection définitive, nul n'avait osé faire ouïr à un public, encore un peu sourd aux musiques inhabituelles. Et, enfin, puisque roman il y a là, c'est aussi un roman que l'activité de l'admirateur infatigable, du «Mallarmélomane» Mondor, toujours cherchant, toujours découvrant et recherchant et redécouvrant encore d'autres dossiers, ou d'autres papiers épars lui permettant, avec toute son autorité littéraire et son exactitude scientifique, de ressusciter la vie d'un poète, la vie d'un poème et de suivre jour à jour, de période en période, d'étape en étape, cette montée de la célébrité qui parvient au faîte de la gloire.

Ne quittons pas Mallarmé sans signaler aux fervents la si charmante et délicate étude publiée tout récemment sur lui par Francis de Miomandre, l'auteur de tant de beaux livres, de romans fascinants et de mystérieux poèmes en prose sur lesquels un jour nous reviendrons.



Nous retrouverons Mallarmé et Debussy dans l'étourdissante chevauchée de souvenirs que le prince Poniatowski vient de publier sous le titre : *D'un siècle à l'autre.* Quelle galopade ! quelle vitalité ! quel entrain et quel train ! Ce n'est pas pour rien qu'il descend des rois de Pologne et peut-être de ce légendaire Poniatowski que l'on voit sauter dans l'Elster sur toutes les lithographies et tous les papiers de tenture d'une certaine époque. Et avec quel talent de narrateur notre Poniatowski énumère et choisit, avec une désinvolture de charme et de vérité, toute la suite si étonnamment variée de ses souvenirs. Il en écrivit trois parties en 1934, 35 et 36 pour ses enfants, et, se décidant à publier, acheva les deux derniers chapitres en octobre 1948 ; le tout est réuni en un volume de 642 pages... et se lit avec tant d'agrément et de curiosité variée que jamais on ne le trouve trop long. L'auteur, dont la personnalité est si curieuse

et si attachante, naît en 1864. Sa mère le met au monde au sortir d'un bal masqué. Cette entrée dans le monde était-elle l'allégorique préface d'une existence bariolée et mouvementée ? Né à la fin d'une période d'élégance, il passe ses premières années à l'ombre des crinolines de sa grand-mère, la comtesse Le Hon, cette délicieuse, incomparable ambassadrice de Belgique qui fut à Paris une des gloires féminines du Second Empire. L'enfant gâté, profitant d'un grand et agréable faste, mais encore plus de la grâce, de l'esprit, de la tendresse d'une femme délicieuse, garde encore d'elle un souvenir filialement amoureux et il est exquis de l'entendre parler d'elle et évoquer sa séduction et ses prestiges. Mais la guerre de 1870 sépare la famille. La grand-mère reste à la campagne ; mère et enfants émigrent à Londres. Puis, guerre finie, retour à Paris, et l'enfant n'oubliera jamais les ruines que ses jeunes yeux étonnés contemplent. Puis, de nouveau l'Angleterre... La diversité des impressions qui, durant toute sa vie, sera le privilège de Poniatowski, commence dès ce jeune âge à intéresser son intelligence et sa mémoire. Car il est impossible de suivre en ses détails toujours nourris d'anecdotes amusantes, d'évocations, de personnages plus ou moins connus, d'épisodes divertissants ou instructifs, les péripéties de l'existence de notre auteur. Il a connu le tout Paris, le tout Londres, le monde des courses, du théâtre, des écoles, dont son passage comique chez les Jésuites, les artistes comme le gratin, etc. Mais déjà chez lui s'éveille le futur homme d'affaires, précoce, intelligent, audacieux et subtil qu'il devait parachever plus tard. Il écoutait, caché par un paravent, les conversations que sa grand-mère avait avec des hommes éminents qui continuaient à s'occuper de ses intérêts. Constatant l'attention de l'enfant, elle n'hésita pas à le mettre au courant, à lui expliquer, et ce furent les premiers rudiments qui plus tard l'orientèrent vers les finances. Ainsi se fait l'éducation, se prépare l'avenir d'un enfant, souvent plus sûrement que par une école. Mais avant cette fructueuse maturité le garçon vit de la vie élégante qui se prolongeait encore ; il connaît toute la compagnie des astres finissants de la société du Second Empire. Mais la mort de la grand-mère chérie et admirée met fin à cette première étape de sa jeunesse. Son père lui laissait volontiers toute liberté. Aussi s'empresse-t-il de s'engager comme cavalier de deuxième classe et ses brillantes aventures militaires à Rouen et à Saumur don-

nèrent, paraît-il, à Abel Hermant l'idée du *Cavalier Miserey*, un de ses premiers romans.

Les aventures sont commencées : permission, mission et démission. Car il est envoyé à Londres, si jeune ! — pour une secrète affaire de boulangisme. Ah ! quel séjour : politique, flirts, bals, dîners, réceptions, retour à Paris, entrevue décevante avec Boulanger ; démission, retour à Londres. Descriptions de hauts personnages : Prince de Galles, revue navale, courte croisière à Cowes, intrigues amoureuses, duels, enfin tout le programme de la vie de ce temps-là vécue par un garçon haut placé, aventureux, fou de jeunesse et à la fois dépensant largement ses forces et ses ors, mais assez astucieux et débrouillard pour savoir gagner de l'argent. Il s'occupe de courses et de chevaux, il monte en course, il acquiert un cheval ; il gagne. Nous voilà dans le monde du turf et entourés de vastes prairies tels qu'en un tableau de Degas. Et notre prince gagne la forte somme avec son cheval, un nommé Priam ; et bien avisé, il emploie ce premier gain à louer et meubler un charmant logis au 12 de la rue de Balzac. Existence aimable du jeune homme heureux et élégant, ce qui nous vaut quelques spirituels croquis de bons camarades de cercle, de jeu, de bons vivants, de noctambules, de sportsmen, d'habitués du turf et des coulisses et de quelques jolies femmes... dont cette Laure Heyman qui servit de modèle à Proust. Tout cela entrelardé de « potins » amusants, de réflexions comiques, de drôleries et d'observations d'une excellente narquoiserie. Ce que je voudrais faire comprendre, ne pouvant que survoler hâtivement ces souvenirs de quatre-vingts années, c'est le « ton » du style, de l'esprit, de l'élégance naturelle et en même temps qu'une familiarité aimable, cette désinvolture de bonne race que possédait au XVIIIe siècle l'inimitable prince de Ligne.

Ce nom du prince de Ligne nous emmène déjà en Russie, car Poniatowski, lui aussi, va aller en Russie, où ne règne plus la grande Catherine... Mais une mission financière organisée par Michel Ephrussi expédie le jeune homme à Saint-Pétersbourg auprès des financiers russes. Qui, mieux que ce jeune homme de vingt-quatre ans, audacieux, intelligent, portant un grand nom, connaissant toutes les noblesses de tous les pays, pouvait s'acquitter d'une tâche délicate et avoir audience des grands ? Et, en effet, Poniatowski obtient une audience

d'Alexandre III... Un matin, un chambellan le conduit à Tsarkoïé- Selo et le fait attendre dans une galerie tendue des Gobelins exécutés jadis pour Stanislas Auguste et portant l'écusson royal de Pologne. Le jeune descendant des rois de Pologne trouve cette attention de fort mauvais goût, mais on l'introduit auprès du Tsar et de l'Impératrice ; celle-ci fut aimable et charmante, l'Empereur froid et hautain et ne tendit la main à Poniatowski qu'au moment du départ. La Pologne et la Russie ne s'entendaient pas. Du but de la visite, pas un mot : mais un ministre des Finances fixa un rendez-vous à sept heures du matin à l'envoyé exceptionnel, l'écouta et offrit ses refus polis. Poniatowski, un peu déçu, revint à Paris mais content quand même : il avait vu la Russie sous la neige, d'admirables ballets à l'Opéra, tué un ours et connu Lucien Guitry. Cet épisode est un des plus réussis.

En ai-je assez dit pour prouver l'humour, la vision juste et ironique du chroniqueur ? Je crois pourtant que de cette Russie nous devons le suivre en Afrique du Sud ; car à peine revenu de Saint-Pétersbourg, Ephrussi, de nouveau, le convoque et l'expédie aux mines d'or du Transvaal... Et le voilà parti avec son fidèle valet et deux amis, Pisani et Béclard, dont l'un cherchait fortune et l'autre fuyait un amour encombrant... Mais à la gare d'Austerlitz, un ami, venu pour les derniers adieux, se laisse trop longtemps attendrir : le train part et l'ami Ventura, sans bagages, sans argent, décide, non pas de descendre en route, mais d'accompagner les voyageurs... L'Afrique du Sud le séduit ; il se ravitaillera à Lisbonne et ne quittera plus les explorateurs... Qu'est-ce qu'un voyage de plus pour lui ? Il vient de Bucarest ; de l'Orient-Express il s'est dirigé vers la gare d'Austerlitz : autant partir tout à fait... Et tout le récit de ce voyage en 1889 compliqué, long, difficile, est inénarrable et excessivement intéressant. Ce pourquoi je laisse à Poniatowski le soin de vous le narrer lui-même, avec sa vitalité étourdissante et son sens direct de la chose vue et vécue... Je sais que, maintenant, lecteurs, vous êtes séduits, entraînés et que vous suivrez ce hardi personnage en toutes ses nouvelles aventures, en Amérique, à New-York, Mexico et surtout à San-Francisco où il devait trouver le bonheur du plus charmant mariage et l'impulsion définitive qui le lançait dans toutes les grandes affaires, grâce à sa séduction, son flair, son initiative, ses idées hardies à la fois et

judicieuses qui le mêlaient à toutes les entreprises considérables de cette époque et favorisaient sa chance et sa fortune.

Aux dernières pages du livre, vous le verrez, aussi bon patriote que subtil « homme d'affaires », servir la France avec ses fils héroïques en 1914 et ses fils et petits fils la servir encore en 1940 ; vous le verrez, malgré les épreuves, les deuils, les regrets acceptés avec un grand courage, se fixer en cette France vite retrouvée après ses années américaines — et auparavant, vous aurez dégusté maintes histoires de courses, maints épisodes mondains, maints renseignements sur les gens de ce temps, maintes histoires de chasses en des pays divers et aussi maintes histoires de banques. Celles-ci sont un peu nombreuses pour mon esprit profane et je ne veux pas faire à l'auteur trop de compliments, mais les experts en ces matières y trouveront sans doute des enseignements. Enfin cela vaut la peine d'écrire ses souvenirs quand on a si longuement vécu, parcouru le monde, connu tant d'êtres divers, chéri tout ce que la vie peut apporter de beau, des arts aux sports, du cheval et des chiens à la musique et à la poésie, et su rendre heureux et prospères une femme délicieuse et des enfants nombreux, fondé une race neuve en continuant noblement l'ancienne, et vécu dans de jolies demeures où malgré les guerres, les deuils, les incendies et les destructions, des privilégiés pouvaient encore, il y a quelques années, goûter quelque repos après tant d'agitations.

GÉRARD D'HOUVILLE.

DANSE, CINÉMA, MUSIC-HALL

LUCIFER à l'Opéra. — *UN JOUR AU CIRQUE*, film des Marx Brothers. — *LES EXPLOITS DE PEARL WHITE*, film de Georges Marshall. — *EXCITING PARIS* au Casino de Paris.

Autrefois *Lucifer*, ballet de M. René Dumesnil, eût été un opéra. Tout l'eût exigé, l'esprit du livret, la nature de la musique, et la conception scénique de l'œuvre. Il faut que le prestige de la danse, à notre époque, soit décidément bien grand pour que les auteurs de ce drame métaphysique aient songé à lui en réserver l'expression. Ils ont eu tort, néanmoins.

D'abord, hélas ! parce que la danse, en cette après-guerre, n'est plus ce qu'elle était il y a dix ou vingt ans. Elle ne bondit plus, elle piétine. C'est une autre façon de se tenir sur ses jambes, sans doute, mais regrettable. Ensuite, parce que, dans le cas présent, la musique de M. Claude Delvincourt, amplement chorale et symphonique, est si peu propre à une transposition chorégraphique que trois maîtres de ballet et plusieurs directeurs de l'opéra ont, depuis le jour où l'œuvre fût reçue, renoncé successivement à en assumer la responsabilité. Pour avoir tant attendu, le résultat n'en est pas meilleur.

M. Serge Lifar a toujours été hanté par les héros solitaires, les démiurges, les princes de la Terre. Il a personnellement incarné Prométhée, Icare, David, Alexandre le Grand. Nous ne nous étonnerons donc pas, finalement, de le voir aujourd'hui, prêter la main à une évocation de Lucifer. La main, malheureusement, seule, et pas la jambe. Chorégraphe, M. Lifar ne danse plus. Il délègue à autrui le soin d'interpréter ses œuvres. Or nul ne l'a remplacé sur la scène de l'Opéra. Les quatre danseurs-étoiles, juchés au sommet de la hiérarchie de l'Académie nationale de musique et de danse, MM. Renault, Ritz, Bozzoni,

Kalioujny, ne sont ni les uns ni les autres de médiocres danseurs, mais aucun n'a de véritable génie physique, ni n'est animé d'une haute et puissante flamme spirituelle. Leur présence en scène ne déclenche rien. Le seul jugement qu'on puisse formuler à leur égard est d'ordre technique. Si doués de talent qu'ils soient, ce n'est pas sans regrets que nous évoquons devant eux le temps où la seule apparition de Serge Lifar, et le moindre de ses gestes ou de ses pas, nous suffoquaient d'émotion. Il s'ensuit que le phénomène, propre à la danse, de l'incarnation de l'œuvre dans l'auteur même, d'un art où la créature et la création s'identifient l'une à l'autre, ne se produit plus. Restent distinctes et étrangères la part du poète et celle du mime. Et les ballets de M. Lifar, aujourd'hui, seraient-ils des chefs-d'œuvre, lui-même leur manquerait plus encore qu'à nous. Or, ils ne sont pas les chefs-d'œuvre souhaités. Avouons-le, les trois derniers spectacles chorégraphiques de l'Opéra, *Zadig*, *Escale*, et ce *Lucifer*, ont été de cruelles déceptions. Dans ce dernier ballet, au reste, le décorateur, M. Yves Brayer, ne semble guère avoir été heureux.

Les formes s'embrouillent dans les couleurs, et en deviennent méconnaissables. Le corps humain disparaît, affublé de sa propre dépouille comme s'il était déjà cadavre. Voilà pour les costumes. Quant au décor, il sembla, le soir de la répétition générale, se reculer lui-même d'horreur... Et l'on vit, au dernier tableau, une toile de fond refuser obstinément de descendre, s'accrocher lamentablement par un de ses côtés et pendre dans le vide de la scène.

Quant à la chorégraphie, M. Lifar, visiblement au comble de l'embarras, n'a su que faire ni quoi inventer. Ce formidable sujet, le meurtre d'Abel par Caïn, la lutte des démons et des anges, le face à face de Lucifer et de saint Michel, la descente aux Enfers, la vision du Paradis, semble l'avoir écrasé. Il y avait de quoi, à vrai dire. La danse ne s'accorde pas à la démesure. La parole, quelquefois, peut, sous l'empire du génie, atteindre au surhumain, et la musique, surtout, qui est désincarnée. Mais dans l'ordre du physique, quand il s'agit d'un corps en peine de ses muscles, de ses nerfs, de son ossature, il est bien difficile de parvenir à ces régions transcendantes dont rêve quelquefois l'esprit de l'homme, mais l'esprit seul. L'erreur est là. Nous ne croyons pas à ces archanges, ni pour le bien,

ni pour le mal. Nous savons que ce sont des messieurs comme vous et moi et qu'ils sont déguisés. Aucune illusion à ce sujet. Dès lors que d'embarras, et quelle pitoyable comédie ! M. Lifar l'a fort bien senti, au fond, puisque, ne pouvant toucher au sublime, il a eu recours à l'humour. Et ses Enfers regrettent les violons d'Offenbach.

Je pense sincèrement que nul chorégraphe au monde n'aurait pu se tirer de cette entreprise. Nous attendons avec impatience que M. Lifar soit rendu à des tâches moins ingrates.



Le dernier film des frères Marx contient quelques « gags » fort divertissants, mais son rythme coupé par d'insupportables chansons de charme est loin de pouvoir se comparer à celui qui animait, autrefois, leurs films. D'autre part, *Un Jour au Cirque* plagie un peu trop délibérément la célèbre *Nuit à l'Opéra* qui reste le chef-d'œuvre des célèbres clowns. Les deux scénarios sont presque semblables ; ils comportent les mêmes « clous ». Nous retrouvons notamment la fameuse cabine où les héros s'entrechoquent, se démènent, et tombent en pâmoison... Elle n'est plus située sur un bateau, voilà toute la différence. C'est un compartiment de chemin de fer. Les Marx s'y introduisent pour retrouver, à l'insu d'un voyageur endormi, une somme d'argent volée. Ils fouillent partout, déménagent tout, non sans chanter des berceuses pour empêcher le réveil de leur adversaire. Ils finissent par se glisser jusque dans le matelas même, soigneusement décousu, et provoquent une tempête de plumes et de flocons qui les aveugle et les asphyxie. La scène est irrésistible. La fin du film porte à son comble selon la tradition la folie des êtres et des choses. Un gorille échappé jette, au cours de la représentation du cirque, la panique parmi les artistes et le public.

Ailleurs nous retrouvons les deux numéros habituels du piano et de la harpe, dont les Marx sont des virtuoses, ainsi que la troupe de nègres à laquelle ils font appel dans chacun de leurs films. Tout cela est donc attendu, mais, minutieusement mis au point, garde la vertu de déchaîner mécaniquement le rire.

Les Marx Brothers avaient produit, ces dernières années, quelques films moins heureux que celui-ci. Soyons donc satis-

faits. Pour seul reproche, nous indiquerons qu'on ne saurait tirer d'un cirque, pour le déchaînement de la facétie et du burlesque, le même contraste et les mêmes effets que d'un solennel opéra. Le meilleur moment d'*Un Jour au Cirque* est celui où Groucho Marx poursuit au plafond une acrobate dont la spécialité est de marcher la tête en bas, grâce à des semelles munies de ventouses. Remarquons, pour finir, qu'un personnage du film est chargé d'incarner la sottise désuète. C'est ici naturellement un Français. Le temps n'est plus où nous représentions pour les Américains le comble de l'élégance, avec Adolphe Menjou.

Le problème, au reste, du cinéma burlesque n'est pas simple. Le cinéma, si on le compare à ses aînés dans la hiérarchie des arts, a eu des débuts modestes. A l'origine de toutes les langues humaines, la poésie a toujours été épique; elle a chanté les hauts faits d'une race et ses exploits. La sculpture a voulu rapprocher l'univers des dieux de celui des hommes et incarner à nos yeux les formes surhumaines de la divinité. L'architecture a été temple avant que d'être demeure. La musique et la danse ont elles-mêmes eu un caractère sacré. Et la peinture s'est moins efforcée, en Egypte, à représenter le monde réel que celui de l'au-delà.

Le cinéma a commencé par la farce. Il a d'abord été un jouet. Il a fait dans le cercle des arts une entrée de clown. Mais, sous cette apparence innocente, il cachait une ambition démesurée, celle d'absorber véritablement toutes les autres formes de l'expression artistique et de les entraîner dans son triomphe. Cette évolution a cela de remarquable qu'elle semble obéir aux lois mêmes de la vie. L'enfance du cinéma a réellement été une enfance. Il ne savait pas parler. Il s'exprimait par des gestes. Et tout lui était bon pour rire, se démener, faire le fou, et il se comportait avec la turbulence et l'ingénuité d'un être absolument étranger au monde de l'intelligence et à ses valeurs.

Puis cet enfant a grandi. Il a passé alors par l'âge de l'imagination pure, celle qui ne voit le réel qu'à travers les fables émanées de l'esprit. Ce fut l'époque des féeries, et des romans d'aventures, de la liberté, du vagabondage et du mélodrame.

Enfin le cinéma devint adulte, et commença de s'exprimer dans un langage d'homme. Mais les burlesques américains apparaissent aux alentours de la guerre de 1914, c'est-à-dire qu'ils sont les contemporains de la première des grandes tragédies

du siècle. Leurs éclats de rire, leur désinvolture, leur bouffonnerie, leur extravagance et leur vitalité prennent donc, me semble-t-il, avec le recul funeste où nous sommes aujourd'hui, un caractère quasiment héroïque. Face au destin monstrueux qui allait être le nôtre, ils affirmaient les droits à une liberté totale. Ils prenaient violemment parti pour l'innocence et le jeu. Ils osaient tenir tête à l'avenir en se moquant d'être eux-mêmes un futur passé. Mais pourquoi des films comiques de l'époque du cinéma muet ont-ils trouvé naissance aux Etats-Unis ? Pourquoi, sauf en la personne de l'admirable Max Linder, le cinéma européen a-t-il considéré comme indigne le génie propre à la farce dont la littérature théâtrale, particulièrement de la France et de l'Italie, avaient pourtant donné, au cours des siècles, tant d'exemples ?

Je crois que l'explication de ce fait pourrait être la suivante : l'Amérique, dans la première moitié du XXe siècle, jusqu'à la dernière guerre, a représenté l'*immunité*. La société américaine a été la seule à éprouver depuis trente ans le sentiment qu'elle était invulnérable. Bien mieux elle a cru, et elle croit encore, je l'imagine, posséder des vertus à peu près inaliénables. Toutes les autres civilisations, et la nôtre en particulier, ont pris conscience au contraire de leur fragilité, et des menaces effrayantes qui pesaient sur elles. Il s'ensuit que seule l'Amérique a cru qu'il lui était permis de rire à ses propres dépens, de lâcher au milieu de son univers les facéties les plus surprenantes et les clowneries les plus irrespectueuses. Elle seule s'est payé le luxe de l'insolence, parce qu'elle seule était assez confiante dans ses propres forces pour admettre qu'on se moquât d'elle.

N'oublions pas que l'apparition de tous les grands poètes comiques a coïncidé avec des époques où la société était fortement constituée et prospère : Aristophane au plus beau temps de la gloire d'Athènes, Plaute à l'apogée de la république romaine, Molière sous le soleil de Louis XIV et Labiche pendant le Second Empire. C'est la condition essentielle, on le voit bien, pour que la satire des mœurs, des idées, et des goûts puisse porter, pour que le plaisir du théâtre ne soit pas contrarié par l'angoisse de la rue et de la place publique. L'Amérique, dans la grande euphorie de son ascension au rang de première puissance du monde, a inventé le cinéma burlesque et a donné naissance à l'œuvre de Charlie Chaplin.

Mais l'époque héroïque du cinéma américain n'a pas seule-

ment été vouée à la farce, nous l'avons dit, elle l'a été aussi à l'aventure. Un film, *Les Exploits de Pearl White,* évoque actuellement cet âge d'or.

Qui ne se souvient de Pearl White ? Elle a été l'héroïne de cet art sauvage, fait de folles équipées, d'histoires de brigands, d'irrésistibles chevauchées, et de jeux de mains et de vilains. Et pour les érudits du cinéma son nom est attaché au titre fameux : *Les Mystères de New-York.*

M. Georges Marshall a tenté de faire revivre cette actrice célèbre dans un film à sa gloire, malheureusement tourné dans des couleurs exécrables, sans le moindre humour, ni le plus léger pittoresque.

Pourtant celle qui incarne Pearl White, Mlle Hutton, ne se tire pas trop mal de la résurrection dont elle a été chargée. Et quelques images évoquant les propres films de Pearl White sont assez émouvantes dans leur naïveté.



Le music-hall, il y a trente ans, a donné le signal du tumulte de l'entre-deux-guerres. C'est par son cadre grand ouvert que la musique de jazz a pénétré au beau milieu de l'Europe, et que les nègres ont fait irruption parmi nous. Du mélange de l'animalité la plus instinctive et du luxe le plus artificiel un explosif se forma qui souleva des tempêtes. Et la frénésie de toute une époque fut, par lui, déchaînée.

Aujourd'hui, le music-hall est devenu un conservatoire, un musée, et la routine la plus monotone préside à ses grands ébats. La dernière revue du Casino de Paris qui porte ce titre, bien inutilement provocateur, je vous prie de le croire, *Exciting Paris,* nous offre le spectacle ultime, je l'espère, d'une tradition tout à fait à fin de course.

Le music-hall n'a jamais été un de ces lieux où souffle l'esprit ; mais il y a des degrés dans le manque d'esprit. Et il n'est pas nécessaire d'avoir lu tous les livres, comme le voulait le vers de Mallarmé, pour que la chair soit triste. C'est sans doute ce qui arrive aux girls et aux boys d'*Exciting Paris.* L'érotisme est d'un maniement difficile. Il doit recevoir du ciel la pluie d'or de Danaé, et du sol sentir jaillir la sève des printemps. Sinon la mort n'entre pas seulement dans l'âme,

mais aussi dans le corps. On peut dénuder jusqu'aux limites de l'interdit la peau humaine, et faire se retrousser les plus riches plumages ; mais si la fête n'habite pas l'intérieur même de l'être, si des avalanches de liberté, de bonheur, d'innocence ne submergent pas les héros, le jeu n'est plus qu'exhibition.

D'abord, le music-hall a perdu ses étoiles. Loin est le temps de Gaby Deslys, de Harry Pilcer, des Dolly Sisters, de Joséphine Baker. Mais tout proche est encore celui de Mistinguett et de Maurice Chevalier. Pourtant, l'un et l'autre sont consommés.

Où sont ces femmes qui étincelaient comme des lustres, qui voguaient sur scène comme les grands voiliers de Charles Baudelaire ? Où sont ces garçons insolents et chanteurs, dont la vitesse et la grâce semblaient celles même de Paris ? Sans eux, le music-hall se meurt.

Tous les artifices techniques n'y changeront rien. Des avions peuvent bien atterrir sur scène, et celle-ci peut bien se transformer en piscine où plongent de jeunes naïades ; un ciel de gloire peut bien, toutes déesses dehors, descendre des nues ; enfin la troupe féminine, parée des plumes du paon et empanachée jusqu'aux cintres, peut ne point cesser de parader, c'est réellement en pure perte, et pour le seul prestige des mécanismes qui meuvent ces choses, indifféremment inanimées ou vivantes.

La nouvelle recrue du Casino de Paris s'agite et se démène, lève la jambe, et plaisante gauloisement, selon les recettes du genre, en apparence les plus éprouvées. Elle oscille entre le thème nostalgique des fêtes galantes de jadis, dans l'ombre des parcs de Watteau, et la gambade dénudée de jolies personnes brunies sous le soleil des projecteurs et le signe du sport. Des sketches enfantinement audacieux et de nobles visions d'art se succèdent en toute naïveté. Et la chansonnette brode sur le vacarme de l'orchestre.

Il y manque ce sang qui ne fait qu'un tour, la sauvagerie native, et le sens de la beauté, tout ce qui peut, le cas échéant, donner à la nudité l'allure du plus éblouissant et du plus raffiné des costumes. Le music-hall ne sait plus qu'il doit entraîner son monde en pleine mythologie, jusqu'au fond du ciel de Vénus et de la mer d'Amphitrite.

ROGER LANNES.

A TRAVERS LA PRESSE

LA PROPOSITION RUSSE ET LA RÉPONSE AMÉRICAINE

Le nouveau dialogue russo-américain a suscité les commentaires des journaux et de l'opinion. L'affaire s'est engagée à la suite d'une interview donnée par Staline au directeur de L'International News Service. Le maître de la Russie y proposait une déclaration commune de renonciation à la guerre des gouvernements américain et russe. Cette démonstration eût été suivie d'un désarmement graduel et de conversations sur l'Allemagne occidentale. Peu de jours après, Staline invitait le président Truman à lui rendre visite en U. R. S. S., en Pologne ou en Tchécoslovaquie. En même temps, l'U. R. S. S. tentait d'obtenir des Etats de l'Europe occidentale qu'ils renonçassent à signer le pacte de l'Atlantique. L'hebdomadaire Perspectives *commente ainsi ces diverses tentatives :*

Malheureusement pour l'U. R. S. S., le temps n'est plus où des manœuvres de ce genre pouvait avoir quelque chance de succès. Les Américains du Nord sont lents à comprendre et lents à se décider, mais quand ils ont pris une décision il est très difficile de les amener à modifier leur ligne de conduite. C'est un peu comme une lourde machine longue et délicate à monter, avec des rouages très compliqués. Mais une fois montée et lancée, elle tourne sans arrêt, accélérant sa marche, jusqu'à ce que soit atteint le but pour lequel elle a été conçue et créée.

M. Dean Acheson, secrétaire d'Etat, successeur du général Marshall, a répondu par la négative, à toutes les propositions de Staline. La Norvège, de son côté, a confirmé par une note à Moscou le 1er février son intention d'adhérer au Pacte de l'Atlantique. Il n'y a eu, semble-t-il, dans l'un et l'autre cas, aucune hésitation. Nous sommes très loin de 1945 lorsqu'il suffisait à l'ours russe de grogner pour que le monde entier fût prêt à lui donner satisfaction.

Dans sa réponse à l'U. R. S. S., au cours d'une conférence de presse, M. Dean Acheson a spécifié que les Etats-Unis rejetaient toutes négociations avec l'U. R. S. S. qui laisseraient de côté d'autres nations. Que M. Truman n'était pas intéressé par une déclaration commune de renonciation à la guerre qui n'ajouterait rien aux engagements déjà pris à ce sujet par les Etats-Unis, comme par toutes les nations signataires de la Charte de San-Francisco. Qu'au surplus le président des Etats-Unis était déjà allé trois fois en Russie, que pour le désarmement enfin la question avait été étudiée pendant trois ans et sans résultat, à cause des Russes, par les Nations-Unies. La presse américaine a abondamment fait savoir de son côté qu'il n'était pas question de renoncer à la création de l'Allemagne de l'Ouest, qu'il fallait, d'abord, que fut levé le blocus de Berlin.

D'autre part, le gouvernement norvégien a déclaré que l'impuissance de l'O. N. U. lui fait un devoir de chercher sa sécurité dans des pactes régionaux mais qu'il ne consentira jamais à céder à des forces étrangères des bases du territoire national. Cela étant, Perspectives *se livre à quelques prévisions :*

Il est possible qu'immédiatement il ne se passe rien, les Russes ayant l'habitude de méditer longtemps avant d'agir. Il est possible aussi que Staline accepte finalement d'aller non à Washington mais à Lake Success, comme l'a suggéré le secrétaire général des Nations-Unies Trygye Lie. Il est possible que Moscou se livre à quelque opération de force spectaculaire, en Scandinavie ou ailleurs, la route du Nord étant pour lui la route essentielle. Et il est possible enfin que les Etats-Unis, qui ne sont pas encore prêts militairement pour le moment, donnent quelque satisfaction de forme à l'U. R. S. S. dans la rédaction du pacte.

Quoi qu'il en soit la signature du Pacte rendra de la cohésion à l'Europe, « troisième force internationale ». La Conférence des ministres des Affaires étrangères des Cinq réunie à Londres a abouti, sur l'instance de la France, à la création d'un Conseil de l'Europe. La France a demandé également que l'Italie en fasse partie :

Il faut attendre de savoir quelles seront les attributions du Conseil européen — quand et comment se réuniront et le Comité et le Corps consultatif — avant de se prononcer sur l'intérêt de cette constitution. Il est peu vraisemblable que la Grande-Bretagne consente à donner un grand champ d'action au Conseil européen. En tout état de cause il s'agit cependant d'un progrès important. La première pierre de l'Europe occidentale est posée. Reste à savoir si l'édifice se construira.

Dans Carrefour, *M. Robert de Saint-Jean, commentant les propositions soviétiques aux Etats-Unis, déclare que « Staline présente à Truman un beau papier (à mouches) » :*

A vrai dire aucune des récentes manifestations spectaculaires du Kremlin n'apporte rien de nouveau, sinon quelques paroles, et la paix, on le sait, se construit par des actes. M. Molotov n'avait pas attendu la conversation Bevin-Schuman de la semaine dernière pour signifier que l'Union occidentale ne lui dit rien qui vaille et que le pacte Atlantique lui paraît l'abomination de la désolation.

Aussitôt après la conclusion des fameux « accords de Londres », le 6 mars 1948, l'U. R. S. S. avait déjà protesté avec vigueur, s'élevant notamment contre la fusion des zones britannique et américaine. Le maréchal Sokolowsky, qui passe pourtant pour un modéré (classification toute relative) avait enchéri le 20 mars en accusant les trois puissances occidentales de chercher à « se libérer de la politique quadripartite ». Car une règle invariable gouverne la dialectique russe : « Accuser bruyamment les autres du péché qu'on a commis antérieurement soi-même en catimini. » Depuis mars 1946 surtout, c'est-à-dire depuis la conférence de Moscou, la diplomatie soviétique ne cesse de rejeter sur les Alliés une grave responsabilité, celle d'avoir rompu la solidarité interalliée en Allemagne. Voyons un peu.

Il est vrai, reconnaît M. de Saint-Jean, que le texte des accords du 1er août 1945 est vague. Il y est dit pourtant que les quatre puissances occupantes doivent exercer séparément leur autorité dans chaque zone et conjointement « en toute matière affectant l'Allemagne dans son ensemble ». On y proscrit aussi l'établissement de tout gouvernement central « pour l'instant ».

C'était décidément le temps des illusions et de la confusion d'esprit

la plus complète... L'Amérique venait de bondir sur la scène mondiale comme un géant vigoureux mais à la tête encore faible ; la France et l'Italie connaissaient les malheurs de Gribouille avec l'expérience du tripartisme, l'Angleterre, diminuée par la guerre et aigrie des blessures d'amour-propre, se montrait elle-même chancelante et désorientée... Mais M. Truman se mettait au piano, et jouait à Potsdam la *Valse du Missouri* pour le « bon vieux Joe », pour l'ogre bienfaisant décrit avec tendresse aux G. I.'s pendant la guerre par la propagande américaine...

Tout se passe comme si le généralissime regrettait ces belles heures envolées, puisqu'il cligne de l'œil de façon engageante du côté de Washington.

Et rien que du côté de Washington ! Londres et Paris seraient exclus de la conversation telle qu'on l'envisage à Moscou. Pour qui se rappelle ce qu'il nous en a coûté d'avoir été absents de Yalta et de Potsdam, la perspective n'offre rien de rassurant pour la sauvegarde des intérêts français dans le monde.

Le Bulletin de l'Etranger du Monde *commente l'échange de notes entre la Norvège et l'U. R. S. S. et dénonce la « manœuvre d'intimidation » soviétique. Moscou estime en effet que le pacte de l'Atlantique auquel s'intéresse la Norvège est un pacte d'agression et il offre, en échange, un pacte de non-agression.*

Faut-il rappeler que ce genre de pacte est dans la ligne des pays totalitaires ? Hitler en avait conclu un avec la Pologne, l'U. R. S. S. avec le même pays ainsi qu'avec la Finlande et les trois républiques baltes. La presse suédoise rappelle aujourd'hui que ces cinq traités ont été violés. C'est apparemment pour cette raison qu'en mars dernier, quand le traité soviéto-finlandais était en discussion, M. Lange déclara au Parlement norvégien qu'il refuserait un tel pacte s'il lui était proposé.

Cette manœuvre met cependant la Norvège dans une position délicate. Il faut s'attendre à des complications. Le gouvernement de Stockholm songe à y parer en reprenant l'idée du pacte scandinave qui échoua à la dernière réunion d'Oslo. Mais ce projet plaira-t-il aux Soviets ? Le bruit court qu'ils étendraient leur offre de non-agression au Danemark et à la Suède. Ainsi se dessine l'opération classique de division et de sécurité illusoire :

La politique de Staline ressemble trop à celle de Hitler pour qu'on puisse s'y méprendre. On suppose aussi à Stockholm qu'il pourrait concentrer des troupes à la frontière norvégienne, ou invoquer l'article 2 du traité avec la Finlande, qui prévoit une consultation en cas de menace. De toute façon il faut s'attendre au développement de la manœuvre actuelle. Il faudra au gouvernement américain et aux autres gouvernements intéressés beaucoup de fermeté et d'habileté pour éviter à la fois l'apparence d'une capitulation et l'aggravation de la tension qui résulte des initiatives soviétiques.

Pour mesurer le danger qui menace la Norvège dans le cas d'une réponse trop nette de sa part, il suffit de lire l'Humanité. *M. Pierre Courtade y déclare que le refus de l'offre russe serait l'aveu de projets belliqueux :*

L'hypothèse qu'il pourrait y avoir un « neutre » aux frontières de l'U. R. S. S. est, dans la situation actuelle, tout simplement ridicule.

Encore une fois, on pense à Hitler : la Norvège neutre serait une ennemie déguisée de la Russie soviétique comme l'était la Tchécoslovaquie de l'Allemagne nazie.

LA CONDAMNATION DU PRIMAT DE HONGRIE

Au cours de son procès, le cardinal Mindszenty a fait d'étranges aveux, suite de ceux qui ont été recueillis pendant l'instruction. Il a reconnu que des relations politiques avaient été entretenues par lui avec les partisans monarchistes et certains milieux américains. Ses déclarations ont porté également sur des trafics de devises. Le changement d'attitude d'un homme si énergique et d'une qualité d'âme reconnue a grandement servi l'accusation. Une condamnation à la réclusion à vie a été prononcée. Mais, sur la décision du cardinal de faire appel, le procureur Gyula Alapi a protesté contre la sentence jugée par lui insuffisante et réclamé la peine de mort. Dans Combat, *M. Claude Bourdet, tout en déclarant que de tels sévices sont « inutiles », estime que le cardinal ne sort pas de l'épreuve* « aussi intact que le voudrait une partie de notre presse » :

Si l'on se place sur le plan de la démocratie formelle, telle que nous la connaissons en Occident, la cause est entendue : les « crimes » du cardinal, si l'on en excepte l'affaire de devises vraiment un peu trop mise en vedette à la manière hitlérienne, se réduisent à une série d'initiatives politiques et de liaisons avec les milieux monarchistes et américains. Attitude que l'on estimerait inadmissible pour un prélat, même en Occident, mais que l'on sanctionnerait tout au plus par un déplacement négocié avec le Vatican.

Mais plaçons-nous sur un plan différent, sur celui de ce que pourrait être une démocratie révolutionnaire. Pour un Etat qui construit une nouvelle société, où l'on essaie de passer de la féodalité agraire à une certaine égalité sociale, pour un pays en lutte par conséquent contre tous les éléments de l'ancien régime qui ne peuvent pas comprendre la nouvelle Hongrie, il est naturellement dangereux de voir à la tête de l'opposition politique, ou tout au moins à sa direction morale, le chef d'une église dont l'influence sur les masses hongroises est immense.

C'est cet élément de transformation sociale qu'il ne faut pas oublier quand on parle des pays de l'Est. Le « bloc russe » n'explique pas tout.

On peut donc admettre — ou alors c'est qu'on refuse le concept même de révolution — qu'un régime soucieux de transformer profondément le pays ne puisse accepter de travailler sous une semblable menace, et suspende quelque temps la légalité, afin d'écarter ses ennemis et de poursuivre son œuvre.

C'est aller un peu loin, surtout si l'on songe que ce régime a été imposé par l'étranger et qu'il est donc peu qualifié pour suspendre la légalité au nom de l'intérêt national. L'affaire est purement soviétique et non hongroise. M. Claude Bourdet semble croire également à la sincérité des aveux du cardinal. Ce n'est pas l'avis de l'abbé Gau, député M. R. P., qui avait été invité par le gouvernement hongrois à visiter l'inculpé dans sa cellule. Il a dû renoncer à son voyage faute d'avoir pu obtenir la promesse qu'il verrait le cardinal seul à seul. Dans son interpellation sur ce sujet devant l'Assemblée Nationale, l'abbé Gau apporte quelques précisions sur ces fameux aveux :

Le *Livre jaune* a donné le fac-similé de la déposition du cardinal. Une simple analyse médico-psychiatrique de ce document suffit à se convaincre que le cardinal était en proie à une intoxication et à des troubles cérébraux. C'est ainsi qu'on y trouve quarante fautes d'orthographe dont vingt-huit graves que n'auraient pas faites des enfants de neuf ans ! Et cela de la part d'un lettré qui, dans ses œuvres, cite Claudel, Mauriac et Péguy.

L'abbé Gau ajoute que dans une autre affaire judiciaire actuellement

en cours, le gouvernement français n'a fait aucune objection à la venue des témoins russes appelés à déposer contre Kravchenko.

Dans l'Aurore, *M. Henry Bénazet énumère les principaux objectifs visés par le gouvernement hongrois :*

Il fallait montrer que cet intransigeant et altier cardinal n'était, à tout prendre, qu'une créature humaine comme les autres, avec ses faiblesses, sa terreur du châtiment, et prompt à se renier. C'est fait. Grâce aux procédés dont avaient déjà usé le Guépéou au procès Zinoviev, et la Gestapo dans l'affaire de l'incendie du Reichstag. Qui donc en douterait, après le cri lancé par Mindszenty, et que la radio hongroise a omis d'échopper dans sa retransmission : « Je suis brisé dans mon âme et DANS MON CORPS » ?

Il fallait ne pas conférer à l'accusé l'auréole du martyr. Envoyer au gibet le membre du sacré collège eût été susciter de toute part des protestations, voire des ruptures diplomatiques. En revanche, Mindszenty en prison, ce n'est plus qu'une ombre, plainte par les uns, discutée par les autres, mais vouée à s'amenuiser parmi le souvenir à la longue et à s'éteindre dans sa claustration perpétuelle, après une agonie pire que la mort.

Il fallait empêcher une réaction des ecclésiastiques et, surtout, des fidèles. Elle n'eût pas manqué de jaillir. Mais les aveux de l'accusé, bien qu'extorqués, rendent à quiconque malaisé de ranimer la résistance antisoviétique entreprise par l'archevêque d'Esztergom avec trop d'éclat sans doute. Tout est consommé maintenant. Et déjà se dessine peut-être, là-bas, l'ébauche d'un schisme...

On voulait en outre déconsidérer le Vatican dans la personne d'un prince de l'Eglise. L'occasion était bonne de nuire aux positions du catholicisme déjà très entamées dans les pays d'Europe centrale :

Staline se leurre. L'Eglise romaine n'apparaît nullement frappée par le procès de Budapest, qui ne déshonore que ses inspirateurs. Au contraire ! Les témoignages de sympathie affluent au Saint-Siège. Et ceux qui émanent de confessions rivales ou des milieux incroyants ne sont sûrement pas les moins précieux au souverain pontife.

Comment n'en irait-il pas de la sorte ?

Au vrai, le verdict d'hier, loin d'être dirigé seulement contre le catholicisme, l'est aussi contre la liberté de pensée, contre le patriotisme. Oui, Mindszenty aura eu le courage de tenter en Hongrie ce qu'osèrent en Bulgarie Petkov, le pendu, en Roumanie Maniu, cet autre condamné à la mort lente. Ceux que déconcerte son attitude à l'audience ne devraient jamais l'oublier. Qui sait s'il ne s'est point imposé le plus amer des sacrifices pour épargner des représailles à son clergé, des tortures à sa vieille maman ? Aucun homme de cœur ne retirera son estime et ne refusera sa pitié sincère à cette nouvelle victime du Kremlin.

Le jeu soviétique achève d'apparaître si l'on se rapporte aux déclarations que l'ex-ministre de la Justice de Hongrie, M. Zoltan Pfeiffer, a faites au correspondant du Figaro *à Bâle. Il en ressort que le procès de Mgr Mindszenty a été entrepris sur les ordres du Kremlin :*

L'ex-ministre a révélé que précisément au moment où il faisait partie du gouvernement magyar des directives en matière religieuse avaient été transmises par Moscou. En 1946, a-t-il ajouté, nous avons reçu de notre ambassadeur dans la capitale russe un rapport concernant une recommandation du vice-ministre des Affaires étrangères d'U.R.S.S. demandant la création d'une Eglise nationale en Hongrie avec un parti catholique national, pour diviser les catholiques et ainsi réduire puis anéantir l'influence de Rome dans les Balkans.

En Hongrie, ajoutons le, tous les moyens sont bons pour tenter de déconsidérer le cardinal et la presse y met plus de cynisme que la justice. Cette dernière, observe M. Albert Mousset dans l'Epoque, *a voulu rester fidèle à la préoccupation hypocrite de distinguer entre le caractère religieux du prélat et ses responsabilités civiques :*

Hors du prétoire, cette consigne n'a pas été observée. La propagande hongroise a donné une publicité singulièrement maladroite à la lettre de l'archimandrite orthodoxe Valerian Zaharia qui, avec une conception toute personnelle de la charité chrétienne, accuse le cardinal d'avoir « trahi l'Evangile » et oublié la Sainte Ecriture « qui condamne l'institution de la royauté ». Ce singulier exégète oublie que, dans les démocraties populaires, la hiérarchie orthodoxe a attendu l'avènement de la république pour dénicher et isoler le verset du prophète Samuel auquel il emprunte son argument.

Ceci pour constater que le procès a polarisé contre l'Eglise catholique les haines conjuguées de l'athéisme et de certains représentants des confessions dissidentes.

Inversement, la sentence qui frappe le cardinal soulève dans le monde chrétien une émotion qui dépasse en ampleur celle qu'avaient déchaîné les condamnations de Petkov, à Sofia et de l'archevêque Stepinac à Zagreb. Quand le journal communiste hongrois *Szabad Nep* annonce à ses lecteurs que « les amis occidentaux du prélat ont été réduits au silence », on se demande s'il ne rêve pas éveillé.

Le prédécesseur de Mgr Mindszenty, le cardinal Seredi, a dit : « Au cours de sa vie d'Etat millénaire, la nation hongroise s'unit aussi étroitement au christianisme que le corps à l'âme. »

Ajoutons que la Hongrie était aussi fière de se rattacher à la civilisation occidentale par sa fidélité au Christ que par sa conception du droit positif.

Ses dirigeants viennent de briser cette double continuité spirituelle. En violant à la fois les lois de l'Eglise, les droits de la défense et la tradition nationale, ils placent leur pays sous le climat d'intolérance et de persécution qui est aujourd'hui celui du monde oriental.

MENUS-PROPOS

A TRAVERS PARIS

On pourrait penser qu'après les déplacements, mondanités et réceptions familiales de janvier, le second mois de l'année devrait n'être que repos et méditation, avant que n'arrivent les Pâques joyeuses et l'éclosion du printemps. Il n'en est rien. Février est un mois de labeur, de dur labeur.

Du plus grand au plus petit atelier, les ouvriers et ouvrières s'empressent d'exécuter ce que dessinateurs, premières et modélistes viennent de mettre au point, après les déprimantes hésitations, les essais et tâtonnements qui précèdent chaque création.

Les parfumeurs, les gantiers, les dentellières et fleuristes veillent sur les dernières livraisons, qui permettront aux grands magasins de s'affronter et de séduire à qui mieux mieux le public. S'il n'est pas absolument prouvé qu'il n'est « bon bec que de Paris », nous sommes convaincus qu'il n'est véritable élégance qu'en notre capitale. Oui, élégance et toutes les sortes d'élégance : qualité de ce qui est d'élite, de distinction dans la parure, de délicatesse sans affectation dans la recherche, de grâce, de goût, de cachet, voire de chic.

Mois de labeur, de dur labeur ; Monsieur, chaque soir le front plissé, achève l'épuisant calcul de sa surface corrigée, qu'il ne quittera que pour tomber dans l'accablant travail de sa déclaration d'impôts.

Pendant ce temps, Madame, heureusement plus favorisée, l'esprit apaisé après qu'elle a rempli ses devoirs de maîtresse de maison, songe à toutes les séductions qu'annoncent les couturiers, et rêve aux derniers modèles de chapeaux dont elle aimerait couvrir ses cheveux redevenus courts. Et elle se laisse aller d'autant plus volontiers aux souvenirs de tout cet enchantement qu'elle sait que ce luxe, gloire de Paris, ne se déploie qu'en faisant mieux vivre les innombrables apprenties, petites mains, apprêteuses, artisans, qui deviendront peut-être les artistes de demain.

***

Il y a actuellement au Musée de l'Orangerie une très belle exposition des œuvres de Jongkind (1819-1891). Cette exposition, due en grande partie à Mme Hefting, directrice du Musée des Beaux-Arts de La Haye, avec le concours des musées hollandais et français, et sous le haut patronage des deux gouvernements, est tout à fait réussie.

Les peintures sont en moins grand nombre que les aquarelles ; nous comptons un quart des premières contre trois quarts des secondes. Ne nous en plaignons pas. Loin de nous l'intention de passer sous silence la qualité de la pâte, la richesse de coloris des toiles de Jongkind, mais quelle fluidité, quelle transparence, quelle envolée dans toutes ses aquarelles ? Si certaine peinture nous montre qu'il pouvait être l'égal de Corot, ses innombrables aquarelles forcent notre admiration. C'est qu'elles semblent être faites à la fois de nacre, de perle au pré-

cieux orient, de tous les tons de tous les lilas en fleurs, avec des ombres aussi chaudes et veloutées que le cœur d'une sombre pensée. Et sur tout cet ensemble règnent des ciels inimitables, qu'ils soient de pur azur ou chargés de nuages. On sent un vent léger nous frôler le visage en même temps qu'il caresse les grandes ailes des moulins hollandais et fait frémir d'impatience les hautes mâtures des grands bateaux amarrés pour un court repos. Et comment ne pas s'extasier devant la glace sur laquelle Jongkind fait évoluer ses patineurs ? Elle est une complète réussite, on pourrait même en estimer l'épaisseur d'après tout ce qu'elle reflète. Et si par hasard un regard inquisiteur découvre quelques repentirs, nous les considérons bien vite comme de précieux adjuvants.

On peut dire que Jongkind eut une vie exceptionnelle et bien remplie, dans laquelle les rivières, la mer et les canaux tinrent la plus grande place, ainsi que des ciels parfois purs, plus souvent nuageux, d'où la neige et la glace furent loin d'être exclues, tandis que le soleil n'intervenait que par intermittences. Vie comblée par les éléments qui, plus forts que l'homme, l'ont maintenu au-dessus de la mêlée, là où se trouve la beauté, ainsi que les joies rares du véritable artiste. Mais pourquoi essayer de définir Jongkind ? Laissons plutôt parler M. Claude Roger-Marx dans la belle introduction qu'il fit pour le catalogue de l'Exposition : « Jongkind, comme la plupart des vrais maîtres, est à la fois *merveilleusement direct* et *merveilleusement arbitraire*. Comme Van Gogh, « coloriste arbitraire », il use, pour s'exprimer, d'un système particulier d'équivalences et d'abréviations, sans être jamais systématique, et son économie tient du prodige. Qu'il dessine ou peigne, en quelques indications tout est suggéré : la matière, la saison, le climat, l'instant. Son dessin est chargé de couleur, et sa couleur reste dessin. Le don d'observer rapidement, de résumer la structure d'un paysage et son aspect le plus furtif, se double ici d'un don non moins exceptionnel : une mémoire visuelle infaillible. »

***

Dans ses « Propos du Samedi », André Billy a été un des rares écrivains qui se soient souvenus qu'en février, cette année, tombait l'anniversaire de la naissance de Jean Richepin (né en 1849). Il arrive à Jean Richepin ce qui advient à presque tous les écrivains : leur notoriété diminue après leur disparition. Plus tard, leur œuvre trouve des lecteurs et des critiques qui la découvrent de nouveau et en disent avec mesure ou avec ferveur les mérites. Ce rythme, ces oscillations de la célébrité sont les avertissements du destin littéraire et le rappel philosophique de la modestie. Jean Richepin avait une personnalité si vigoureuse que son portrait tentera sans doute, un jour, quelque historien de la littérature. Il rassemblait en lui les traits les plus divers et même souvent des traits contradictoires. Il était truculent, indépendant, voire réfractaire. Il était aussi rêveur et tendre. Il était très cultivé, familier avec la littérature grecque et latine, humaniste, humain, généreux. Dans sa gaieté, on reconnaît des traces de toutes les traditions françaises. Il y a parfois en lui du Villon et du Rabelais ; il y a du Mathurin Régnier ; il y a un admirateur de Corneille, dont le goût et l'héroïsme a été modifié par la lecture de Victor Hugo et de George Sand. Et il y a un amateur fécond de prouesses verbales, qui connaît la langue française et qui l'aime.

L'orateur et le conférencier ont eu de nombreux succès. Un des plus éclatants se rattache à un beau souvenir. Jean Richepin était directeur de l'Académie française quand le maréchal Joffre fut reçu, et en cette qualité, c'est lui qui répondit au discours du vainqueur de la Marne. Le président Wilson assistait à cette séance exceptionnelle. Jean Richepin, debout sur la petite estrade du bureau traditionnel, prononça sans lire une allocution enflammée, pleine de zèle patriotique et de cœur. Dans l'entraînement de l'éloquence, en rendant un vibrant hommage aux combattants, il prononça pour la première fois en public le mot de « poilu ». Et

l'Académie s'est souvenue de cette initiative : quelques années plus tard, arrivée à la lettre P, bien qu'elle n'ait pas l'habitude de mentionner les expressions qui risquent d'être éphémères, elle ajouta à la définition du mot « poilu », ces lignes : « S'est dit substantivement pendant la guerre de 1914 pour désigner les soldats du front. »

***

Le monde des lettres a appris avec un douloureux regret la mort de Constantin Photiadès, qui était malade depuis un certain temps et dont le cœur n'a pas résisté à une violente attaque de grippe. Grec d'origine, naturalisé, Constantin Photiadès était très attaché à la France et l'a prouvé avec un zèle constant. Durant la guerre de 1914-18, il était aviateur à Salonique et il a eu de magnifiques états de service. En 1939, il était commandant dans l'aviation et malgré sa santé déjà ébranlée, il s'est acquitté très utilement et très brillamment de tous les travaux dont il était chargé. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur.

Très lettré et très instruit, Constantin Photiadès, après avoir débuté dans le roman au temps de sa jeunesse, s'était consacré à des études historiques, qui valent à la fois par une sérieuse documentation et par l'art minutieux avec lequel il faisait revivre une époque et un milieu. Ses livres sur *Marie Kalergis*, sur *Cagliostro* attestent les mérites sérieux de l'auteur. En même temps, il s'intéressait très vivement à tout ce qui touchait à la musique et préparait un ouvrage sur Debussy. Les événements de ces dernières années l'avaient ramené à l'étude des questions diplomatiques qui l'avaient toujours passionné. Il avait été en Haute-Silésie auprès du général Le Rond, dont il gardait un fidèle et grand souvenir. Récemment, il était allé en Grèce pour s'instruire sur place de ce qui s'y passait. Constantin Photiadès était très répandu dans le monde des Lettres et dans la société parisienne, et était très apprécié pour la finesse de son intelligence, sa culture, sa grande courtoisie et sa parfaite loyauté.

IL Y A CENT ANS

L'Assemblée a enfin pris en février la décision de procéder à des élections générales et de céder ensuite la place. Elle est félicitée par tous ceux qui lui reprochaient de se considérer comme indispensable, de prolonger sans raison valable son existence et les agréments de l'indemnité parlementaire. Son plus grand mérite, au jugement des observateurs, est d'avoir protégé le pays contre l'anarchie matérielle. Mais elle avait le défaut d'être la révolution en permanence et d'empêcher la réunion de la prochaine Assemblée qui doit être celle de la constitution en exercice. Elle a fini par se résigner à son destin, qui n'a rien que d'ordinaire. Elle n'a que trop attendu et, pendant qu'elle temporisait, la confiance dans l'avenir constitutionnel a diminué.

Il a fallu bien des discussions, bien des amendements et bien des votes pour arriver à un résultat net. L'Assemblée, invitée à partir, reconnaissait qu'il n'était plus possible de différer son départ. Mais la majorité était précaire et ainsi place était laissée à des commentaires et à des péripéties. M. de Lamartine a prononcé à ce sujet un grand discours qui concluait à la dissolution. Le ministère, qui n'avait pas une situation facile, s'est montré à la fois ferme et réservé. La date de la dissolution reste encore un peu incertaine puisque l'Assemblée doit voter le budget ; mais le principe d'élections prochaines est acquis, et la nouvelle Assemblée pourra vraisemblablement se réunir en mai 1849.

Le ministère, partisan des élections, a été, en raison de son attitude

même, attaqué sous des prétextes divers. L'offensive la plus sérieuse s'est produite à l'occasion des incidents du 29 janvier. Ce jour-là, il y a eu à Paris un commencement de trouble dans la rue. Le ministère avait pris toutes les précautions : il a eu recours à un grand déplacement de forces armées et il n'y a pas eu de tumulte. Mais les clubs n'ont pas été contents et l'Assemblée a été saisie d'une double proposition de mise en accusation du ministère et d'enquête parlementaire. Dans l'intention des auteurs de ces propositions, il semble qu'il s'agissait de faire une diversion, et, après l'échec de la tentative d'émeute, d'accuser le Gouvernement de provocation.

La *Gazette des Tribunaux* donne des renseignements sur l'ensemble de l'incident. Deux cents arrestations ont eu lieu ; des perquisitions ont été faites qui ont permis la découverte de documents. A l'origine du mouvement, il y a l'agitation de quelques éléments de la garde mobile, et ensuite les clubs révolutionnaires ont essayé d'exploiter cette agitation. Au nombre des pièces saisies, il en est une qui indique quel était le programme insurrectionnel en cas de succès : renvoi de l'Assemblée, annulation de la Constitution, suppression de la liberté de la presse, épuration et confiscation de biens, mise en accusation des ministres. En dépit de débats orageux et de votes divers, l'Assemblée, soit en séance, soit dans les bureaux, a finalement arrêté toutes les tentatives d'enquête contre le ministère. Elle a su gré au gouvernement d'avoir sauvegardé l'ordre par ses mesures, et d'ailleurs l'opinion était hostile à une crise ministérielle ; pour la rassurer, une note du *Moniteur* avait annoncé que le Président de la République maintenait sa confiance au ministère.

***

L'Administration générale des Postes fait savoir au public, par plusieurs avis sous forme d'affiches ou de circulaires, qu'elle s'est efforcée de propager l'emploi des timbres-poste destinés à l'affranchissement des lettres, sans déplacement pour les envoyeurs. Malheureusement, l'usage d'affranchir les lettres, si répandu dans d'autres pays, et particulièrement en Angleterre, rencontre encore en France des résistances que le public et l'Administration auraient également avantage à faire disparaître. L'opinion répandue, et c'est là une grande erreur, c'est que les lettres affranchies sont distribuées avec moins d'exactitude que les lettres dont la taxe doit être recouvrée sur les destinataires. L'Administration des Postes donne au public l'assurance que ses agents-facteurs sont soumis à un contrôle trop attentif pour qu'ils puissent s'écarter de leurs devoirs.

***

Le 9 février, le numéro de la *Gazette de France* a été saisi à la poste et dans ses bureaux, en raison d'un article relatif au dernier discours de M. de Lamartine.

***

Dans la *Gazette de Lyon* du 10 février on lit : « Les affaires en soies, comme celles de la Bourse, suivent depuis quelque temps toutes les oscillations de la politique, languissantes ou animées, selon que les votes de la Chambre marquent un pas en arrière ou en avant, du côté des idées d'ordre et de stabilité. Ainsi les ventes, que les inquiétudes des derniers jours de janvier et l'échec subi par le ministère avaient arrêtées court, se sont ranimées depuis deux jours à mesure que l'on a vu l'Assemblée faire de la conciliation et envisager de se retirer. A défaut de Paris, l'Angleterre et l'Amérique continuent à nous envoyer leurs ordres d'achat. »

***

On a beaucoup dit ces temps derniers que ce serait l'agriculture qui sauverait la France d'une double façon, par le bon sens des cultivateurs, et par la fécondité du travail des champs qui donnerait des moyens d'existence plus assurés à la foule qui a soif de bien-être. Souhaitons que, de ces malheureuses

révolutions qui désolent la patrie, il sorte pour nous tous la conviction que l'agriculture est le plus puissant auxiliaire de la morale.

***

On vient de saisir et d'enlever du domicile de M. Pérignon, peintre d'histoire, les portraits du duc et de la duchesse de Bordeaux.

***

Des lettres de la Nouvelle-Orléans, arrivées à Nantes, et datées du mois de décembre dernier, donnent de tristes renseignements sur le résultat de l'expédition icarienne. Plus de 300 familles, dupes de l'utopie cabétiste, se trouvent réduites, sur cette terre inculte, au plus affreux dénuement. Ces infortunés implorent la générosité de la France.

***

Les habitants de Honfleur sont vivement émus par un phénomène géologique qui vient de se produire au bas de la côte Notre-Dame-de-Grâce, au bord de la mer. Un affaissement de terrain a eu lieu sur une longueur et une largeur de plus de 1.000 mètres. Une maison s'est trouvée engloutie à près de trois mètres de profondeur sans subir le moindre dégât ; en revanche les jardins, les bassins sont entièrement bouleversés, les arbres déracinés, et la prairie s'est affaissée de plus de six mètres. Dans les excavations, on a trouvé des stalactites, pétrifications et autres de formes bizarres, des résidus de métaux, des morceaux de lave. On a trouvé aussi des pièces de monnaie fort anciennes et jusqu'à des ossements humains. On affirme que c'est en cet endroit que les anciens pirates de la Manche venaient se réfugier et partager leur butin.

***

L'*Echo Châtelleraudais* enregistre et déplore la mort de l'ancien président du Tribunal de Commerce qui vient de s'éteindre dans sa 103e année. Maire de la ville pendant toute la Terreur, le défunt, M. Turquand, avait successivement vu vingt-huit années du règne de Louis XV, celui de Louis XVI, la République, le Directoire, le Consulat, l'Empire, les Cent-Jours, la Restauration, la monarchie de Juillet et enfin la République de 1848.

***

La Société des Arts et des Lettres vient de donner, au Jardin d'Hiver, un bal, d'une magnificence jusqu'à présent sans exemple. Le Jardin d'Hiver avait pris un aspect nouveau. On dansa à la clarté de 4.500 bougies et de 1.000 lustres étincelants de formes originales et variées. La lumière jaillissait d'énormes bouquets transparents, représentant des fruits exotiques, des fleurs d'Amérique et d'Asie, de fantastiques végétations. On entendit une excellente musique de danse, que Strauss dirigea avec maestria.

***

A la Comédie-Française, Mlle Rachel a fait une rentrée trois fois brillante avec *Horace*, *Mithridate* et *Polyeucte*. Un chroniqueur remarque à ce sujet que la tragédie repose tout entière au théâtre sur la santé et l'humeur de Mlle Rachel. Or la santé de Mlle Rachel est souvent mauvaise et son humeur rarement bonne. Mlle Rachel a eu avec le Théâtre Français une sorte de lune de miel républicaine. Elle a dit avec grand succès *La Marseillaise*. Mais après quelques soirées de « sang impur » et de « sillons abreuvés », le chroniqueur constate qu'il a fallu « redescendre de Rouget de l'Isle à Corneille ». L'art finit par l'emporter, malgré les agitations et les passions révolutionnaires.

Cependant l'intolérance politique n'a pas disparu. Mlle Rachel voulait jouer *Cinna !* Est-ce possible ? ont remarqué aussitôt quelques vigilants citoyens. Mlle Rachel est-elle inspirée par le démon des factions et des discordes civiles ? *Cinna !* Mais, dans *Cinna* se trouve ce vers :

> Le pire des États, c'est l'État populaire.

Il n'en faut pas davantage pour proscrire Corneille. A ce sujet Jules Janin écrit un brillant article, plein de sarcasme et de verve, et il

rappelle que *Cinna* a déjà été défendu une fois, pour ces deux vers :

Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes
Que pressent de mes lois mes ordres légitimes

« C'est une si belle chose, ajoute Jules Janin, une si belle chose que *Cinna*, bien faite pour nous reposer des hurlement du club, des violences de la place publique, une œuvre politique de Corneille ! »

***

Le *Journal de Montbrison* annonce une température extraordinaire pour la saison, variant entre 6 à 9 degrés centigrades au-dessus de zéro. Les arbres ont des pousses très avancées, les bourgeons des fleurs des amandiers se développent, les froments sont magnifiques.

***

Si l'hiver est phénoménal dans certaines contrées par sa douceur, il l'est aussi de l'autre côté des Alpes et en Orient, mais par sa rigueur. Les journaux italiens annoncent que les lagunes de Venise sont couvertes de glace. A Constantinople il est tombé une quantité considérable de neige.

***

Le prix du pain pour la première quinzaine de février a subi une légère diminution : il est de 0 fr. 27 le kilo pour la première qualité, et de 0 fr. 20 pour la seconde qualité.

***

Il est sérieusement question d'exécuter un projet gigantesque, celui d'un canal entre Kiel et l'embouchure de l'Elbe, reliant la mer Baltique à la mer du Nord. Les passages du Sund et des deux Belts, qui font communiquer naturellement les deux mers, sont en possession des puissances scandinaves ; en Allemagne on pense qu'aussi longtemps qu'on n'aura pas tourné cette difficulté, la création d'une marine militaire allemande, tant désirée par la nation entière, sera une véritable utopie. Telle est aussi la conviction du pouvoir central allemand actuel.

***

Le *London Illustrated News* donne à ses lecteurs les dessins et la description de deux gigantesques constructions tentées en Angleterre par l'ingénieur M. Stephenson, et dont l'une déjà a pleinement réussi. Il s'agit d'un tunnel en fonte et fer reposant par ses deux extrémités sur les rives d'un fleuve, et laissant passer au-dessous de lui les mâts des vaisseaux, tandis qu'une locomotive, entraînant après elle de nombreux wagons, le traverse à toute vapeur. Le *pont-tube* de la Conway, imaginé pour faire passer au-dessus de la Conway le chemin de fer de Chester à Holyhead, est un des exemples les plus remarquables du degré auquel peuvent arriver la science de M. Stephenson et l'audace de ses conceptions.

Ce *pont-tube* de la Conway est le premier essai de ce genre. Bientôt les Anglais en verront un second exemple, mais dans des proportions plus colossales encore. Nous voulons parler d'un *pont-tube* au-dessus du détroit de Menaï, destiné à joindre l'île d'Anglesey à l'Angleterre ; il sera dû au même ingénieur et destiné au même chemin de fer. La distance à franchir d'une rive à l'autre, pour ce second pont, sera de 1.833 pieds. La hauteur la plus grande au-dessus de la basse-mer sera de 240 pieds. On a calculé que le total des maçonneries sera de 1.400.000 pieds cubes ; que les bois de charpente employés pour les échafaudages s'élèveront à 450.000 pieds cubes ; que les tubes absorberont 10.000 tonneaux de fer et 1.400 tonneaux de fonte.

***

M. Ruffini envoyé de la Cour de Turin près la République est arrivé à Paris. M. le marquis de Ricci, chargé de représenter la Sardaigne aux conférences de Bruxelles, est ici ; il repart dans deux jours pour Bruxelles. M. le comte de Toffeti, récemment arrivé de Turin, accompagnera M. de Ricci, mais seulement à titre consultatif. M. de Ricci sera accompagné du comte Durini. Dès que l'envoyé autrichien sera à Bruxelles, les conférences commenceront.

LES LIVRES

AÏNO, par Pierre Benoit, de l'Académie française ; 1 vol. in-16. Albin Michel.

Dédié à Me Maurice Garçon, de l'Académie française, dont on connaît le penchant pour l'étude des diableries et sortilèges, *Aïno*, est le titre d'un roman de M. Pierre Benoit où intervient la sorcellerie. Aïno est également le prénom scandinave porté, voici un demi-siècle, par une célèbre cantatrice nordique. C'est encore celui de l'héroïne « en A » de ce dramatique roman, et même, ce qui est plus curieux, des deux héroïnes qui s'y affrontent. La première est une charmante et pauvre orpheline obligée pour vivre de professer l'anglais dans un paisible pensionnat de jeunes filles du Sud-Ouest ; la seconde la fille, demi-lapone, d'un grand seigneur régnant sur un territoire du nord de la Scandinavie. Comment l'orpheline timide, engagée par une étrangère pleine de duplicité pour nuire, en Espagne, à son élève, devient peu à peu l'amie puis la complice de cette élève ; comment, par une volte-face atroce et imprévue, elle est amenée à la trahir ; comment les sciences occultes permettront à la victime de cette affreuse machination de se venger de ses bourreaux et comment Aïno fera périr Aïno ; telle est en gros la donnée de cette œuvre pleine de dessous, de maléfices et de rebondissements. Ce n'est certes pas là un roman « à mettre entre toutes les mains ». Mais il faudrait être de bien mauvaise foi pour ne pas trouver cette œuvre fort originale et pour ne pas croire qu'elle captivera ceux qui, depuis Shakespeare, ne craignent plus la fréquentation des sorcières.

DECOUVERTE AERIENNE DU MONDE, publiée sous la direction de Paul Chombart de Lauwe, avec une préface de E. de Martonne, de l'Institut ; 1 vol. in-4 illustré de trois cents grandes reproductions en héliogravure de photographies prises par avion. Horizons de France.

La photographie par avion a apporté une aide précieuse à la géographie et a complètement renouvelé la cartographie. « Les photographies aériennes, écrit M. de Martonne dans la préface de ce très beau livre, *Découverte aérienne du Monde*, sont « considérées comme aussi indispensables que les photos prises au sol dans toutes les publications de géographie physique ou humaine ». Et plus loin : « Les cartes ordinaires paraissaient susceptibles d'amélioration ou d'un achèvement plus rapide aux grandes échelles qu'exige l'économie moderne, par utilisation de l'avion comme poste d'observation et station photographique. Les premiers essais de « cartographie aérienne », accueillis avec quelque défiance dans les services des divers États, avaient déjà, dans les années 1935-39, donné des résultats décisifs par l'emploi d'appareils de « restitution » qui, à partir de couples de photographies stéréoscopiques, traçaient automatiquement tous les traits de planimétrie et de relief. Le Service géographique de l'armée française avait déjà produit ainsi des feuilles de la nouvelle carte de France au 50.000e et au 20.000e d'une précision et d'une élégance remarquable. » Une photo aérienne révèle en effet les détails du relief, du tracé des cours d'eau, des routes, de l'emplacement des villages et de la mosaïque des cultures : elle offre une carte, un plan tout fait. Photographie-t-on du haut d'un avion une ville, la photo reproduit les particularités de sa structure et offre ainsi une aide précieuse aux urbanistes. S'agit-il de déceler des traces de civilisation ancienne, ces photos apportent des révélations qui échappent souvent à l'observateur sur le sol ; aussi rendent-elles d'immenses services aux archélogues.

Tous ceux qui feuilleteront ce magnifique ouvrage et contempleront les 300 belles reproductions qu'il renferme, accompagnées d'un texte et de légendes rédigés par des spécialistes de premier ordre, se rendront compte de la variété des applications de la photo aérienne et des découvertes qu'elle permet. Cet ouvrage offre en outre un véritable attrait artistique par la beauté des reproductions qu'il présente aux regards. Montagnes, vallées profondes, glaciers, régions polaires, rivages des mers, archipels, lacs pittoresques, déserts, forêts inacessibles de l'Amérique du Sud, grandes capitales d'Europe et d'Amérique, vieilles cités historiques, centres industriels : tout le pittoresque, toute la splendeur et l'originalité du globe dévoilent leurs secrets et défilent sous les yeux du lecteur en visions inoubliables.

LES LETTRES

LA RESURRECTION DES VILLES MORTES, par Marcel Brion ; 1 vol. in-8. Payot.

L'érudition de M. Marcel Brion est immense et variée et elle est toujours exacte et précise. Son livre, *La Résurrection des villes mortes*, est consacré à exposer le résultat des fouilles exécutées, durant environ les quinze ou vingt années qui précédèrent 1939, par les archéologues dans ce qu'on appelle le Proche-Orient : Mésopotamie, Syrie, Palestine, Anatolie, Perse, Egypte, Crète, Chypre. Sujets captivants pour tous ceux que passionne le mystère des premières civilisations et qui suivent attentivement, dans leurs prospections, les archéologues acharnés à résoudre les énigmes qu'offre encore l'aube de l'humanité. Au surplus, dans un chapitre liminaire, *l'Archéologie vivante*, M. Marcel Brion montre ce que cette science du passé apporte à la fois de pittoresque et de pathétique. Après avoir, dans des pages très curieuses, décrit les méthodes actuelles appliquées par les archéologues dans leurs fouilles, l'auteur s'attache à chacune des régions où leur activité s'est exercée. Dans ces dernières années, la Mésopotamie a révélé quelques-uns des secrets d'une des plus vieilles civilisations du globe, dont les plus antiques manifestations remontent à plus de 4.500 ans avant Jésus-Christ, celle des Sumériens. Il y a trente ans, on n'en soupçonnait à peu près rien. Depuis, les fouilles ont exhumé à la fois quelques-uns des plus anciens centres de cette civilisation, — qui ne fut pas une mais multiple, — au temps où les Sumériens vivaient dans des cabanes de roseaux et de boue ; mais aussi les vestiges de riches et magnifiques cités qui, au troisième millénaire, brillaient d'un vif éclat, telle Ur où l'on a fait les plus extraordinaires découvertes, celles de trésors funéraires, composés d'œuvres d'orfèvrerie, de bijoux précieux, dignes d'être comparés à ceux trouvés dans la tombe de Toutankhamon, en Egypte. Si les fouilles d'Ur permettent de se représenter ce que fut le monde sumérien à son apogée, celles de Ras-Shamra, en Syrie, ouvrent des aperçus sur celui des Phéniciens et le passé de cette ville, une des plus luxueuses de l'antiquité. En Perse, les déblaiements effectués à Persépolis ont dévoilé une partie des splendeurs de cette capitale de Darius et de Xerxès. En Egypte, les recherches éclaircissent quelque peu les temps encore bien obscurs de l'époque préhistorique ; un coin du voile est soulevé qui recouvrait la civilisation dite Badarienne et les civilisations encore plus anciennes, alors que les Egyptiens étaient de sauvages chasseurs, tatoués et coiffés de plumes. Les Hittites, qui ont fait leur apparition dans l'histoire des anciens peuples de l'Orient il y a moins de cinquante ans, laissent deviner progressivement ce que furent leur origine et leur histoire. Enfin on discerne de plus en plus le rôle essentiel joué par la Crète dans le développement des civilisations de la Méditerranée orientale. Tous ces brillants résultats atteints par l'archéologie contemporaine sont rendus accessibles au grand public dans l'élégant ouvrage de M. Marcel Brion.

QUAND LA FRANCE OCCUPAIT L'EUROPE, par Albéric Varenne ; 1 vol. in-8, Le Portulan.

De 1793 à 1815 les armées françaises victorieuses se sont promenées à travers l'Europe et ont occupé, parfois pendant longtemps, certaines de ses parties : l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, etc. Quel fut le comportement des troupes ? Quels contacts s'établirent entre les Français et les populations locales ? Comment ces dernières réagirent-elles ? Toutes sortes de documents s'offraient à l'auteur : ceux tirés des archives historiques de la Guerre, en France, et des diverses archives des pays étrangers. Mais M. Albéric Varenne souhaitait avant tout composer un livre alerte, vivant où l'existence des pays occupés serait décrite comme auraient pu le faire, à l'époque même, des reporters. Mais y avait-il des reporters sous la Révolution et le premier Empire ? Certes, et ces reporters n'étaient autres que les militaires français de tous grades, les fonctionnaires civils chargés d'administrer les pays occupés, qui ont laissé *Journal*, *Souvenirs* ou *Mémoires*. Ils sont nombreux et certains possédaient un réel talent : ils s'appelaient le général Marbot, le général Thiébaut, le capitaine Coignet, le général Caulaincourt, le commandant Parquin, le sergent Bourgogne, etc... En citant largement les uns et les autres, en leur laissant la parole, l'auteur a réussi à écrire un livre où l'anecdote saisissante, le détail piquant tiennent la première place, un livre aux chapitres émouvants, dramatiques et toujours captivants.

LES LIVRES

LES FONDEMENTS DE LA GEOGRAPHIE HUMAINE, Tome II : *Lés Fondements techniques*, première partie, par Max Sorre, professeur à la Sorbonne ; 1 vol. grand in-8. Armand Colin.

GEOGRAPHIE ET RELIGION, par Pierre Deffontaines ; 1 vol. in-8. Collection « Géographie humaine », Gallimard.

Dans un récent article paru dans *La Revue*, M. Claude Delmas montrait quelle était la haute valeur de la géographie française d'aujourd'hui. Les deux ouvrages, dont les titres figurent ici, confirment cette opinion. L'un et l'autre appartiennent à cette partie de la géographie que l'on appelle « géographie humaine » parce qu'elle étudie les rapports de la Terre et de l'Homme.

Dans son tome premier, M. Max Sorre avait étudié les conditions biologiques de l'existence des groupes humains et décrit les aspects physiologiques de l'écologie de l'homme. Dans la première partie de son tome II, il traite des *techniques de la vie en groupe* (géographie politique et sociale) : groupes antérieurs à l'État, Nations et États, structure politique et économique, les Empires), des techniques de l'énergie (géographie du travail et sources d'énergie naturelle), enfin de *la conquête de l'espace* (géographie de la circulation). Dans un tel livre, fruit de longues années de travail et de réflexion, puissante synthèse reposant sur une immense documentation, le point de vue du géographe s'accompagne de considérations largement humaines. Aussi bien cet ouvrage n'intéresse-t-il pas seulement les spécialistes, mais le grand public.

Dans *Géographie et Religion*, M. Pierre Deffontaines étudie, en une série de chapitres très originaux, très profonds et d'un haut intérêt, l'influence des religions sur le comportement de l'homme à la surface du globe, sur ses modes de vie, sur la répartition et les déplacements de populations, etc... « La religion écrit l'auteur dans l'Introduction, est un des plus grands mobiles des hommes, cependant les géographes l'ont en général négligée... La religion nous apparaît comme l'un des grands facteurs qui ont transformé le paysage terrestre. » Un premier chapitre s'intitule « La marque de la religion sur l'habitation des vivants », et l'auteur y a rassemblé une infinité de faits curieux. Influence encore des religions sur les modes de sépulture. Conceptions différentes, selon les peuples et les races, du temple consacré à la divinité. Citons encore quelques titres de chapitres : Infiuence de la religion sur les sites et l'histoire du peuplement. — Religion et démographie. — Religion et vie agricole. — Religion et vie individuelle, etc... On se rend compte, par ces brefs aperçus, de l'ampleur du livre, de la masse des notions envisagées.

MES ALYSCAMPS, par Gabriel Faure ; 1 vol. pet. in-8. Horizons de France.

C'est un livre charmant, œuvre d'un grand lettré et d'un artiste, doué de ce mélancolique attrait propre à tout ce qui évoque le passé, les jours qui ne sont plus, les figures effacées qui n'apparaissent plus que comme des ombres. Pour le composer, l'auteur a donné libre cours à ses réminiscences, à ses rêveries, laissant ainsi revivre quelques-unes des plus belles heures de sa vie. Lui-même explique le titre, au premier abord singulier. C'est un souvenir des Alyscamps, la promenade près d'Arles bordée de tombes « où souvent, en compagnie de chers poètes, je promenai mes rêveries. Je reviens aujourd'hui en imagination dans cet émouvant *campo-santo*. Voyage immobile parmi mes souvenirs qui me permettra d'évoquer, au gré de ma fantaisie, écrivains et artistes que j'ai le mieux connus ». Souvenirs des années de jeunesse et d'études à Lyon, à Paris, jours enchantés des voyages en Italie qui ont inspiré à M. Gabriel Faure tant de livres délicats. Au hasard des pages, défile un cortège de disparus : le paysagiste Harpignies, des musiciens comme Gabriel Fauré et Vincent d'Indy, Maurice Barrès, Anatole France, Pierre Loti, si injustement dédaigné aujourd'hui, Paul Bourget, Robert de la Sizeranne, qui n'eut pas toute la renommée que méritait son talent, des poètes : André Rivoire et Louis Le Cardonnel, et ceux dont la disparition est d'hier, tels Paul Valéry, Paul Hazard, Octave Aubry. Un chapitre est consacré à Gabriel d'Annunzio dont M. Gabriel Faure trace un portrait impartial : « Curieux mélange de héros et de cabotin, de sublime et de ridicule, une figure de la Renaissance italienne que l'on ne peut juger à la commune mesure. »

TABLE

Janvier - Février 1949

1er JANVIER

15 JANVIER

1er FÉVRIER

15 FÉVRIER

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, boulevard Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 — 1er trimestre 1949 — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon
L'Administrateur-adjoint : Georges Finaud.


1864-1949
PRINCE PONIATOWSKI
D'UN
SIÈCLE
À
L'AUTRE
PRESSES DE LA CITÉ
PARIS
HERMÈS-PUBLICITÉ

LES LIVRES

MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE. Edition du Centenaire, avec des fragments inédits, des notes et des appendices de M. Maurice Levaillant, tome IV ; 1 vol. in-8. Flammarion.

Voici le quatrième et dernier volume de cette édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* publiée à l'occasion du centenaire de la mort de Chateaubriand et qui fait honneur à M. Maurice Levaillant. Elle fait connaître de nombreuses variantes et offre d'importants passages inédits qui confèrent à certains épisodes, tels celui de la visite de Chateaubriand à Charles X exilé à Prague, un relief saisissant. On doit tout particulièrement savoir gré à l'érudit éditeur de ce texte d'avoir enrichi ce volume, comme les précédents, d'annexes qui sont autant d'études particulières sur les points controuvés ou discutés du célèbre chef-d'œuvre. Le lecteur est ainsi mis au courant de l'état actuel des connaissances sur tel ou tel problème résolu ou en voie de résolution. On ne saurait trop recommander la lecture de cette édition si riche en apports nouveaux sur la vie et l'œuvre de Chateaubriand. Elle est indispensable aux bibliothèques publiques de France et de l'étranger, elle enrichira grandement les bibliothèques particulières.

SOUVENIRS D'UNE BELLE EPOQUE, par Georges de Lauris ; 1 vol. in-8, Amiot-Dumont.

POEMES, par Claude Ferval ; avant-propos de Georges de Lauris ; 1 vol. à tirage limité, in-4 ; *MADAME DU CHATELET*, par le même auteur ; 1 vol. in-16 ; l'un et l'autre ouvrage chez A. Fayard.

M. Georges de Lauris a eu vingt ans un peu avant 1900 et c'est alors que commencent ses souvenirs. Souvenirs des années « fin de siècle », des bals et des solennités mondaines, si brillantes en ces temps heureux, de la Conférence Molé, de certain café de la rue Royale où fréquentaient Forain et Toulouse-Lautrec. Il a connu Marcel Proust vers 1903 et il en évoque la figure avec une touchante sympathie. Familier avec les salons de Mme Aubernon, de Mme Straus, de la duchesse de Rohan et de quelques autres, il dessine à traits rapides la silhouette de leurs principaux habitués, tous vedettes du monde littéraire de ce temps. Sa plume traite plus longuement le portrait des célébrités : la comtesse Anna de Noailles, Maurice Barrès à Neuilly, l'abbé Mugnier, Paul Bourget à Costebelle, René Boylesve à Passsy, Charles du Bos, Paul Valéry. Un chapitre particulièrement émouvant est consacré à Claude Ferval (baronne de Pierrebourg) dont les *Poèmes* ont été réunis, il y a deux ans, en un beau volume, et dont vient de paraître, en un livre posthume, une attachante étude historique sur *Madame du Châtelet. — Une Maîtresse de Voltaire*. Pour tous ceux qui ont connu cette époque, si curieuse par maints côtés, et dont M. Georges de Lauris dépeint fidèlement l'atmosphère, lire ces pages, c'est accomplir un mélancolique retour sur le passé, un voyage au pays des ombres, des souvenirs et des visages disparus.

LA ROUTE DU PETIT MORVANDIAU. SOUVENIRS, par l'Abbé Félix Klein. Tome III. *A L'INSTITUT CATHOLIQUE ET EN ANGLETERRE* ; 1 vol. in-16, Procure générale du Clergé.

Ce nouveau volume des souvenirs de l'abbé Klein ne passera pas inaperçu ; dans ces pages alertes et pleines de choses, c'est toute une époque qui revit. Le Christianisme social, de Georges Goyau et d'Henri Lorin, des abbés Lemire et Naudet, commence à se manifester ; il faudra les encycliques de Léon XIII pour en justifier et en imposer les enseignements à l'Eglise de France. En attendant, la publication par l'auteur des principaux discours de Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, aux Etats-Unis, apporte la preuve que l'Eglise et le siècle ne sont pas nécessairement ennemis. Cependant, M. Klein, d'une activité inlassable, entre en relations avec des hommes comme Brunetière, Bourget et Huysmans, et leur correspondance, jusqu'ici inédite, constitue un document des plus révélateurs sur le retour de ces écrivains au catholicisme.

L'union des Églises, et en particulier avec l'Église Anglicane, est un problème qui a retenu l'attention de l'auteur. Dans ses séjours en Angleterre, l'abbé Klein prend une part importante aux conversations sur cette question. Au passage, signalons deux points d'histoire. C'est la conférence « Anglicans et Romains » prononcée à l'Institut Catholique de Paris, qui a déterminé M. Thureau-Dangin à écrire sa magistrale *Histoire de la Renaissance Catholique en Angleterre au XIXe siècle*. D'autre part l'opposition du cardinal Bourne a contribué à l'échec des conversations de Malines.

Petit livre précieux pour l'histoire de la pensée catholique en France à la fin du siècle précédent.

LES LIVRES

ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES, par Mgr Grente, Tome VIII ; 1 vol. in-8. Beauchesne.

Mgr Grente, de l'Académie française, archevêque-évêque du Mans, vient de rassembler, dans le huitième volume de ses *Œuvres Pastorales*, vingt discours, allocutions, éloges ou mandements composés depuis une douzaine d'années, sur les sujets les plus divers. Sur saintes Cécile et Thérèse de l'Enfant-Jésus, sur les saints Jean Chrysostome, Jean-Baptiste de la Salle et Mélaine, sur le vénérable Jean-Claude Colin, sur Dom Guéranger, énergique restaurateur de Solesmes, sur le Mont-Saint-Michel et Notre-Dame sur Vire, on trouve dans ce bel ouvrage des pages éloquentes et d'une grande distinction de pensée. L'auteur est non seulement un orateur remarquable, mais encore un historien et un psychologue. Il donne de Manzoni, auteur des *Fiancés* et poète, un portrait pénétrant, étudie aussi avec un goût très sûr les rapports de l'histoire locale et du clergé, ainsi que l'architecture religieuse et termine ce volume par un chapitre spirituel et attachant sur le Professeur et sa mission. Les admirateurs du grand siècle se réjouiront en lisant tel exorde de Mgr Grente : « Quand tout passe ou s'effrite, que les dynasties s'écroulent et que les guerres modifient ou suppriment les nations, quand la variété des idées et des mœurs, les découvertes de la science et les progrès du confort transforment le monde, quelle anomalie qu'une jeune Romaine de vingt ans, qui vécut aux premiers siècles du christianisme, fixe encore sur elle l'attention ! »

ALLEMAGNES ET ALLEMANDS, Tome I, par Robert Minder, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy ; 1 vol. in-8. Éditions du Seuil.

C'est une très complète Encyclopédie sur l'Allemagne et les Allemands qu'a entreprise M. Robert Minder. L'ouvrage sera achevé en trois volumes. Dans la préface, l'auteur formule son idée directrice, à savoir que, contrairement aux vues de Bismarck et de Hitler, l'Allemagne n'est pas une, mais un aggloméré de provinces, de pays, chacun ayant des particularités ethniques, géographiques, sociales, linguistiques, économiques. L'ouvrage, dit M. Robert Minder dans la préface, « veut exprimer la multiplicité d'aspects d'un pays en constant devenir ». Le tome I se divise en deux parties. La première a un caractère général : après une étude d'ensemble sur les diverses provinces qui composent les Allemagnes et qui ont plus ou moins gardé leur individualité : Rhénanie, Bavière, Saxe, Hesse, Franconie, Thuringe, etc., sur leur psychologie particulière, l'auteur retrace ce qu'il appelle l'histoire culturelle de l'Allemagne depuis le temps des Germains jusqu'aux XX[e] siècle, en d'autres termes l'histoire de la civilisation allemande, marquant ses divers « moments », analysant les éléments qui l'ont composée, les influences qu'elle a subies, etc. Chemin faisant, il réfute maintes assertions des pangermanistes et des hitlériens. La deuxième partie, qui représente plus de la moitié du volume, est réservée à l'étude spéciale de la Rhénanie : géographie du pays, psychologie des habitants, histoire depuis les Celtes jusqu'à nos jours, une très large part étant faite à l'époque moderne. Ouvrage remarquable par la connaissance que l'auteur a de son sujet. Dans les tomes suivants, M. Robert Minder étudiera les autres provinces de l'Allemagne.

IMAGES DU CANADA FRANÇAIS, par H. Gaillard de Champris, préface de Firmin Roz, de l'Institut ; 1 vol. in-8 de 304 pages, 8 illustrations hors-texte. Editions de Flore.

Beaucoup de jeunes Français, à l'heure actuelle, tournent leurs yeux vers le Canada. Que peuvent-ils espérer y trouver ? Ce beau livre répond à leurs questions. Il leur dira comment le Canada a été fondé par des Français à force d'énergie, d'intelligence, d'héroïsme et de sainteté. Il leur apportera les conseils de l'expérience et ces premières leçons leur éviteront quelques faux pas. D'autres chapitres retiendront l'attention de ceux qui s'intéressent aux problèmes d'ordre politique, moral et religieux. Mais si le Canada français est ce qu'il est, n'est-ce pas parce que la France a continué d'y faire rayonner son génie ? Si donc le Canada veut garder son âme, ne faut-il pas que cette influence continue pour le plus grand bien des deux pays ? Ce livre aidera les uns et les autres, Français et Canadiens, à saisir cette nécessité d'une meilleure compréhension mutuelle.

On peut s'abonner à

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

chez tous les libraires, en particulier chez :

DEPARTEMENTS ET UNION FRANÇAISE

Agen : Ferran, Gros ; **Aix** : de Bacquencourt, Goulard ; **Alger** : La Maison des Livres ; **Amiens** : Brandicourt, Descombes, Léveillard ; **Angers** : Mira ; **Auxerre** : Bonnet ; **Avignon** : Chabal ; **Bar-le-Duc** : Collot ; **Béziers** : Clareton, Canac, Ferlus ; **Bordeaux** : Féret, Mollat ; **Boulogne-sur-Mer** : Chiraux, Deligny ; **Bourges** : Auxenfans, Desquand ; **Brest** : Derrien, Gaborit ; **Caen** : Bigot, Marigny et Joly ; **Cahors** : Francès ; **Calais** : Denquin et Cie ; **Cannes** : Barbero, Delannoy, Perrier ; **Carcassonne** : Cros-Vitalis, Gally ; **Casablanca** : Farairre ; **Chalon-sur-Saône** : Vve Rigollot ; **Chambéry** : Dardel, Polycarpe ; **Chartres** : Lester, Rigal ; **Cherbourg** : Nicollet, Lanièce ; **Clermont-Ferrand** : Delaunay, Sarrassat, Larène, Martel ; **Coutances** : Lecerf ; **Dakar** : Moreau ; **Dieppe** : Dumortier et Vial ; **Dijon** : Damidot, L. Venot ; **Epinal** : Homeyer ; **Grenoble** : Arthaud, Didier et Richard ; **La Rochelle** : Pijollet, Samson ; **Laval** : Béhier, Gautron ; **Le Havre** : Dombre ; **Le Mans** : Graffin, Vadé ; **Lille** : Giard, Tallandier ; **Limoges** : Ducourtieux, Duverger ; **Lyon** : Barthélemy, Demortière, Flammarion, J. Desvignes, Linsolas, Masson, Viricel et Vacher, Lardanchet ; **Marseille** : Ferran, Fuéri, Flammarion, Lacoustène, Maupetit ; **Metz** : Even, Hocquard ; **Montpellier** : Coulet, Dubois et Poulain, Julia ; **Mulhouse** : Barbe, Bisey, Pflieger ; **Nancy** : Berger, Didier, Dory ; **Nantes** : Beaufreton, Coiffard ; **Nice** : Barnoin frères, Verdollin ; **Nîmes** : Bertrand et Bourdy, Beniol-Béchard ; **Oran** : Manhès, Touboul ; **Orléans** : Loddé, Luzeray, Proutière-Huguet ; **Pau** : Dupont et Bordenave, Grenier ; **Perpignan** : Brun, Morat ; **Poitiers** : Bégnard, Labouygue ; **Rabat** : Céré ; **Reims** : Michaud ; **Rennes** : Behon, Larcher, Plihon ; **Roanne** : Lauxerois ; **Roubaix** : Bonnehon ; **Rouen** : Lepouzé, Lestringant, Van Moé ; **Saïgon** : Portail ; **Saint-Denis (Réunion)** : Daude ; **Saint-Etienne** : Dubouchet, Font, Plaine, Vernay ; **Saint-Quentin** : Nougarède et Lestrat ; **Strasbourg** : Berger-Levrault, La Mésange ; **Tananarive** : Paoli ; **Toulon** : Guillemin, Rebufa, Montbarbon, Trinchero ; **Toulouse** : Didier, Labadie, Privat, Richard, Sistac ; **Tours** : Debien, Maillocheau, Tridon ; **Tunis** : Librairie « Jehanne d'Arc », Namura, Saliba ; **Valence-sur-Rhône** : Rey ; **Versailles** : Mercier, Némitz ; **Vichy** : Les Beaux Livres.

ETRANGER

Amsterdam : Scheltema et Holkema's ; **Ankara** : Librairie Hachette ; **Athènes** : Kauffmann ; **Bruxelles** : Dechenne, Editions universelles, Office de Publicité ; **Bologne** : Zanichelli ; **Cap Haïtien** : L. Ed. Magny, Agent général pour Haïti ; **Genève** : Naville, Agent général pour la Suisse ; **Istanbul** : Librairie Hachette ; **Lausanne** : Payot, Rouge ; **Le Caire** : James Cattan, Agent général pour l'Egypte, Librairie du Papyrus ; **Montréal** : Pony ; **Oxford** : B. H. Blackewell ; **Padoue** : Granotti ; **Rome** : Bocca, Signorelli, Agence du livre français ; **Turin** : Lattès ; **Utrecht** : Van Rossum.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 1er trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon

L'Administrateur-adjoint Georges Finaud



